Université de Genève

**Certificat de formation continue en Sexologie clinique**

Formation 2017-2019

Vers un nouveau concept de santé sexuelle

Octobre 2020

**Nicole Rochat**

Port-Roulant 32a

2000 Neuchâtel

[nicole.rochat@eren.ch](mailto:nicole.rochat@eren.ch)

**Directeur de mémoire : Alain Giami**

# Table des matières

[Table des matières 2](#_Toc53417978)

[1 Introduction 4](#_Toc53417979)

[La sexualité dans le monde Antique 6](#_Toc53417980)

[Le désir sexuel : un vice ? un péché ? 9](#_Toc53417981)

[Que dit Jésus face aux différents mode de conjugalité ? 12](#_Toc53417982)

[Que dit Jésus sur la sexualité ? 13](#_Toc53417983)

[Les péchés sexuels sont-ils « pardonnables » ? 14](#_Toc53417984)

[Jésus encourage-t-il à la procréation ? 15](#_Toc53417985)

[Que dit Jésus face à l’homosexualité ? 16](#_Toc53417986)

[Jésus, célibataire ? 18](#_Toc53417987)

[Jésus a-t-il enseigné une morale ? 21](#_Toc53417988)

[Quel rapport au corps ? 23](#_Toc53417989)

[La masturbation 24](#_Toc53417990)

[La santé sexuelle pour objectif 29](#_Toc53417991)

[Modification du regard sur la sexualité 32](#_Toc53417992)

[l’Apport des mouvements féministes 36](#_Toc53417993)

[Lutte contre la domination masculine 36](#_Toc53417994)

[Pour le droit au plaisir 37](#_Toc53417995)

[Pour la libre disposition de son corps 37](#_Toc53417996)

[Pour une vision plus égalitaire du couple 37](#_Toc53417997)

[Contre la moralisation de la sexualité des femmes 38](#_Toc53417998)

[Une morale féministe plurielle 38](#_Toc53417999)

[Qu’en est-il de la lutte en faveur de l’acceptation de la pédophilie ? 39](#_Toc53418000)

[Réflexions sur l’éthique sexuelle contemporaine 41](#_Toc53418001)

[Défis et limites du consentement 41](#_Toc53418002)

[Evolution du concept de consentement 41](#_Toc53418003)

[Limite entre Consentement et viol 43](#_Toc53418004)

[L’explication du consentement auprès des jeunes 47](#_Toc53418005)

[Le consentement, un contrat ? 48](#_Toc53418006)

[Sexualité et pouvoir : le harcèlement 50](#_Toc53418007)

[La Pornographie 51](#_Toc53418008)

[La pornographie *mainstream* 54](#_Toc53418009)

[Les Pornographies alternatives 56](#_Toc53418010)

[Pornographie et fantasmes 58](#_Toc53418011)

[dépendance 60](#_Toc53418012)

[La recherche de performance : le plaisir à tout prix 61](#_Toc53418013)

[La Fragmentation du corps 63](#_Toc53418014)

[Exposition à des Ruptures multiples 65](#_Toc53418015)

[libération ou contrainte d’être dans la norme ? 68](#_Toc53418016)

[Nouveaux types de conjugalités 71](#_Toc53418017)

[Conclusion 74](#_Toc53418018)

[Ouverture : 77](#_Toc53418019)

[Mon projet en matière d’accompagnement spirituel et sexologique 77](#_Toc53418020)

[Mon cadre de travail 78](#_Toc53418021)

[Annexes 80](#_Toc53418022)

[Bibliographie 86](#_Toc53418023)

[Ressources informatiques 89](#_Toc53418024)

# Introduction

Comment faire passer le message selon lequel la Bible n’a rien contre la sexualité, ni contre la jouissance ? En tant que pasteure, je suis profondément triste que, par le passé, les Églises aient répandu une image négative de la sexualité. Tant de gens souffrent encore aujourd’hui de la morale étriquée véhiculée par certaines Églises ! Comment faire en sorte que la sexualité contribue au bien-être et à l’épanouissement individuel ? Avons-nous besoin que la sexualité soit vécue avec une éthique particulière ? Est-ce que l’amour y contribue ?

Pendant des siècles, l’Église se considérait autorisée à réguler la vie sexuelle des populations. Elle se sentait le droit, et même parfois le devoir, d’établir des règles capables de restreindre les libertés individuelles, afin, entre autres, d’assurer la filiation et de contrôler ses ouailles. Pour ce faire, elle aurait pu se baser sur un verset comme « Soyez féconds et prolifiques ![[1]](#footnote-1) », ce qui l’aurait amenée à favoriser l’abondance des rapports sexuels, valorisant ainsi le plaisir et le sentiment de bien-être qui l’accompagne. Au lieu de cela, elle s’est basée sur des versets condamnant les plaisirs de la chair[[2]](#footnote-2), les interprétant comme étant des plaisirs sexuels. De ce fait, nous sommes héritiers d’une approche négative du plaisir, du désir, de la jouissance. Nous reviendrons sur les origines de cette approche négative dans le chapitre intitulé « Le désir sexuel, un vice ? un péché ? ».

En tant que pasteure protestante avec une spécialisation en sexologie, je suis amenée à accompagner des personnes seules ou en couple, hétérosexuelles ou homosexuels, trans- ou queer. Un thème qui revient très fréquemment est un certain malaise lié à la sexualité et au plaisir, comme si tout cela était un peu sale, lié au péché. Je dois donc souvent rappeler que Dieu ne nous a pas seulement créés le haut du corps jusqu’à la ceinture, mais qu’il nous a même créés au-dessous de la ceinture et qu’il en a fait quelque chose de merveilleux, encourageant ainsi à savourer le plaisir sexuel comme « cadeau de Dieu ».

Je vais adopter une position théologique différente de la compréhension traditionnelle, préférant une position *queer*, afin de faire ressortir des textes bibliques des éléments qui répondent à certaines questions que se posent nos contemporains[[3]](#footnote-3), en particulier en matière de sexualité ou de genre. Par-là, j’aimerais contrecarrer certaines idées préconçues sur la sexualité vue d’un point de vue chrétien et contribuer à « lutter contre l’ignorance et les préjugés. »[[4]](#footnote-4) Mon objectif est d’expliquer pourquoi j’affirme que Jésus n’est pas venu apporter un enseignement moral mais expliciter une voie spirituelle. C’est cette voie dont je m’inspire pour placer la sexualité sous le regard de l’éthique.

En effet, il est temps de découvrir et d’établir un lien positif entre sexualité et spiritualité. Que la honte cesse ! Que le plaisir sexuel ne se vive plus avec une sorte de gêne, comme lorsqu’Adam et Ève ont mangé du fruit dans le jardin d’Éden et qu’ils se sont cachés afin que Dieu ne les trouve pas, comme s’ils avaient quelque chose à se reprocher.

Lorsqu’Adam et Ève ont mangé du fruit et que Dieu vient à leur rencontre dans le jardin d’Éden, Dieu appela l’homme, et lui dit :

* *Où es-tu ?*

*Adam répondit :*

* *J’ai entendu ta voix dans le jardin, et j’ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché.  
  Et l’Éternel Dieu dit :*
* *Qui t’a appris que tu es nu ?*[[5]](#footnote-5)

La réponse de Dieu signifie : d’où te vient la connaissance qu’il y a honte à être nu[[6]](#footnote-6) ? Ce passage ne parle pas clairement de sexualité et, pourtant, « manger la pomme » a été attribué, par erreur à mon sens, à la sexualité, amenant des générations entière à passer à côté du sens de ce texte. Pendant des siècles, l’Église a laissé entendre que céder à cette gourmandise-là était un péché mortel.

Il est temps de déconstruire tous les *a priori* négatifs dont nous sommes les héritiers. Si le sexe a été créé par Dieu, avec sa capacité de jouissance indépendamment de sa capacité reproductive, c’est que Dieu lui-même n’en éprouve aucune honte ! Qui sommes-nous dès lors pour lui attribuer un tel pouvoir négatif ? Car si Dieu a prévu que l’humain puisse ressentir de la jouissance, n’était-ce pas, dans son dessin bienveillant, afin que cela l’aide à vivre ?

Mon souhait, en rédigeant ce mémoire, est de développer une argumentation susceptible de faire évoluer les mentalités dans certains milieux chrétiens où la sexualité est encore empreinte d’une vision négative. Comme l’indique la déclaration de l’OMS (2010), « la santé sexuelle a besoin d’une approche positive de la sexualité et des relations sexuelles ». Or, si la religion chrétienne a transmis une conception négative pendant des siècles sur des bases qui me semblent clairement infondées. Cette même religion a donc la responsabilité aujourd’hui de donner des arguments afin d’aider ceux et celles qui le souhaitent à comprendre mieux leur héritage et à en prendre distance.

Commençons par fixer le cadre global dans lequel s’inscrit la sexualité au moment où va éclore la religion chrétienne.

## La sexualité dans le monde Antique

« Au moment où le peuple d’Israël émerge des brumes de l’histoire, vers la fin du IIe millénaire avant l’ère chrétienne, les deux grandes civilisations du Proche-Orient ancien sont déjà vieilles de presque deux millénaires. Depuis longtemps, elles exercent leur influence sur ce bout de terre stratégique. »[[7]](#footnote-7) Dans les sociétés mésopotamiennes, la sexualité n’est ni un tabou ni un péché (…) et elle n’est pas seulement jugée selon les critères fonctionnels de la perpétuation de l’espèce. (…) La sagesse des Mésopotamiens, dans le même esprit que les courants de sagesse vétérotestamentaire et égyptienne, valorise le temps de la vie présente, les droits du corps, de ses besoins et de ses envies, tout en rappelant l’inéluctabilité de la mort fixée par les dieux. En sa qualité de plaisir accordé à l’homme pendant sa vie, la sexualité est perçue positivement et cette perception ne semble pas se limiter aux seuls rapports hétérosexuels. »[[8]](#footnote-8) Les rapports sexuels sont conçus dans un rapport hiérarchique entre deux personnes : l’une est dominante, l’autre dominée, l’une active, l’autre passive.

Dans la civilisation égyptienne, la sexualité semble être « une affaire avant tout privée, dont même la religion ne se mêle pas vraiment, elle n’est pas pour autant isolée dans une catégorie à part des comportements sociaux. Elle s’intègre à l’ensemble des biens liés à la vie sur terre et, pour cette raison, on recommande d’en user, mais comme toute bonne chose, avec modération. Les livres de sagesse, par exemple, conseillent de se marier tôt et de satisfaire pleinement sa femme, mais mettent en garde ceux qui auraient tendance à trop céder à leurs pulsions sexuelles :

« Celui qui est prudent avec son estomac et modéré avec son phallus,   
ne sera absolument pas blâmé.  
Les mauvaises actions viennent au cœur de l’imbécile à cause de son amour des femmes.   
L’imbécile qui regarde une femme est comme une mouche sur du sang.   
Le désir de fornication de [l’imbécile], nuit à sa vie.  
Celui qui est prudent avec son phallus, son nom ne puera pas.  
Celui qui est ferme et réfléchi est choisi parmi le peuple. »[[9]](#footnote-9)

« La sexualité, liée à l’idée de renouvellement de revivification, permet l’émergence et la continuation de la vie. Mais, ambivalente, elle peut être soit bénéfique si elle débouche sur l’ordre et la formation d’une nouvelle vie, soit terriblement destructrice, si le chaos la submerge. Elle renferme donc trop de puissance potentiellement négative pour que les Égyptiens prennent le risque de la représenter sur les murs des tombes ou dans l’iconographie officielle. »[[10]](#footnote-10)

Plus nous nous approchons de l’ère chrétienne, plus les cultures romaine et grecque prennent de l’importance. En effet, en 331, Alexandre le Grand envahit la Judée et l’hellénise peu à peu. Puis, en 63 av. J.-C. Pompée prend Jérusalem, soumettant ainsi la Judée à l’Empire Romain. Lors de la naissance du Christianisme, ces deux cultures s’entremêlent. Jésus parle araméen, un dialecte grec, mais quand on lui demande s’il faut payer l’impôt à l’Empereur, c’est bien de l’Empereur romain qu’il s’agit et c’est Ponce Pilate, qui était alors préfet de Judée, qui met Jésus à mort.

Dans sa vie privée et familiale, le « *pater familias* » romain est un maître absolu, aux pouvoirs illimités sur tout ce qui lui appartient, biens ou personnes. Les rapports sexuels ont différents objectifs, par exemple la reproduction ou la satisfaction des sens et l’on utilise pour ce faire différents objets : des femmes, des esclaves, de jeunes hommes. Le rapport sexuel est vu, non sous l’angle de l’amour, ou de la tendresse, mais de la violence, de la soumission, de la domination et de l’appropriation, le phallus symbolisant la puissance masculine.[[11]](#footnote-11)

Le rapport conjugal est essentiellement un devoir social, souvent fastidieux. Les hommes prennent femme avec une telle réticence que les autorités doivent à plusieurs reprises les exhorter à cette démarche fastidieuse mais nécessaire. En 131 av. J.-C., le censeur Metellus Numidicus prononce un discours : « Si nous pouvions vivre sans épouse, nous nous passerions de tout cet ennui. Mais puisque la nature a imposé aux générations de ne pouvoir ni vivre avec elles sans trop de désagrément, ni vivre du tout sans elles, il faut regarder le salut et l’avenir plutôt qu’un plaisir sans durée. »[[12]](#footnote-12)

Chez les Grecs de l’Antiquité, un homme peut avoir du désir érotique pour une femme, mais il ne peut pas l’aimer ! Ce sentiment est contraire à la virilité. Le mariage d’amour n’a donc aucune chance. Les grands penseurs légitiment cette vision de la sexualité : Platon, dans *le* *Banquet*, déclare que « les hommes qui aiment les hommes sont naturellement les plus mâles, donc les plus courageux… S’ils se marient, s’ils procréent des enfants, ce n’est pas poussés par leur nature mais parce que la loi les y oblige. » Dans *Médée*, le tragédien Euripide écrit déjà avant lui : « Ah ! Les hommes devraient pouvoir se reproduire par quelque autre moyen, sans qu’existât la femme ! »[[13]](#footnote-13)

Pline le Jeune et Pompée parlent d’une affection conjugale qui fait naître « un attachement réciproque entre les époux » et qu’ils nomment « adfectio conjugalis » : amour conjugal. La femme aurait-elle donc enfin gagné un peu d’estime auprès de son mari ? En fait, il s’agit d’un début d’attention et de respect pour l’autre. Il ne s’agit pas d’amour conjugal qui de nos jours associe amitié et sexualité. Cicéron précise que « l’amitié ne peut exister qu’entre hommes » et qu’elle est inimaginable avec une femme.

Il n’est pas exclu que ce désintérêt pour les relations sexuelles avec les femmes ait contaminé les Juifs qui étaient, du temps de Jésus, sous occupation romaine. Ainsi, nous lisons, dans l’Évangile de Matthieu : *celui qui répudie sa femme — sauf pour inconduite sexuelle — et en épouse une autre commet l’adultère*. Les disciples de Jésus lui répondent : *Si telle est la condition de l’homme par rapport à la femme, il n’est pas avantageux de se marier.*[[14]](#footnote-14)Cette exclamation des auditeurs de Jésus sous-entend que les relations sexuelles avec les femmes étaient à leurs yeux déjà suffisamment fastidieuses ; si, de plus, on se rendait coupable d’adultère lorsqu’on les répudiait, il valait vraiment mieux s’abstenir de les épouser.

« On voit donc que le christianisme au cours de son premier siècle d’existence semble porter le même système de morale sexuelle que la culture antique qui le précède ou l’entoure : mêmes fautes sexuelles, condamnables chez tous, même recommandation ‟élitiste”, et pour certains, de l’abstinence totale »[[15]](#footnote-15).

Prenons maintenant un exemple précis du positionnement chrétien en lien avec le désir sexuel.

## Le désir sexuel : un vice ? un péché ?

L’idée d’une contradiction entre la chair et l’esprit, entre la raison et les pulsions, entre la composante matérielle et immatérielle de l’être humain, très présente au sein du stoïcisme, a probablement beaucoup influencé l’apôtre Paul. Plus tard, la démonisation des « plaisirs de la chair » par les Pères de l’Église a restreint davantage encore l’espace attribué à la sexualité, en limitant définitivement, et de manière draconienne, la sphère des rapports licites aux rapports conjugaux à but procréatif. Dès lors, l’enseignement chrétien ne s’est pas développé dans le sens d’une sexualité de plaisir et d’amour, mais d’une sexualité dépourvue d’affects, de sensations et de passion, voire un rejet de la sexualité.

En effet, au cours des premiers siècles chrétiens, la tendance est à « interdire tout rapport sexuel à tout chrétien comme condition indispensable à son salut »[[16]](#footnote-16). L’enjeu théorique tout autant que la question pratique concerneront la valeur et le sens à donner à une abstention rigoureuse et définitive de tout rapport sexuel quel qu’il soit (et jusqu’à ce qui peut en être la pensée et le désir) »[[17]](#footnote-17).

Pour Clément d’Alexandrie, « le pur ne pouvant avoir de contact qu’avec le pur, Dieu, si nous souillons en nous la pureté de son Logos, ne peut que se détourner de nous. Il nous abandonne alors à notre vie de ‟corruption”. Et par là, Clément entend à la fois, au sens métaphorique, la vie du péché et, au sens strict, une vie qui est vouée à la mort »[[18]](#footnote-18). « La tempérance n’est pas arrachement au corps, mais mouvement du Logos incorruptible dans le corps même, mouvement qui le conduit jusqu’en cette autre vie où là, et là seulement, pourra être menée la vie angélique, où la chair entièrement purifiée ne connaîtra plus la différence des sexes et les rapports qui les unissent »[[19]](#footnote-19).

On observe ainsi différents courants, les plus stricts valorisant la virginité intégrale, qui ne doit pas être identifiée « au refus de la fornication, ni à l’abstention pure et simple des rapports sexuels : la virginité demande que soient arrachés jusqu’aux désirs et aux convoitises. La virginité, comme vertu et sommet de toutes les vertus, comme préparation à l’achèvement des temps, doit être non pas un rejet du corps, mais un travail de l’âme sur elle-même »[[20]](#footnote-20).

Ceux qui sont un peu moins exigeants envers eux-mêmes et envers les autres favorisent la chasteté. « Indication importante, cette chasteté ne doit pas être identifiée au célibat, car elle peut être pratiquée ‟par ceux qui vivent chastement avec leurs femmes”, bien que pourtant ils n’atteignent pas le sommet ni même les branches maîtresses de l’arbre comme ceux qui se sont astreints à une virginité intégrale »[[21]](#footnote-21).

Cette option n’est toutefois pas assez exigeante pour certains : « ‟Il est bon que l’homme ne touche pas à la femme.” De ce renoncement volontaire, on a bien des témoignages. Les uns viennent des chrétiens eux-mêmes. C’est Athénagore : ‟Chacun de nous garde l’unique femme qu’il a épousée […]. Mais on trouverait beaucoup des nôtres, hommes et femmes, qui jusqu’à l’extrême vieillesse vivent hors du mariage dans l’espoir de pouvoir davantage s’unir à Dieu. Si la virginité rapproche de Dieu, mais si se laisser aller même aux pensées et aux désirs en éloigne, combien plus écartons-nous les actions dont nous fuyons même la pensée”. Tertullien évoque tant d’‟eunuques volontaires”, tant de ‟vierges mariées au Christ”, au point que saint [Ambroise] pourra opposer aux sept malheureuses vestales de la Rome païenne ‟le peuple de l’intégrité”, ‟la plèbe de la pudeur”, et toute ‟l’assemblée de la virginité” »[[22]](#footnote-22).

De son côté, Tertullien valorise plutôt la continence. Il donne « à l’abstention des rapports sexuels une valeur générale, comme moyen pour approcher d’une existence sanctifiée, prélude à ce moment où la chair ressuscitée, ne connaîtra plus la différence des sexes ; et, dans le cadre général de cette abstention, ne pas accorder de statut privilégié ou de position prééminente à la virginité au sens strict, même si on indique sa place et sa spécificité. C’est en fait une morale rigoureuse de la continence, beaucoup plus qu’une valorisation spirituelle de la virginité qui traverse ces textes de Tertullien »[[23]](#footnote-23).

St-Augustin a marqué l’histoire de la chrétienté dans son rapport à la sexualité au fer rouge. Pour lui ce qui pose problème, « ce n’est pas la relation génitale en tant que telle, mais le sentiment de plaisir qui l’accompagne. Ou, pour le dire encore autrement : ce n’est pas le consentement à l’aspect génital en tant que tel qui est moralement problématique, mais le consentement au plaisir coupable lié au rapport génital. »[[24]](#footnote-24)

« Selon certains auteurs, la recherche du plaisir sexuel n’est licite que dans la mesure où elle s’inscrit dans l’ordre naturel des choses. Or, l’ordre naturel des choses, nous dit-on, est tel que la fonction des organes génitaux est la reproduction, de sorte que toute utilisation de ces organes autre que reproductive n’est pas permise. » [[25]](#footnote-25)

« Ce qui ennuyait particulièrement les anciens théologiens chrétiens, c’était que l’on puisse éprouver du plaisir à faire l’amour même lorsque l’acte sexuel n’engendrait pas la conception d’un enfant. »[[26]](#footnote-26) On peut s’étonner, en effet, que ceux pour qui la perspective de morale fondamentale est axée sur le concept de nature comme principe de compréhension de la fonction sexuelle, n’aient pas réalisé que le plaisir sexuel est donné par Dieu et qu’il fait partie de la nature humaine. Dès lors, toute tentative de le refreiner est contraire à la nature et ne peut qu’aller à l’encontre de ce que le Créateur a prévu pour ses créatures.

Depuis, bien des lecteurs de la Bible ont réduit la notion de « chair » au plaisir sexuel (c’est aussi le cas notamment quand on parle des péchés de la chair) et l’ont condamnée. Or, si Jésus a pris « chair » et qu’il nous invite à manger de sa « chair », c’est parce que notre nature humaine peut être visitée par la présence de Dieu. Ce que la Bible appelle « chair », correspond aux faiblesses de notre humanité, notre tendance à l’égoïsme, au consumérisme, à la centration sur soi et à l’oubli de l’autre et de Dieu.

*Je dis plutôt : marchez par l’Esprit, et vous n’accomplirez jamais ce que la chair désire. (…)  
Or les œuvres de la chair sont manifestes : inconduite sexuelle, impureté, débauche,  
idolâtrie, sorcellerie, hostilités, disputes, passions jalouses, fureurs, ambitions personnelles, divisions, dissensions,  
envie, beuveries, orgies et autres choses semblables. Je vous préviens, comme je l’ai déjà fait : ceux qui pratiquent de telles choses n’hériteront pas le royaume de Dieu.  
Quant au fruit de l’Esprit, c’est : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi,  
douceur, maîtrise de soi ; aucune loi n’est contre de telles choses.  
Mais ceux qui appartiennent à Jésus–Christ ont crucifié la chair avec ses passions (pathema) et ses désirs.[[27]](#footnote-27)*

Crucifier la chair, ce n’est donc pas faire mourir nos pulsions, c’est demander à Dieu, ou au Divin, d’accomplir son œuvre dans tout notre être, jusque dans nos *pathema* qui sont en fait nos ressentis, positifs ou négatifs, donc nos souffrances, mais aussi nos joies profondes — traduit ici par « passions » —, afin que tout en nous soit rempli de sa présence. Nos pulsions sexuelles en font partie, tout comme notre être tout entier, notre personnalité, notre caractère.

Passons maintenant à Jésus, à son message, à ce qui est dit et à ce que l’on perçoit lors de ses rencontres. Posons-nous par exemple la question : quelle image Jésus nous laisse-t-il de sa relation aux différents modes de conjugalité et de sexualité ?

## Que dit Jésus face aux différents mode de conjugalité ?

Jésus parle très peu du mariage, qui est principalement un arrangement social afin de gérer les biens et la descendance. La présence de Jésus lors des noces de Cana ne dit rien en faveur du mariage, vu qu’il ne prend pas la parole pour bénir les mariés et qu’il ne fait que changer de l’eau en vin. Si Jésus envoie ses disciples guérir les malades et délivrer les oppressés, jamais il ne les envoie marier qui que ce soit. Les mariages à l’Église sont dus à l’évolution progressive du concept d’union. Jamais Jésus ne bénit un lien qui unit deux personnes et nous sommes en droit de nous interroger : ne sommes-nous pas dans l’erreur lorsque nous le faisons ? Bénir deux personnes en vue d’un amour vrai et intense, voilà qui est, probablement, notre seule mission.

Or, dans nos Églises, nous avons fait du mariage une institution sacrée, comme si elle était centrale à la foi chrétienne. Nous avons construit une théologie du couple hétérosensible et de la famille qui repose sur bien peu de choses : un verset de la Genèse, repris par Jésus :

*C’est pourquoi l’homme quittera son père et sa mère et s’attachera à sa femme, et ils ne feront qu’un.*[[28]](#footnote-28)

Ce texte ne parle pas de mariage institutionnalisé, mais d’union sentimentale et physique. Jésus lui-même ne parle de mariage que pour clarifier comment devrait se dérouler un divorce[[29]](#footnote-29). Il ne s’oppose pas foncièrement au divorce, mais plutôt au remariage. Il annonce l’imminence du Royaume de Dieu et peut-être le remariage n’a-t-il pas de sens positif à ses yeux, dans un tel contexte. Si l’homme quitte tout pour suivre Jésus, le mariage, tout comme le divorce, n’ont plus d’importance.

Jésus fait honneur à la démarche de la femme Samaritaine[[30]](#footnote-30), à qui il demande d’inviter son mari à les rejoindre. Cette femme lui avoue sans hésitation qu’elle n’a pas de mari. Sur ce, Jésus lui parle ouvertement et sans tabous de son statut matrimonial, sans porter le moindre jugement. : elle a eu en fait cinq maris et elle n’est pas mariée avec l’homme avec qui elle vit actuellement. Cette révélation de sa vie sexuelle et sentimentale interpelle la femme qui se sent du même coup connue et aimée. L’attitude bienveillante de Jésus permet à la femme de réaliser qu’il est prophète, car il n’est pas jugeant comme les maîtres de la Loi Juifs. Dans l’attitude de Jésus, pas un seul reproche, pas de recommandation de se marier pour régulariser sa situation. Tout semble ok pour lui.

## Que dit Jésus sur la sexualité ?

Jésus n’aborde pas le sujet de la sexualité en soi. Une seule fois, il accomplit une action qui restaure une femme dans sa sexualité : lorsqu’il guérit la femme avec des pertes de sang[[31]](#footnote-31). Le sang étant considéré comme cause d’impureté. La femme qui avait ses règles ne pouvait pas avoir de rapports sexuels. Or, si cette femme avait des saignements utérin anormaux qui s’étendaient sur la durée – depuis douze ans, nous est-il dit – cela signifie qu’elle ne pouvait plus vivre de sexualité depuis une très longue période. En touchant discrètement le manteau de Jésus afin de ne pas être vue, cette femme, honteuse, est restaurée dans tout son être. Jésus la force à sortir de son mutisme et de sa honte pour prendre sa place d’interlocutrice du Maître. Elle redevient une femme désirée et désirable.

Jésus défend une vision eschatologique et non éthique de la sexualité. Il accomplit la loi en motivant ses disciples à conscientiser leur désir sexuel[[32]](#footnote-32). Cependant, vouloir appliquer sa vision eschatologique à l’éthique actuelle conduit à une impasse, car ces deux réalités ne sont pas du même ordre.

La vision eschatologique est comparable à l’attitude des vierges sages[[33]](#footnote-33), qui veillent à toujours avoir de l’huile dans leur lampe pour le jour où l’époux reviendra. Toutefois, cette virginité ne relève, à mon sens, pas du domaine de l’éthique : elle se situe prioritairement dans notre relation à Dieu, qui ne supporte pas de partage. La virginité dont parle Jésus est l’adhésion de tout notre cœur à Dieu et un amour sans failles. A chacun de rechercher ensuite ce qui est le meilleur pour lui dans sa vie sexuelle et amoureuse.

## Les péchés sexuels sont-ils « pardonnables » ?

Quant à la femme prise en flagrant délit d’adultère[[34]](#footnote-34), on a l’impression d’une complicité entre Jésus et elle. Les hommes qui veulent la condamner sont les mêmes qui, dans quelques jours, vont condamner Jésus. Le Maître ne la condamne pas, montrant par là qu’il n’a pas une vision morale de son comportement. En refusant de se joindre aux accusateurs, Jésus montre que sa mission est d’apporter une autre approche du péché. « Que celui d’entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle » dit-il. A ces mots ceux qui étaient les accusateurs se découvrent au rang des accusés, prenant conscience qu’ils sont mal placés pour montrer du doigt cette femme. Ils réalisent que la Loi n’est pas là pour accuser son prochain.

Les tenants du moralisme font place nette. Jésus se retrouve seul avec la femme pour lui enseigner la Nouvelle Alliance qui est instaurée : l’attention n’est plus portée sur *les* péchés (des comportements sexuels jugés déviants par exemple), mais sur *le* péché qui se situe au niveau de l’être de la personne. Le péché revient donc à manquer la cible, l’objectif de la vie. Le projet fondamental de Dieu étant que nous puissions l’aimer de tout notre être et aimer notre prochain en vérité.

Relevons que Jésus ne dit pas à cette femme « ne commets plus d’adultère », mais « ne pèche plus » ! Précisément, il ne lui dit pas : « ne transgresse plus le commandement d’Exode 20,14 ». Ce qu’il dit est beaucoup plus vaste. Jésus ne se situe pas sur le même plan que les intégristes de son temps qui demandent l’application stricte de la loi. Jésus lui fait prendre de la hauteur et lui dit : « tu es libérée, demeure dans la liberté des enfants de Dieu, ne te laisse plus aliéner, emprisonner par quoi que ce soit. ».

Nous le voyons, Jésus ne communique pas un code de morale. Son objectif est d’amener chaque personne qu’il côtoie à développer une relation intime avec Dieu son Père. Ici, il encourage cette femme à faire des choix de vie ne la conduisant pas dans des voies sans issues.

Le vrai enjeu de ce texte est la proximité que l’on découvre entre Jésus et cette femme : la loi de Moïse qui risque de tuer cette femme va tuer Jésus. Car Jésus est ce hors-la-loi qui vient pour libérer du carcan mortifère de la loi. Jésus choque à l’extrême tous les intégristes de son temps. Ils ne peuvent le tolérer et doivent le mettre à mort pour tenter de le faire taire. Deux mille ans plus tard, le combat entamé par Jésus n’est toujours pas remporté. Les intégristes peinent toujours à entrer dans la mentalité de la Nouvelle Alliance.

## Jésus encourage-t-il à la procréation ?

Jésus anticipe un Royaume dans lequel ses membres seront comme des anges[[35]](#footnote-35), ni mariés, ni donnés en mariage. Il les encourage à devenir eunuques pour le Royaume des cieux[[36]](#footnote-36). Il n’y a plus besoin de *porter du fruit, de se multiplier et de remplir la terre[[37]](#footnote-37)*, car cela a déjà été fait.

Jésus appelle ses disciples à devenir comme des enfants, non à les concevoir. Lorsqu’une femme dans la foule crie *« Heureux le ventre qui t’a porté ! Heureux les seins qui t’ont allaité ! »*, Jésus répond « *Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! »*[[38]](#footnote-38). Cette phrase fait écho à la parole que Jésus prononce à Jérusalem, alors qu’il porte sa croix : « *Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants… Heureuses celles qui sont stériles, heureuses celles qui n’ont pas eu d’enfant et celles qui n’ont pas allaité ! »*[[39]](#footnote-39)

Un des seuls miracles qu’il n’accomplit pas, est de guérir l’infertilité ; en tous cas, les Évangiles ne nous en parlent pas. Pourquoi ? N’est-ce finalement pas prioritaire dans sa vision de la vie ?

## Que dit Jésus face à l’homosexualité ?

Jamais Jésus ne se positionne pour ou contre l’homosexualité. Comment interpréter ce que nous pourrions considérer comme une lacune ? N’y a-t-il pas d’homosexuels à cette époque ? Ou est-ce que l’homosexualité ne lui pose pas de problème ? Nous le verrons, il semble impossible que Jésus n’ait pas connu cette problématique. Deux situations nous éclairent sur ce point.

L’une d’elle a lieu lorsqu’il guérit le serviteur du centenier romain[[40]](#footnote-40). Pourtant, on sait qu’« un des importants sujets de polémique entre juifs d’une part et romains et grecs de l’autre, sont les relations sexuelles qu’avaient les Romains en situation de pouvoir – par exemple les centurions – avec des personnes de même sexe qui étaient leurs inférieurs ».[[41]](#footnote-41) Dès lors, il n’est pas exclu que l’esclave qui est cher à ce centenier soit son amant. Jésus n’en dit rien, cela ne l’intéresse pas, ne le préoccupe pas. Ce qui attire son attention, c’est la foi de ce centenier qui ne se sent pas digne, ni de l’accueillir, ni d’aller à sa rencontre. Pourquoi ne se sent-il pas digne que Jésus entre chez lui ? Craint-il une réprimande si Jésus découvrait sa relation avec ce serviteur aimé ? Se doute-t-il que Jésus n’en fait même pas cas ? Si Jésus avait voulu thématiser l’homosexualité, n’en aurait-il pas profité pour le mettre en garde contre les dangers que d’aucuns attribuent à l’homosexualité ?

La deuxième se situe lorsque Jésus évoque les eunuques[[42]](#footnote-42). Contrairement à certaines idées reçues, ils pouvaient avoir des relations sexuelles ; si la grande majorité d’entre eux étaient esclaves, certains étaient des hommes libres. Le principal élément qui les différenciait était le fait qu’ils ne puissent pas engendrer.

On peut diviser les eunuques en trois classes[[43]](#footnote-43) :

* Les spadones, auxquels on avait retiré les testicules. À ce groupe appartenaient aussi les personnes nées avec des troubles de l’appareil reproducteur dont, peut-être les personnes intersexes.
* Les thlasiae, dont les testicules avaient été broyés, technique qui visait à rendre les canaux déférents inopérants.
* Les castrati, qui avaient subi une ablation de tout l'appareil reproducteur, y compris du pénis, généralement avant la puberté.[[44]](#footnote-44)

Les eunuques qui avaient été privés de leurs testicules avant la puberté pouvaient perdre tout intérêt pour l’activité sexuelle, car leur production de testostérone avait été stoppée nette ; toutefois, ce n’était de loin pas une généralité.[[45]](#footnote-45) Le poète satirique Juvénal (Ier-IIe siècle) nous apprend que dans la Rome antique, des dames frivoles aimaient à folâtrer avec les eunuques, trouvant délicieux de n’avoir ni barbe à redouter, ni avortement à préparer.

Dans la loi de Rome, les eunuques avaient davantage de droits que les [castrati](https://fr.wikipedia.org/wiki/Castrat" \o "Castrat) : si non castrés, les premiers pouvaient se marier, instituer des héritiers, et adopter les enfants, droits dont les castrati étaient exclus. Dans une société où les rôles étaient très fortement établis, celle-ci avait de la peine à considérer des personnes qui n’étaient plus ni hommes ni femmes, si bien qu’ils étaient parfois sujets de moqueries[[46]](#footnote-46). En effet, « après la castration, l’homme devenait une sorte de femme pour ce qui est du visage et du corps (absence de barbe et répartition différente des graisses), alors qu’il pouvait toujours être capable d’érection et de pénétration »[[47]](#footnote-47). Certains chercheurs affirment que « les sociétés eunuques byzantines n'incluaient pas seulement les hommes castrés mais aussi les homosexuels, les transgenres, les ascètes, les célibataires, et une partie importante des hommes qui étaient impuissants ou désintéressés des femmes pour des raisons diverses ».[[48]](#footnote-48)

Mais revenons aux paroles échangées, selon Matthieu, entre Jésus et ses disciples :

*« Si telle est la condition de l’homme vis-à-vis de la femme, il vaut mieux ne pas se marier. »  
Il leur répondit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui cela est donné. En effet, il y a des eunuques qui le sont dès le ventre de leur mère, d’autres le sont devenus par les hommes, et il y en a qui se sont faits eux-mêmes eunuques à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne. »*[[49]](#footnote-49)

On pourrait interpréter « les eunuques qui le sont dès le ventre de leur mère » comme décrivant les personnes pour qui la vie maritale dans une conception traditionnelle est impossible, pour des raisons soit physiques soit psychiques, donc des personnes homosexuelles[[50]](#footnote-50) ou intersexes ; aujourd’hui, nous pourrions ajouter à ce groupe certaines personnes transgenres. En tous cas, il est probable que des personnes homosensibles[[51]](#footnote-51), pour éviter d’avoir à se marier, pouvaient se faire eunuques. Il s’agit de personnes ayant renoncé au mariage et à la procréation. Cela ne signifie toutefois pas qu’ils aient renoncé à vivre une vie sexuelle, bien au contraire, car l’ablation des testicules ou l’écrasement des canaux déférents joue le rôle de contraception. La première église ne semble pas rejeter ces personnes-là[[52]](#footnote-52).

Ceux qui « se sont faits eux-mêmes eunuques à cause du royaume des cieux » peuvent être des personnes qui ont choisi le célibat par choix spirituel ou parce que le mariage, pour diverses raisons, ne leur correspond pas[[53]](#footnote-53) parce qu’elles sont asexuelles. L’histoire nous parle de mystiques qui se seraient automutilés, comme le fit Origène.

Remarquons que Jésus ne méprise ni les uns ni les autres. Il ne fait aucun reproche à ceux qui renonceraient soit à avoir des enfants, soit à se marier, soit à avoir une vie sexuelle. Il n’établit pas de hiérarchie de valeurs entre les différentes options.

## Jésus, célibataire ?

Les textes bibliques laissent supposer que Jésus serait resté célibataire. Dans ce cas, Jésus rompt avec la tradition millénaire qui voulait que tout homme soit marié et ait des enfants. Par-là, il rend possible le célibat, sans jamais l’imposer comme règle.

Toutefois, quelques incertitudes demeurent. En effet, sa proximité avec celui que l’Évangile de Jean appelle « le disciple que Jésus aimait » pourrait laisser entendre qu’il aurait partagé une intimité particulière avec lui. A un moment tout spécialement rempli d’émotion, où Jésus, pendant un repas, révèle qu’un de ses disciples le trahira, ce disciple « se penche sur sa poitrine »[[54]](#footnote-54)pour lui demander de qui il s’agit. A une époque où l’on mangeait couché sur le côté, on peut imaginer que ce disciple « que Jésus aimait » était littéralement couché sur lui. Cependant, aucun évangéliste n’a trouvé utile de s’étendre sur la question.

Il est aussi surprenant qu’aux pieds de la croix, Jésus dise « au disciple qu'il aimait « voici ta mère » et à sa mère « voici ton fils » et que, « dès ce moment-là, le disciple la prit chez lui »[[55]](#footnote-55). Cette situation laisse penser qu’un lien préexiste entre Jean et la mère de Jésus, comme lorsque dans un couple le conjoint survivant prend soin des parents du conjoint.

Certains ont comparé cette relation intense entre Jésus et l’un de ses disciples avec l’attitude des enseignants grecs à l’époque de Platon. Dans ce cas, Jésus aurait été l’enseignant et son bien-aimé aurait été son étudiant privilégié. D’autres au contraire affirment qu’au temps de Jésus, il était assez commun que des prophètes et prédicateurs itinérants soient célibataires, comme l’était probablement Jean Baptiste ; l’homosexualité n’aurait jamais été associée à ce type de personnalités. Toutefois, Jésus n’apparaît pas comme un ascète, au sens strict du terme, à l’inverse de Jean Baptiste, puisqu’il est dépeint mangeant et buvant comme tout un chacun[[56]](#footnote-56). Toutefois, il est certain qu’il n’avait pas une vie de famille au sens conventionnel du terme.[[57]](#footnote-57)

Lorsque Jésus est invité chez un Pharisien – un homme appartenant à un groupe de Juifs fervents – et qu’une femme vient verser du parfum sur ses pieds, le Pharisien critique le fait que Jésus accepte ses caresses, car cette femme a la réputation d’être une prostituée. Dans la conception juive, Jésus aurait dû refuser que cette femme le touche, car son mode de vie fait d’elle une personne impure. Or, Jésus la laisse faire. On a l’impression même qu’il savoure ses baisers. Voici ce qu’il dit à l’homme qui l’a reçu :

*« Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu ne m’as pas donné d’eau pour me laver les pieds ; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.  
Tu ne m’as pas donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, elle n’a pas cessé de m’embrasser les pieds. Tu n’as pas versé d’huile sur ma tête ; mais elle, elle a versé du parfum sur mes pieds.  
C’est pourquoi je te le dis, ses nombreux péchés ont été pardonnés, puisqu’elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui l’on pardonne peu aime peu. »[[58]](#footnote-58)*

L’amour de cette femme pour Jésus, mais peut-être aussi pour tous les hommes qu’elle a aimés avant lui, compte davantage aux yeux de Jésus que la bonne conscience de ce Pharisien qui pense avoir tout fait juste dans sa vie. Jésus n’a pas peur de se laisser toucher par elle. Il ne craint pas non plus les effets que ses caresses suscitent dans son corps. Certains supposent que Jésus aurait eu une relation amoureuse, donc sexuelle avec cette femme. C’est bien sûr possible, mais les textes restent discrets sur ce sujet, l’important pour le lecteur n’étant pas d’en savoir davantage sur le Jésus « homme », mais sur son message spirituel.

Le roman Da Vinci Code a présenté Marie de Magdala comme l’amante de Jésus, avec qui elle aurait eu un enfant, ce qui n’est attesté par aucune source. On l’a souvent confondue avec la femme qui lave les pieds de Jésus avec ses cheveux. Elle fait partie des nombreuses femmes disciples qui suivent Jésus et financent son ministère. Elle a été guérie par Jésus. Si le prénom « Marie » est fréquent, l’attribut qui le suit est particulier : Magdala correspond probablement au nom de la ville d’origine de cette femme en Galilée, alors que les habitudes étaient de nommer la femme selon son appartenance à un homme (son père, son frère ou son mari). Cette manière de la nommer révèle son indépendance, qu’elle soit célibataire, veuve ou divorcée. De même, son choix de suivre Jésus dans ses pérégrinations, révèle qu’elle n’a soit pas d’attache – ni mari, ni enfant – soit qu’elle a tout quitté pour suivre Jésus.[[59]](#footnote-59) On peut se demander si cette indépendance ne serait pas une condition pour devenir une intermédiaire de la parole divine, elle qui a suivi Jésus dans sa montée vers Jérusalem, qui est présente aux pieds de la croix, qui le suit quand on descend son corps pour le mettre dans un tombeau, qui ne le quitte l’espace de quelques heures juste pour obéir aux lois sur le Sabbat et qui s’empresse de le rejoindre à l’aube du 1er jour de la semaine. C’est elle qui découvre le tombeau vide, qui comprend la première que Jésus est ressuscité et que Jésus charge de faire saisir cette nouvelle dimension aux disciples masculins[[60]](#footnote-60). Il y a donc un lien très fort entre Jésus et cette femme. La tradition a fait d’elle « l’apôtre des apôtres »[[61]](#footnote-61), mais y avait-il davantage entre eux qu’un rapport de Maître à disciples ? Les textes dont nous disposons ne permettent pas de l’affirmer.

Si Jésus a valorisé les petits enfants, ce qui n’était pas dans la culture de cette époque, rien ne laisse supposer que l’un d’eux ait été son enfant. De même, s’il était très proche, voire intime avec certaines personnes, nous n’avons aucune certitude quant au fait que Jésus aurait entretenu des relations sexuelles avec l’un d’eux, voire avec plusieurs d’entre eux. Mais comme je l’ai déjà évoqué, même si cela avait été le cas, les rédacteurs des textes bibliques n’ont pas jugé utile d’en parler, ni même les auteurs extérieurs au cercle des chrétiens.

## Jésus a-t-il enseigné une morale ?

Tout au long de son ministère, Jésus s’évertue à démontrer que ce qui était considéré comme impur dans les croyances juives ne l’était pas véritablement. Ainsi, Jésus ne craint pas de se laisser toucher par une prostituée, il valorise les eunuques, il touche les lépreux. Son message n’est ni moralisateur, ni même moral, il est spirituel.

Il fait partie des persécutés de son temps, parce qu’il ne cadre pas avec ce qu’on attend d’un rabbin, parlant avec les collecteurs d’impôts, ami des prostituées, soignant l’amoureux mâle du centurion romain. Il s’insurge contre les attentes de cette société fermement patriarcale[[62]](#footnote-62) et conservatrice.

Jésus a cherché à réconcilier tous les hommes avec Dieu et à les aider à être focalisés sur le Royaume de Dieu plutôt que sur une éthique rigoriste. Jésus ne banalise pas les actes des humains, mais il invite, dans le Sermon sur la Montagne, à regarder toujours plus haut, à rompre les fatalismes de nos existences, afin de nous approcher de Dieu et être en lien encore plus intense et intime avec lui. Jésus ne laisse jamais entendre que nos actes seraient capables de nous éloigner de Dieu.

La séduction de la morale tire l’homme de sa relation de foi avec Dieu pour le situer dans une relation avec la morale.[[63]](#footnote-63) Jésus était un être amoral au sens où la question des bonnes mœurs ne le préoccupait pas. Ses contemporains le lui ont reproché à de nombreuses reprises. Il allait vers les gens sans morale, avec la seule préoccupation de les faire vivre.[[64]](#footnote-64)

Comme j’ai essayé de le démontrer, la Bible n’est pas un livre de morale sexuelle, mais un livre spirituel. Notre objectif ne devrait pas être de connaître le livre qui parle du Seigneur ; il devrait être de connaître le Seigneur dont parle le livre. Or, beaucoup de chrétiens, aujourd’hui, idolâtrent la Bible. Pourtant, elle n’est qu’un moyen, pas une fin en soi. Chercher à conformer sa vie à tout ce que l’on pense comprendre de la Bible amène à une sorte de marchandage perpétuel avec Dieu : je fais ceci afin que tu me donnes cela… L’essentiel pour nous ne devrait pas être de nous conformer à la lettre mais d’être attentifs à la manière dont Jésus prend forme en nous ; car la lettre tue, mais l’Esprit fait vivre.

Je pense avoir dressé un tableau assez explicite de l’approche de la sexualité, de la conjugalité et du genre dans la Bible ; j’ai fait ressortir les raisons qui ont amené, par erreur selon moi, à la dévalorisation de la sexualité au sein de la chrétienté, de même qu’au mépris de la femme, des personnes homosensibles ou transgenres. Jésus a probablement côtoyé ce type de personnes à son époque, même si les appellations différaient des nôtres aujourd’hui. Si lui-même n’a méprisé personne du fait de sa sexualité et qu’il a enseigné à vivre une spiritualité capable de s’adapter à tous les types de modes de vie, il serait simpliste de penser que la spiritualité chrétienne ne s’adresserait qu’aux personnes vivant leur sexualité de manière « exemplaire ». De plus, comment savoir ce qu’aurait été une sexualité exemplaire pour Jésus et s’il l’aurait valorisée ?

Avant de passer à l’évolution des mœurs en matière de sexualité, voyons encore pourquoi le corps a été méprisé, rejeté à travers les siècles et quels en étaient les fondements bibliques.

## Quel rapport au corps ?

« Je traite durement mon corps et je le maîtrise sévèrement »[[65]](#footnote-65), dit l’apôtre Paul, qui donne l’impression que notre corps doit être fouetté, malmené, nos pulsions sexuelles refoulées, le corps étant notre ennemi qui s’oppose à l’Esprit.

Si Jean-Baptiste ne mange pas et ne boit pas, faisant figure d’ascète, Jésus se distingue de lui et semble amusé des critiques à son encontre puisqu’il les relaye en disant : « Le Fils de l’homme est venu, il mange et il boit, et l’on dit : ‹ C’est un glouton et un buveur »[[66]](#footnote-66). Jamais Jésus ne semble mépriser le corps, ni son bien-être, bien au contraire. L’essentiel de son ministère, il le passe à guérir le corps, à bénir le fonctionnement du corps des personnes qu’il rencontre. Lorsque Jésus guérit un aveugle, il met de la salive sur ses yeux, ne craignant pas l’aspect gluant de la salive. Lorsque la femme lui lave les pieds avec ses cheveux, Jésus s’en réjouit, malgré son aspect érotique.

De mon côté, j’ai peine à comprendre qu’au cours de 19 siècles de christianisme, le monachisme ait cherché à refouler les pulsions sexuelles et à considérer toute pensée ayant trait à la sexualité comme venant du démon. Dès lors, tout fantasme sexuel était instantanément considéré comme coupable, la sexualité était engluée dans la culpabilité.

Nous le voyons, Jésus a usé de tout son potentiel pour améliorer la santé de ses contemporains – ce n’était pas un but en soi, puisque son objectif était de les ouvrir à une relation personnelle avec Dieu au travers de son action.

Aujourd’hui encore, la préoccupation de la santé a toute son importance. La santé, comme forme du bien-être individuel et collectif est devenue, grâce, entre autre, aux travaux de l’OMS, « l’une des valeurs centrales du monde contemporain » [[67]](#footnote-67) . Jésus a su concilier le soin de l’âme, de l’esprit et du corps dans son ministère. A notre tour de ne pas déprécier le bien-être corporel, physique au profit du bien-être spirituel. Jésus ne s’est pas contenté de promettre un bien-être physique dans le Royaume de Dieu. Il a dit « La Royaume est au milieu de vous ». Par conséquent, nous pouvons en déduire que le bonheur physique, intérieur et spirituel est pour l’ici et maintenant, déjà.

## La masturbation

Le terme « masturbation » vient du latin *manustuprare* (se polluer avec la main).[[68]](#footnote-68) Jusqu’au XVIIIe siècle, la masturbation est le « péché ordinaire commun »[[69]](#footnote-69), et ne semble pas subir de répression. C’est aux environs de 1712 qu’un auteur anglais resté anonyme publie un court traité par lequel « il invente une nouvelle maladie. Il s’agit d’une nouvelle machine hautement spécifique, complètement moderne et presque universelle pour générer de la culpabilité, de la honte et de l’anxiété. Son titre : “Onania”[[70]](#footnote-70). Ou, “Le péché odieux de l'auto-pollution, et toutes ses terribles conséquences, pour les deux sexes”. Avec des conseils spirituels et physiques s’adressant à ceux qui se sont déjà offensés eux-mêmes par cette abominable pratique. »[[71]](#footnote-71). Cet ouvrage, plusieurs fois réédité, et à chaque fois augmenté « a su faire croire presque à l’ensemble des professions médicales que la masturbation était la cause d’une multitude de maladies comme la tuberculose, l’épilepsie, les furoncles, la folie et autres maladies mentales ainsi que des centaines d’autres maladies »[[72]](#footnote-72).

« Si l’impuissance masculine est attribuée à la masturbation, ces propos rendent la femme responsable (…) de sa stérilité. Elle est donc coupable de ne pas pouvoir donner la vie, sa fonction première à l’époque. Cela fait de l’acte masturbatoire le bouc émissaire idéal en cas de stérilité du couple, qu’elle soit causée par l’homme ou la femme. »[[73]](#footnote-73)

Ces théories fantaisistes n’auraient peut-être pas pris beaucoup plus d’ampleur si un médecin célèbre et influent n’avait écrit à son tour un recueil intitulé *L’Onanisme* ; ou, *Dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation*, publié en 1760 dans sa version française, un tiers plus longue que sa version latine publiée en 1759. Samuel Auguste Tissot, qui pratiquait à Lausanne, était déjà largement connu lorsque parut L’Onanisme. La même année, il fut élu à la Royal Society (…) et sa réputation se répandit largement à travers l’Europe. (…) Il ne considérait pas l’auto-pollution comme un « crime », un « désordre moral » ou un « péché ». Le problème n’était pas tout d’abord éthique. C’étaient les désordres physiques occasionnés par la masturbation qui le préoccupaient »[[74]](#footnote-74). John Wesley, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire l’applaudissent. Il s’agit d’un traité destiné au grand public. Et le public est au rendez-vous: on comptera au total soixante et une éditions de l’ouvrage du Dr Tissot dans toute l’Europe. Jean-Jacques Rousseau applaudit des deux mains et les Encyclopédistes font de même, amplifiant la répression. (…) Tout en discréditant Onania, il en reprend les observations et tente d’élaborer une théorie physiopathologique, affirmant que les maux provenant d’une perte de semence excessive affaiblit le système nerveux. Dans l’esprit de Tissot, les testicules sont une forme de double réservoir où est travaillée et concentrée l’humeur qui entoure et baigne l’ensemble du système nerveux depuis le cerveau et la moelle épinière ; humeur mieux connue aujourd’hui sous le nom de liquide céphalo-rachidien. »[[75]](#footnote-75)

« La guerre à la masturbation fait rage, d’autant plus violente que se développent les grandes écoles avec internats et les risques de pollutions nocturnes et contagieuses. Comme dans toute guerre, de nouveaux marchés apparaissent: «alarmes à érection», étuis péniens, mitaines de nuit, arceaux pour éviter le contact des draps et des organes génitaux, entraves pour empêcher les filles d’étendre les jambes… La chirurgie n’est pas en reste : tirer aussi loin que possible le prépuce sur le gland, le transpercer de deux orifices, attendre si possible la cicatrisation et passer un anneau de fer »[[76]](#footnote-76).

« Le sexe solitaire a été considéré contre nature pour trois raisons :

1. Il n’était pas motivé par un objet réel mais par un fantasme. La masturbation menaçait alors d’envahir la faculté la plus protéiforme et la plus créative du cerveau – l’imagination – et de l’emmener au bord du gouffre.
2. Alors que la sexualité était un acte social, la masturbation était privée ou, si elle n’était pas pratiquée de manière solitaire, son caractère social se déroulait de la mauvaise manière : de méchants serviteurs montraient cela aux enfants ; des garçons plus âgés transmettaient cela à des jeunes garçons innocents ; les garçons et les filles à l’école se l’enseignaient mutuellement sans la supervision des adultes. La sexualité était naturellement vécue *avec* quelqu’un. La sexualité solitaire ne l’était pas.
3. Contrairement à d’autres appétits, la forte envie de se masturber ne pouvait ni être rassasiée ni modérée. Plaisir solitaire conduit seulement par les créations de l’esprit, c’était une transgression facile, primaire, irrémédiable, séduisante et même addictive »[[77]](#footnote-77).

« Aux environs de 1880, certains commencent à douter que la masturbation soit la cause de tous ces maux, mais ils considèrent toutefois la masturbation comme une pratique abominable. Il faudra attendre les années 1960 pour que l’on commence à penser que l’amour solitaire est bon pour la santé et qu’il constitue un chemin vers l’autonomie, la réalisation de soi et la libération d’un système hétérosexiste »[[78]](#footnote-78).

Au tournant du vingtième siècle, un virage significatif s’opéra grâce aux idées de Freud. Il « épousa bien évidemment les thèses en vigueur concernant la nocivité de l’onanisme, et s’ingénia à prescrire des cures pour se “déshabituer de la masturbation” dans des établissements hospitaliers, sous la surveillance constante d’un médecin »[[79]](#footnote-79).

On peut distinguer deux axes dans les préoccupations de Freud : « d’une part la question de la névrose, de l’anxiété, de la culpabilité et leurs origines, et d’autre part la relation entre l’énergie mobilisatrice de la sexualité – la libido – et l’usage qu’en fait la civilisation. (…) En reconnaissant le rôle joué par les fantasmes dans l’auto-érotisme, il a accompli la grande percée de sa carrière ». Il conservait probablement de sa jeunesse l’idée que les personnes qui se masturbaient étaient souvent fatiguées, souffrantes et névrotiques. « Dans les années 1890 déjà, il s’intéressait moins aux maladies somatiques qu’à la névrose et à l’hystérie. (…) Quelque chose servait de médiateur entre la maladie et la cause. (…) Il considérait que la masturbation avait un effet alanguissant et était la cause de la neurasthénie. L’*acte* masturbatoire était à la base de son étiologie, mais il était attentif à l’élément purement psychologique – l’étape entre deux – qui rendait l’acte dommageable : le soulagement procuré par la sexualité avec soi-même était inadéquat car le désir physique qui le provoquait était relié inadéquatement au désir psychique » [[80]](#footnote-80). Il pensait que la masturbation était le résultat d’un traumatisme qui avait éveillé le désir sexuel trop tôt dans l’enfance. « La masturbation devenait pour lui un objet transitionnel pour aller de la théorie de la séduction à celle de la libido »[[81]](#footnote-81). Pour lui, la masturbation ne devait pas s’installer, mais, avec le dépassement de la phase oedipienne, l’individu devait s’imposer un renoncement efficace afin de passer à une sexualité adulte, où l’auto-érotisme était remplacé par une sexualité altruiste. « “S’il n’est pas refreiné, l’auto-érotisme rend l’instinct sexuel incontrôlable et hors de service plus tard”[[82]](#footnote-82). En résumé, la civilisation dépend de la maîtrise de la masturbation »[[83]](#footnote-83).

Sans aucun doute, Freud avait compris que « jouer avec le gland du pénis ou avec le clitoris était une manière de proclamer qu’il étaient « destinés à de grandes choses dans le futur »[[84]](#footnote-84). Néanmoins, il a fallu attendre les années 1960 pour que, grâce au mouvement féministe, puis gay, les « croyances » liées à la masturbation soient non seulement radicalement rejetées, et que la masturbation devienne un signe de libération. Dès lors, la conception freudienne selon laquelle la masturbation est reliée à la culpabilité est rejetée.

Dans les années 1970, la libération sexuelle donne sa légitimité à la vie sexuelle non-reproductive. Elle reconnaît le bien-fondé de la masturbation du fait qu’elle procure du bien-être et vient enrichir la vie érotique. Elle devient le symbole de la pratique sexuelle permettant une meilleure connaissance de son corps érotique et plus tard, avec l’avènement de l’épidémie de VIH, le paradigme de la pratique sexuelle sans risques recommandée aux hommes gays[[85]](#footnote-85).

Dans un ouvrage paru en 1974 et réédité en 1996, on peut lire : « La masturbation est notre première vie sexuelle. C’est notre base sexuelle. Tout ce que nous faisons par-delà exprime simplement comment nous *choisissons de socialiser notre vie sexuelle* »[[86]](#footnote-86). Dans le même ouvrage, on présente également « la masturbation clitoridienne comme une thérapie, en tant que moyen de parvenir à une vie amoureuse hétérosexuelle saine »[[87]](#footnote-87). Son auteure s’inspire des travaux de Masters et Johnson amenant à la découverte que le clitoris est aussi grand et important que le pénis. A cette époque, il se crée des groupes de femmes qui apprennent à découvrir leur corps et à pratiquer ensemble la masturbation. Celle-ci est alors présentée comme une partie légitime de nos droits, et le plaisir solitaire comme un moyen essentiel de découverte sexuelle.

En 1980, le DSM-III[[88]](#footnote-88) raye la « masturbation » de la liste officielle des troubles mentaux. On lui reconnaît une vertu : permettre à la personne de découvrir de nouvelles compétences sexuelles, d’approfondir son intimité et d’enrichir sa manière de faire l’amour. Expérimenter le plaisir solitaire rend possible de le partager avec quelqu’un. Certains vont même jusqu’à considérer que « la masturbation permet de se rapprocher de Dieu : s’aimer soi-même est une manière d’aimer Dieu. Le phallus est un *mysterium tremendum* (expression utilisée en sciences des religions pour désigner le divin et la crainte respectueuse qu’il inspire). L’orgasme devient alors une expérience numineuse (de type extatique) »[[89]](#footnote-89).

On voit ainsi que, depuis une cinquantaine d’années, les conceptions des XVIIIe et XIXe siècles sont totalement retournées. Nous sommes aux antipodes. Toutefois, bien que la Bible ne dise rien d’explicite sur le sujet, certains milieux d’Église continuent de condamner cette pratique, laissant entendre que le fait de se toucher serait « sale » et les fantasmes « des pensées impures[[90]](#footnote-90) ». Avec en plus le précepte de ne pas avoir de relations sexuelles avant le mariage – qui n’a pas non plus de fondement biblique –, beaucoup de jeunes couples entrent dans leur vie sexuelle sans connaître leur corps et avec de multiples inhibitions, ce qui peut engendrer des problèmes sexuels durables.

Dans les chapitres qui vont suivre, j’étudierai les conceptions actuelles en matière de sexualité. Mais tout d’abord, j’aimerais préciser pourquoi la santé sexuelle occupera une place prépondérante dans la suite de ma réflexion.

# La santé sexuelle pour objectif

Si la santé est, à mes yeux, un cadeau de Dieu, toujours fragile, certes, mais dont nous avons à prendre soin, je trouve très intéressant qu’en 1975, l’OMS, cette organisation reconnue internationalement pour ses prescriptions en vue de la santé des populations, ait intégré le concept de santé sexuelle à celui de santé globale. Au fil du temps, ce concept de santé sexuelle a évolué jusqu’à affirmer que l’accès à la santé sexuelle est un droit humain :

« La santé sexuelle est un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social associé à la sexualité́. Elle ne consiste pas uniquement en l'absence de maladie, de dysfonction ou d'infirmité́. La santé sexuelle a besoin d'une approche positive et respectueuse de la sexualité́ et des relations sexuelles, et la possibilité́ d'avoir des expériences sexuelles qui apportent du plaisir en toute sécurité́ et sans contraintes, discrimination ou violence. Afin d'atteindre et de maintenir la santé sexuelle, les droits sexuels de toutes les personnes doivent être respectés, protégés et assurés ». (WHO, 2010).

En créant le concept de santé sexuelle en 1974, l’OMS affirmait qu’une sexualité épanouie contribue à la santé globale de l’individu.e. Si, jusque-là, la notion de santé sexuelle était liée aux soins concernant la procréation et la protection contre les MST, l’OMS faisait le postulat que la santé sexuelle peut enrichir et développer la personnalité, la communication et l’amour. Cette organisation internationale enjoignait les États membres de faire évoluer les mentalités au sein de leur population : développer un regard positif sur la sexualité, ne la classant plus aux côtés des péchés capitaux, mais parmi les choses qui contribuent au bien-être de l’individu.e.

Si, jusqu’à la révolution sexuelle des années 1960, seule la sexualité reproductive était reconnue comme légitime, en affirmant que la santé sexuelle était utile en soi, l’OMS opérait un virage historique en vue d’une dissociation entre activité sexuelle reproductive et non-reproductive. Elle légitimait la dimension érotique de la sexualité non reproductive et affirmait qu’elle contribue à la santé et à l’épanouissement personnel, lorsqu’elle est vécue et « pratiquée librement et sans contraintes, mais certainement pas sans règles précises. »[[91]](#footnote-91)

J’ai donc choisi la définition de l’OMS de 2010 comme fil conducteur de ma réflexion. Pourquoi ce choix ? Parce que l’OMS a eu le courage de s’engager « dans le processus de légitimation de la dissociation entre l'activité́ sexuelle reproductive et non-reproductive et a entériné́ le principe de l'association entre la sexualité non-reproductive, le bien-être et l'épanouissement personnel »[[92]](#footnote-92).

Par ailleurs, je pense pouvoir affirmer que la conception de la sexualité défendue par l’OMS et telle qu’elle s’exprime dans cette définition, coïncide avec la compréhension biblique de la sexualité telle que je l’ai défendue dans la première partie de ce travail. C’est cette appréciation de la sexualité que j’aimerais transmettre aujourd’hui et favoriser une éclosion de santé sexuelle dans la vie des gens avec lesquels je suis en liens. Le questionnement sous-jacent aux chapitres qui vont suivre sera : dans quelle mesure telle facette de la sexualité actuelle favorise ou non la santé sexuelle de l’individu.e ?

Étant amenée, dans ma pratique pastorale, à faire du counselling de couples ou d’individu.e.s en matière de santé sexuelle, je constate que la recherche d’une meilleure santé sexuelle est omniprésente. La véritable question qui se pose est alors : qu’est-ce qui y contribue vraiment ? Qu’est-ce qui s’en éloigne ? Chaque situation nécessite une réponse personnalisée, tenant compte de la personne, de ses besoins, de son ressenti, de son vécu antérieur, etc.

On m’interroge souvent, comme pasteure, sur ce qui est acceptable ou non. Certains craignent en effet qu’en supprimant des règles morales, on risque de favoriser une sexualité débridée, excessive, qui, après avoir procuré un plaisir momentané, aboutisse à faire du tort à l’individu.e et à la société. On peut se demander avec Francis Collier si « les limites de la libération sexuelle des années 70 se sont révélées et qu’on ne sait pas très bien où le curseur va s’arrêter »[[93]](#footnote-93). Cette évolution doit-elle nous inquiéter ? Dans les faits, tous les jours, le.a sexologue doit affronter « la question du normal en matière de sexualité »[[94]](#footnote-94) ; l’impression d’avoir un fonctionnement « anormal » donnant lieu, chez certaines personnes, à une profonde souffrance »[[95]](#footnote-95). La question de ce qui est acceptable ou non et des critères d’acceptabilité seront donc au cœur de mes réflexions.

Mon titre « vers un nouveau concept d’éthique sexuelle » peut laisser supposer que je vais définir de nouveaux critères normatifs en matière d’éthique de la sexualité. En fait, ce n’est pas moi qui vais les formuler ; je vais au contraire laisser la parole à un certain nombre d’auteurs qui analysent la sexualité actuelle, puis mettre en évidence les idées phares et les règles éthiques implicites ou explicites de notre société. Je ne vais pouvoir interroger ces pratiques qu’en fonction de mon ressenti, de qui je suis, de mon vécu, de ce que j’aime ou n’aime pas en matière de sexualité, de mes craintes et de mes espoirs. Chacun peut, à son tour, se positionner afin de voir si mes interrogations lui parlent également.

Dans un premier temps, je vais relever quelques acquis des luttes féministes dans le domaine de l’égalité de genre, du droit au plaisir, du droit à l’autodétermination, en indiquant aussi les limites à ne pas franchir, ainsi que la diversité interne aux mouvements féministes. Je traiterai ensuite la question du consentement, afin d’en relever les forces et les limites. Après quoi, j’aborderai la question des jeux de pouvoir en lien avec les questions de harcèlement. Puis, je traiterai du rôle de la pornographie, de son impact tant positif que négatif, ainsi que de la critique interne à ces milieux ayant donné lieu à des types de pornographie alternative. Je relèverai le risque lié à la recherche de performance, pour en venir à ce que j’ai appelé la fragmentation du corps. J’évoquerai les enjeux liés à une sexualité récréative entraînant des ruptures multiples. J’interrogerai la libération sexuelle quant à savoir s’il s’agit d’une véritable libération ou si de nouvelles contraintes ont remplacé les précédentes. Je terminerai par l’évocation de nouveaux types de conjugalités. Je dois malheureusement renoncer à approfondir des thématiques comme le BDSM[[96]](#footnote-96), la prostitution, les diverses identités sexuelles ou identités de genres, ou encore la sexualité en lien avec le handicap, ou la maladie. La question fondamentale qui reviendra transversalement à chacune de mes thématiques sera : qu’est-ce qui, dans cette pratique, contribue ou non à la santé sexuelle telle que définie dans la déclaration de l’OMS en 2010 ?

Une fois précisé mon projet pour cette deuxième partie de mon travail, commençons par faire le point pour nous rappeler combien la tâche de révolutionner la sexualité d’une population entière était complexe.

## Modification du regard sur la sexualité

Nous sommes aujourd’hui héritiers de siècles d’obscurantisme au niveau de notre rapport à la sexualité. Le plaisir a été condamné par la religion chrétienne. Ainsi, ce qui pouvait se vivre et s’éprouver dans le secret des chaumières, dans l’intimité absolue, devenait honteux et suspect au grand jour, et exposait à la condamnation, au rejet, à la répudiation, au bannissement, à l’exclusion, voire à la mort. Inversement, résister à de tels plaisirs pouvait retarder la mort, voire générer la promesse d’une possible survie dans l’au-delà… C’est donc sur la base de ces espoirs que beaucoup ont supporté, enduré, une morale sexuelle que je n’ai pas peur de dire « castratrice », tant elle forçait à vivre dans le rejet total de son sexe afin de survivre.

Si, pendant longtemps, la maîtrise et le contrôle de soi appartenaient aux bonnes mœurs, les notions de honte et d’honneur sont aujourd’hui reformulées par les mots psychologiques de normalité ou de déviance. La notion de culpabilité a fait place à la langue médicale du sain et du malsain, l’exigeante ordonnance sanitaire n’étant pas moins ferme, dans son contrôle de soi, que le commandement salutaire. « Enfin, le cadre herméneutique du droit parle de délit là où hier le discours moral parlait de faute, le droit ayant pris la place des bonnes mœurs. Ainsi, la sexualité est-elle aujourd'hui régulée par d'autres médiations, sous l'effet d'une métamorphose des grands interprétants culturels. L'éthique de la sexualité s'appuie ainsi sur une nouvelle diététique du plaisir et du désir, allant de faire bien - culture et art d'aimer - à faire le bien au sens de faire sainement, même si en arrière-plan il est toujours question d'un souci de soi et d'une sollicitude à l'égard d'autrui. »[[97]](#footnote-97)

Cette évolution du regard posé sur la sexualité est liée à la révolution sexuelle qui, nous le verrons, est venue bouleverser l’approche de la sexualité humaine. Il a fallu pour cela que la religion soit quelque peu écartée, que les représentations parentales soient bousculées pour que la sexualité se libère d’un tabou et de règles inhumaines. « Il y a encore quelques dizaines d’années, la médecine affirmait que la masturbation était à la fois cause et symptôme d’un grand nombre de maladies… Certaines pratiques sexuelles, fellation, cunnilingus, sodomisation, étaient considérées comme de véritables perversions, et l’homosexualité amenait inéluctablement à la mort… »[[98]](#footnote-98)

En un demi-siècle, les mentalités ont fait des pas de géant. En 1948, l’homosexualité était considérée par les classifications internationales de l’OMS comme une « déviation sexuelle », et ces personnes étaient classées parmi les « personnalités pathologiques »[[99]](#footnote-99). Dans les années 1970, la libération sexuelle donne sa légitimité à la vie sexuelle non reproductive, amenant peu à peu à la dépathologisation (et à la décriminalisation) de l’homosexualité qui devient un « style de vie » et une identité sociale. En 1990, la CIM-10 exclut l’homosexualité de la liste des paraphilies[[100]](#footnote-100). Dès ce moment, « il a fallu trouver d’autres critères de différenciations entre les conduites sexuelles normales et déviantes et ce n’est que très progressivement que la notion de consentement s’est imposée comme critère principal de normativité sexuelle »[[101]](#footnote-101).

« Jusqu’en 1979, la CIM a continué d’inclure l’impuissance et la frigidité, en tant que conditions ne permettant pas le coït reproductif hétérosexuel, comme des déviations sexuelles »[[102]](#footnote-102). Parallèlement, l’étude et la prise en charge des « excès sexuels » et des alternatives à la sexualité́ génitale et conjugale considérées comme « déviations » ont cédé la place à l’étude et la prise en charge des altérations et des insuffisances de la sexualité[[103]](#footnote-103).

En 1980, le DSM-IIIR regroupe toutes les sexualités non reproductives non plus sous l’appellation de maladies ou de perversions sexuelles mais de « paraphilies », associant ainsi sous un même chapeau exhibitionnisme, fétichisme, frotteurisme, pédophilie, sadisme sexuel, masochisme sexuel, et paraphilies atypiques.

En 2013, le DSM-5 établit une distinction entre paraphilie et trouble paraphilique, témoignant « de la fin de la prise en compte de certaines conduites sexuelles comme pathologiques en soi et considère qu’elles le sont seulement lorsqu’elles impliquent au moins du malaise (distress) chez ceux qui les commettent »[[104]](#footnote-104).

Ce n’est qu’en 2018 que la CIM-11 a choisi « de dépsychiatriser, du moins en apparence, les “troubles de l’identité de genre”, rebaptisés cette fois “incongruence de genre”, et désormais exclus de la catégorie de troubles mentaux[[105]](#footnote-105). (…) Ils ne sont dépsychiatrisés qu’en apparence, car ils continuent d’appartenir à la catégorie “parent” des troubles mentaux. Ils entrent dans les “troubles associés à la santé sexuelle” tout en continuant à être codifiés dans le registre des troubles mentaux »[[106]](#footnote-106). Il est à noter que les instances européennes considèrent le diagnostic psychiatrique de transsexualisme comme une violation des droits humains[[107]](#footnote-107).

Quant au BDSM et aux autres formes de relations sadomasochistes[[108]](#footnote-108) volontaires, des voix s’élèvent pour lutter en leur faveur, mettant en doute le caractère pathologique de ces pratiques, relevant qu’elles sont « fondées sur le libre-arbitre et le consentement des participants »[[109]](#footnote-109). Ses défenseurs « se placent ainsi comme les avocats les plus virulents en faveur de l’adoption du critère du consentement (ou de son absence) comme critère de pathologisation. Les auteurs qui expriment ces positions considèrent qu’un grand nombre de conduites considérées comme des paraphilies ou des déviations sexuelles dans les précédentes classifications (DSM et CIM) sont fondées sur le consentement réciproque et ne causent pas de douleur ou de nuisance (harmful) »[[110]](#footnote-110).

Ainsi donc, dans la CIM-11, « le fétichisme, le transvestisme fétichiste et le sadomasochisme sont exclus du champ des troubles paraphiliques dans la mesure où ils ne comportent aucun des critères retenus pour désigner ceux-ci et en particulier l’absence de consentement du partenaire et la survenue d’un malaise psychologique »[[111]](#footnote-111). Toutefois, DSM et CIM divergent sur un point : la notion de malaise (distress) doit-elle être un critère pour considérer un pratique sexuelle comme pathologique ? « La CIM propose de son côté de retenir un nombre moins important de conduites dites paraphiliques et principalement celles qui impliquent une absence de consentement de la part du partenaire. Dans ce cas, la conduite est considérée comme paraphilique de par sa nature même »[[112]](#footnote-112).

Seul le sort de la pédophilie est aujourd’hui incertain. Étonnamment, dans la CIM-6 (1948), la pédophilie ne faisait pas partie des « déviations sexuelles » en tant que sous-catégorie des « personnalités pathologiques ». En effet, « les questions de consentement n’étaient pas encore à l’ordre du jour des normes sociales de la sexualité »[[113]](#footnote-113). Ainsi donc, « la pédophilie était beaucoup plus tolérée qu’elle ne l’est de nos jours »[[114]](#footnote-114). Dans la CIM-8 (1965), la pédophilie fait son apparition comme une sous-catégorie de l’homosexualité. En 2005, Moser et Kleinplatz sont d’avis que retirer la pédophilie du DSM « permettrait d’attirer l’attention sur le caractère criminel de ces conduites et éviter que ceux qui les commettent puisent faire état d’une maladie mentale leur permettant de dégager leur responsabilité pénale »[[115]](#footnote-115). Dans le même ordre d’idée, les chercheuses féministes s’opposent à l’entrée du viol dans le DSM car il serait ainsi pathologisé et ne serait plus considéré comme un crime[[116]](#footnote-116).

Nous le voyons, les critères d’évaluation quant à ce qui est acceptable en matière de sexualité ont beaucoup évolué au cours de ces dernières décennies. Je souhaite maintenant mettre en évidence l’apport féministe dans ce dossier extrêmement complexe visant à ébranler nombre de règles qui semblaient comme inscrites dans le marbre. Par ailleurs, comme je l’ai précisé préalablement, la déclaration de l’OMS nous servira de guideline pour la suite de notre réflexion.

## l’Apport des mouvements féministes

Il existe peu de projets culturels aussi radicaux que celui de la liberté sexuelle : il a libéré le sexe de la culpabilité du péché et de la honte, et, avec l’aide des psychologues, médecins, sociologues, et autres professionnels de la santé, a fait de la santé sexuelle une condition de la santé mentale et du bien-être. Les hommes et les femmes sont devenus *presque* égaux, l’homosexualité est reconnue aux côtés de l’hétérosexualité, les femmes ont droit au plaisir.

Les luttes féministes ont apporté une véritable reconfiguration de la « morale sexuelle ». En effet, au-delà des normes religieuses traditionnelles, elles se sont efforcées de définir des comportements acceptables, légitimes, valorisés ou au contraire répréhensibles ou stigmatisés. Par leurs mobilisations et leurs combats sur des thèmes spécifiques, mettant en jeu l’autonomie des femmes et questionnant les normes sexuelles dominantes, les féministes ont remodélisé la conception de la « bonne sexualité ».[[117]](#footnote-117) Voyons maintenant quelques points essentiels de leurs luttes.

### Lutte contre la domination masculine

C’est tout d’abord face à la domination masculine dans le domaine de la sexualité et les discriminations que cela engendre que les féministes se révoltent unanimement. Elles révèlent en particulier les violences liées à cette domination. « Dès la fin du XIXe siècle, le mouvement abolitionniste de Josephine Butler s’insurge contre la double morale sexuelle qui permet aux hommes tous les écarts, alors que les femmes sont censées rester vierges jusqu’au mariage, puis être fidèles au mari ; sauf les prostituées, mis à part pour satisfaire les élans prétendument irrépressibles des hommes. Les féministes s’opposent à cette morale, validée par l’État à travers la régulation du mariage et de la prostitution. A leurs yeux, la domination sexuelle des femmes est la source de nombreux problèmes sociaux, comme la prostitution, les naissances illégitimes et les maladies vénériennes. Elles refusent de cautionner la vision patriarcale, affirmant que la prostitution est nécessaire et exigent une réforme du mariage qui instaure l’égalité entre époux »[[118]](#footnote-118).

### Pour le droit au plaisir

Le défi relevé par les féministes occidentales est d’envisager la sexualité de manière positive, en tant que plaisir aux formes multiples, sans pour autant nier la part de danger qu’elle contient. Dépasser la culpabilisation, la négation du plaisir et la honte à dire, pratiquer et consommer la sexualité et lutter pour leur respectabilité. La sexualité devient « respectable dès lors qu’elle est consensuelle et, surtout, qu’elle est pratiquée dans le plaisir. En d’autres mots, pour bon nombre de féministes et activistes pro-sexe, c’est la notion même de plaisir qui vient délimiter la bonne de la mauvaise sexualité. »[[119]](#footnote-119)

### Pour la libre disposition de son corps

Ces femmes ont fait avancer les débats concernant la liberté sexuelle, les droits des lesbiennes, le contrôle de la contraception et le droit à l’avortement, afin de se libérer de la peur de la sexualité, de réglementer la prostitution et d’améliorer la condition des mères célibataires. « Avec les luttes féministes de la deuxième vague (années 1970), c’est l’heure des combats pour la contraception et l’avortement, mais aussi du questionnement des revendications liées à la libération sexuelle et sa promotion de la « jouissance sans entraves ». La jouissance de qui ? interrogent les féministes, qui protestent contre la mise à disposition permanente du corps des femmes qu’implique la contraception moderne, désormais à la charge complète de celles-ci[[120]](#footnote-120). La rhétorique des droits humains est ensuite mise au service des revendications sexuelles et appuyée sur des slogans qui ont traversé l’histoire des luttes féministes : libre disposition de son corps, autonomie, consentement, désir, contrat sexuel, autant de concepts qui circulent dans la grammaire des revendications »[[121]](#footnote-121).

### Pour une vision plus égalitaire du couple

« La critique de la morale sexuelle peut surgir parfois là où on l’attend le moins. (…) Au lendemain de l’encyclique Humanae Vitae (1968), qui réaffirme l’interdiction de la contraception moderne, (…) des femmes croyantes et engagées dans l’Église catholique refusent d’accepter sans autre des normes de sexualité conjugale établies par des hommes d’Église célibataires. Elles revendiquent une vision du couple plus égalitaire et plus indépendante en matière sexuelle, en prônant soit le droit de l’épouse au refus sexuel, soit le droit du couple à choisir librement sa méthode contraceptive, s’orientant ainsi vers une sécularisation de l’intime. »[[122]](#footnote-122)

### Contre la moralisation de la sexualité des femmes

Plus récemment, c’est au travers des *SlutWalk* (« la marche des salopes ») que les mouvements féministes se sont fait entendre, avec pour but de « dénoncer les violences sexuelles dans l’espace public tout en refusant de moraliser la sexualité des femmes. Ses participantes dénoncent également la stigmatisation et la criminalisation des prostitué·e·s dans ce même espace public. Cette démarche n’a pas fait l’unanimité comme stratégie de lutte contre la domination masculine. Les performances de la SlutWalk sont à leur tour dénoncées comme étant de l’ordre d’une hypersexualisation qui renforcerait la domination patriarcale et néolibérale. »[[123]](#footnote-123) Par ailleurs, on leur reproche d’asseoir leur position sur un privilège racial et bourgeois. En un sens, « le “bon” sujet féministe est toujours fondé sur une exclusion potentielle d’une partie des femmes qu’il prétend représenter »[[124]](#footnote-124).

### Une morale féministe plurielle

Dans leur éditorial, Marta Roca i Escoda, Anne-Françoise Praz et Eléonore Lépinard relèvent qu’il faut relativiser la croyance en une morale sexuelle féministe unique, celle-ci étant fortement en lien avec le contexte culturel. Christine Lévy met en effet en garde contre une vision occidentalocentrée et montre que si, pour les féministes occidentales, la contraception a été problématisée comme la libre disposition du corps des femmes et donc un signe d’autonomie, au Japon, les féministes ont davantage questionné cette technique contraceptive à partir d’une vision écologique, d’une critique de la technologie et de la modernité occidentale, et de la médicalisation du corps des femmes. Par ailleurs, les féministes japonaises se méfiaient de la volonté de « libérer » les femmes, au risque de les rendre davantage disponibles aux désirs des hommes. Elles ont donc privilégié le combat pour la défense du droit à l’avortement au nom de la libre disposition du corps des femmes et non sa restriction pour des indications eugéniques.

## Qu’en est-il de la lutte en faveur de l’acceptation de la pédophilie ?

David Paternote fait très justement remarquer que si les droits des homosexuels et transgenres ont fortement évolué depuis les années 70, « la pédophilie est restée une pratique sexuelle presque unanimement condamnée »[[125]](#footnote-125). Pourtant, « des pédophiles se sont affichés au grand jour et ont essayé de créer des organisations de défense de leurs intérêts. D’autres groupes, tout particulièrement au sein du militantisme homosexuel, ont cautionné certaines revendications et ont insisté sur l’importance de la solidarité entre minorités sexuelles. Dans les deux cas, tant le contenu que la forme des débats étaient largement influencés par l’esprit et la rhétorique de la révolution (homo)sexuelle. »[[126]](#footnote-126)

« La révolution sexuelle est souvent présentée comme un long processus d’émancipation, décrite comme la réalisation progressive des idéaux de liberté, d’égalité et d’autonomie sexuelle[[127]](#footnote-127). Or, comme l’a récemment souligné Pierre Verdrager, les défenseurs de la pédophilie partageaient souvent cette conception du changement[[128]](#footnote-128). Ils pensaient que « la révolution sexuelle procéderait par étapes et finirait par inclure les rapports entre générations. Toutefois, cette étape n’est jamais venue. »[[129]](#footnote-129)

Gayle Rubin souligne l’historicité des luttes sexuelles et écrit : « Les textes sont produits dans des circonstances historiques, sociales et culturelles spécifiques, et s’inscrivent dans les conglomérats discursifs qui changent à travers le temps »[[130]](#footnote-130). « De manière intéressante, l’histoire a suivi un autre cours. On peut soutenir que cette évolution met fin à des abus et poursuit ainsi les objectifs d’émancipation et d’autonomisation chers à la révolution sexuelle. »[[131]](#footnote-131)

Dans son article, Paternotte évoque le fait que l’économie de la sexualité a passé, en Occident, « d’un idéal de différence à un idéal de ressemblance entre les partenaires. Pendant très longtemps, les rapports sexuels, – y compris entre des personnes du même sexe – reposaient sur diverses asymétries : âge, genre, race, classe sociale, etc., qui étaient véritablement constitutives de la relation et, souvent, du désir en tant que tel. Dans ce cadre, les différences d’âge et les relations intergénérationnelles étaient courantes mais codifiées, comme en témoignent tant la pédérastie grecque que le modèle bourgeois du XIXe siècle. »[[132]](#footnote-132)

Compte tenu des mentalités de ce début de XXIe siècle, la pédérastie s’avère incompatible avec le concept de santé sexuelle du fait d’aspects psychologiques, sociologiques et moraux. Avec son lot d’abus, de consignes de silence, de menaces, elle ne peut favoriser le bien-être physique, émotionnel, mental ni social de la personne mineure. Même dans les cas où l’adulte a une approche positive de la sexualité et pense être respectueux de l’enfant, il exerce une contrainte indirecte sur l’enfant, incapable de discernement sur ce point. Dès lors, on comprend aisément les raisons qui ont bloqué l’évolution de son acceptation.

Ainsi donc, si les luttes féministes ont contribué à la libéralisation du concept de sexualité, tout n’a pas été accepté comme contribuant au bien-être de l’individu. On s’aperçoit donc que certaines limites restent infranchissables, tout au moins dans notre contexte actuel.

Riches de ce retour en arrière qui nous permet de comprendre comment a évolué le regard que l’on porte actuellement sur une « bonne » sexualité, nous allons maintenant approfondir quelques éléments de la sexualité actuelle afin de vérifier dans quelle mesure ils s’intègrent au concept de santé sexuelle.

# Réflexions sur l’éthique sexuelle contemporaine

La première préoccupation de cette éthique a trait au consentement.

## Défis et limites du consentement

### Evolution du concept de consentement

Si, dans nos pays occidentaux, au XIXe siècle déjà, les mariages forcés étaient réprouvés, on avait conscience de la difficulté à avoir un consentement que nous disons aujourd’hui « libre » et « éclairé ». A la différence de la notion de consentement qui s’est développée récemment, le consentement était questionné une seule et unique fois en lien avec le contrat de mariage. Aucune vérification n’était demandée par la suite, les conjoints ayant dit « oui » une fois pour toute la vie. On perçoit combien le consentement donné se révélera difficile à reprendre, la demande en divorce étant la seule manière de manifester que des choses étaient inacceptables. On peut donc se demander si le mariage n’était pas devenu un lieu privilégié pour les abus tant relationnels que sexuels lorsque l’un des conjoints était dépourvu d’égards et de respect.

L’institution du mariage était structurée par une double référence, religieuse et laïque, qui permettait de légitimer la domination paternelle sur la famille. Les époux bénéficiaient de deux rites, se mariant successivement à l’état civil et à l’église. Comme le précise Geneviève Fraisse, le consentement, dans un régime patriarcal, n’a pas la même signification qu’aujourd’hui : « le consentement de l’homme exprime son acceptation de diriger la famille à laquelle l’invite la législation, le consentement de la femme est plutôt acceptation de passer de l’autorité du père à celle du mari. “L’homme qui consent semble décider, déclarer ; et la femme consentante choisit, mais dans un espace de dépendance envers une autorité. Mutualité et réciprocité des consentements n’ont alors de sens qu’au regard d’une justice marquée par une nécessaire hiérarchie. Le mariage est la figure de la domination des hommes et de la subordination des femmes. Si égalité il y a dans l’apparence de mutualité et de réciprocité, c’est une égalité de proportion”[[133]](#footnote-133)».

A la fin des années 1960, un nouveau modèle de conjugalité se généralise. « Il s’appuie sur la maîtrise nouvelle de la procréation par la contraception, l’autonomisation des femmes et leur investissement professionnel massif, et la contestation tant du modèle relationnel homme-femme antérieur que du modèle intergénérationnel » ainsi que « la perte de légitimité du mariage, qui non seulement peut être dissous à la simple demande d’un conjoint mais n’apparaît plus nécessaire pour justifier l’union »[[134]](#footnote-134).

« La norme qui rapidement va s’affirmer comme nouveau principe de légitimation des relations de couple, et plus généralement des relations privées, est celle du consentement des partenaires. “Notre société a progressivement remplacé le régime statutaire des normes sexuelles par un régime procédural : c’est le consentement à l’acte qui est désormais le critère majeur de partition entre le permis et l’interdit”[[135]](#footnote-135), nous rappelle Irène Théry. La notion de consentement est donc devenue le nouveau référentiel social et juridique des relations privées entre adultes, le droit se désimpliquant de la gestion des relations “entre adultes consentants” pour recentrer ses préoccupations sur la gestion du rapport aux enfants mineurs »[[136]](#footnote-136).

En ce qui concerne les mineurs, « le législateur, portant un jugement de valeur, considère simplement que les relations ou les actes de nature sexuelle avec une victime mineure pourtant consentante constituent une infraction soit parce qu’elle est trop jeune [...], soit, pour les mineurs de quinze à dix-huit ans, parce que l’auteur est une personne ayant autorité́ sur la victime, ce qui remet en cause la validité́ du consentement donné par cette dernière »[[137]](#footnote-137). En effet, bien que la loi reconnaisse la capacité du mineur à consentir à l’acte sexuel, elle considère que ce consentement se fait à son détriment, raison pour laquelle elle vient limiter l’exercice de sa liberté sexuelle.

Ainsi donc, à part les cas où l’on considère que la personne ne peut donner un consentement éclairé, le principe de consentement réciproque est élevé au rang de norme absolue et la contrainte devrait être mise hors-jeu. Toutefois, on perçoit la distance qui existe entre l’idéal et la réalité des relations humaines, ce qui pose toute la question de la judiciarisation des relations privées.

### Limite entre Consentement et viol

C’est grâce au développement des mouvements féministes et à la libéralisation du divorce que, peu à peu, la notion de respect, d’égalité des genres, puis de consentement constamment renouvelé au sein des couples a pris toujours plus d’ampleur.

Les milieux féministes ont largement contribué à l’élaboration du concept de consentement qui, lorsqu’il est un acte « libre » et « éclairé », c’est-à-dire réalisé sans contrainte, de manière réfléchie et rationnelle, permet dorénavant de penser en termes juridiques le viol et le harcèlement sexuel en tant que relations non consenties. « Le consentement apparaît désormais comme un principe incontournable de définition d’une “bonne sexualité”, les luttes féministes ayant notamment promu la criminalisation du viol comme relation sexuelle non consentie »[[138]](#footnote-138).

Si les mouvements féministes hissent le consentement au statut d’une nouvelle éthique de la sexualité, les entretiens menés par Alexia Boucherie démontrent que sa mise en application n’est pas si aisée. En effet, la plupart des personnes interrogées préfèrent « le langage corporel plutôt que verbal, ce dernier étant communément perçu comme « cassant l’ambiance ».[[139]](#footnote-139) Le consentement réside alors dans l’interprétation des comportements. Pourtant, comment puis-je être sûre de bien interpréter le comportement de l’autre ?

Les « codes physiques sont considérés sans ambiguïtés comme universels, dans la mesure où ils font appel à des représentations communes entourant le désir, et que toute personne est supposée à même de décrypter pour en reconnaître le caractère sexuel. Si la partenaire réagit positivement à ces “avances”, alors le consentement est admis, du simple fait de la réciprocité des gestes. Pourtant, comme tout scénario qui s’apprend, le consentement peut aussi être joué, performé, sans pour autant être conduit par une envie véritable d’avoir une relation sexuelle. Dans cette ambivalence des désirs, et par-delà la mécanique orchestrée du “corps consentant”, apparaissent ainsi des “zones grises”, c’est-à-dire des relations sexuelles consenties aux yeux des individues, mais qu’elles ne désirent pas au préalable, ou ne sont pas certaines d’avoir désirées. »[[140]](#footnote-140)

Alexia Boucherie relève que, souvent, « le consentement est considéré comme présent s’il n’y a pas de violence reconnue dans l’acte sexuel, celle-ci étant l’indice d’un viol. Toutefois, la notion de violence est elle aussi sujette à interprétation, la perception de la violence pouvant varier selon les personnes. L’adage “qui ne dit mot consent”, de même que “elle n’a pas dit ‘non’” sont des expressions souvent mobilisées pour minimiser des viols. Cette même auteure relève par ailleurs que « jamais une véritable “pratique” du consentement n’a été décrite par les institutions censées éduquer à la sexualité. »[[141]](#footnote-141) Elle conclut que l’amalgame entre désir et consentement, les « zones grises » en matière de consentement, viennent « fragiliser le présupposé théorique (et moral !) d’une pratique moderne de la sexualité qui s’exercerait désormais de manière “libre et éclairée” ».[[142]](#footnote-142)

La même auteure relève qu’ « au cinéma ou à la télévision, aucun cadrage ne visibilise clairement le consentement comme une étape du script sexuel, qu’il soit explicite ou sous-entendu. Combien de scènes de films montrent en effet les protagonistes se poser ouvertement et réciproquement la question de leur envie de sexe avant – et pendant ! – sa pratique ? Et ne reproduit-on pas, dans nos sexualités, cette très simple, et simpliste, représentation du consentement ? »[[143]](#footnote-143)

De même qu’il est possible de simuler son plaisir, le décodage de codes communément admis comme révélant son plaisir, il est important de distinguer désir et réaction physique. En effet, les réponses corporelles (érection, présence de sperme ou de cyprine, orgasme) ne disent en soi rien du fait de consentir réellement à un acte sexuel. En résumé, le consentement indique simplement l’acceptation d’une relation, qui peut donc être non désirée.

« En 2005, la britannique Charlene Muehlenhard, professeure en psychologie, relevait déjà les compositions ambivalentes du consentement et du désir dans les relations sexuelles. Selon elle, il existe en effet des relations consenties qui ne sont pas désirées et, à l’inverse, des relations non consenties qui étaient pourtant désirées au préalable »[[144]](#footnote-144) Ici, nous sommes précisément dans cette « zone grise » d’une relation acceptée, donc *a priori* consentie, qui se déroule sans contrainte explicite et qui, pourtant, n’est pas désirée. Bien que ce type de relation ne soit pas condamnable au niveau légal, elle devrait être évitée. En Suède, depuis 2005, il existe une catégorisation juridique intitulée « viol de moindre gravité », qui consiste en « un acte de courte durée, commis sans violence ou humiliation, mais où il n’y a pas eu de consentement »[[145]](#footnote-145). Ce cadrage juridique indique l’intention de « tromper le consentement de la victime »[[146]](#footnote-146). Ce genre de situation permet de mieux saisir la difficulté que les individues peuvent ressentir à dire « non ». Ce phénomène apparaît comme étant genré, les hommes arrivant bien plus facilement que les femmes à dire « non », peut-être à cause du discours : les femmes doivent être disponibles !

Parfois, accepter une relation peut être plus aisé que de la refuser, notamment pour les femmes, puisque le refus entraîne une demande de justification. Cela ressort tout particulièrement au sein d’un couple marié, lorsqu’au nom de l’ « Amour », les individues peuvent être amenées à se faire violence afin de ne pas avoir à se justifier sans fin, à gérer un conflit redouté. Lui « faire plaisir » peut être une motivation, jouer son rôle, ou – objectif moins louable mais plus fréquent qu’on l’ose s’avouer – obtenir quelque chose en retour (argent, gentillesse, cadeau, vacances,…).

Qu’en est-il de la négociation des positions et pratiques sexuelles pendant l’acte ? Dans la quasi-totalité des personnes hétérosexuelles interrogées par Alexia Boucherie, « la pénétration vaginale survient sans faire l’objet d’une négociation (voire sans être questionnée), tandis qu’elle est discutée dans les relations lesbiennes. La sodomie est, elle, une pratique qui se situe dans un entre-deux. En passe d’être acceptée socialement, elle est souvent mentionnée par les hommes dans des contextes hétérosexuels : nombreux sont ceux qui expriment leur désir de la réaliser sur leur partenaire et c’est alors à la femme de décider si elle le veut ou non. Cette pratique peut toutefois être soumise à une certaine pression. Dans le cadre des relations homosexuelles, cette pratique est également négociée, faisant l’objet de discussions préalables, de même que dans les pratiques dites «subversives », c’est-à-dire qui relèvent généralement de ce qu’on appelle le “kink”, comme le BDSM, les fétichismes, etc., sont systématiquement discutées et négociées. Pourtant, même au sein de ces pratiques que l’on pourrait penser plus attentives à la notion du consentement, au regard des discussions poussées qui précèdent les actes, des zones grises peuvent apparaître. »[[147]](#footnote-147)

Le consentement est complexe car il nécessite de pouvoir dire « oui » ou « non » par avance, à quelque chose que l’on ne connaît pas et que l’on ne peut donc qu’imaginer. Mais ce que j’imagine être ce pour quoi je me prononce n’est pas forcément ce que l’autre projette. Le consentement devrait donc toujours pourvoir être revu et modifié. Je peux par exemple dire « oui » à un baiser, mais pas à une main sous mon pull, ou pas de cette manière-là, pas avec un tel empressement. L’emballement de mon conjoint peut me faire peur, peur qu’il ne puisse pas s’arrêter si je lui dis soudain « non ». Je peux craindre aussi qu’il ne m’aime plus, qu’il soit déçu de moi. Dès lors, je vais me taire, le laisser faire, aller à ses fins… et après, je regrette.

Dans le célèbre film « La Guerre des Boutons » d'Yves Robert, P'tit Gibus, voyant la tournure des événements, s'écrie : « Si j'aurais su, j'aurais pas venu ». Ce n’est en fait qu’après coup qu’on peut vraiment savoir si on était en accord avec ce qu’il s’est passé. On pouvait être très motivé au début, puis le cours des événements nous déçoit. Ce que l’on croyait être de l’amour se révèle être une supercherie pour nous apprivoiser, acheter notre confiance. Celui ou celle que l’on croyait être notre prince charmant, se révèle être un loup vorace.

Le regard posé *a posteriori* sur l’acte sexuel vécu sera ressenti positivement s’il y a eu respect du début à la fin du rapport, et même au-delà. La moindre fausse note peut faire paraître l’autre comme un traître, qui n’aurait pas dû mériter notre confiance.

Par ailleurs, que dire de l’idée selon laquelle on pourrait essayer de « convaincre une personne, malgré son refus préalable, en lui « donnant envie » ? Il apparaît clairement que le consentement devrait s’apprendre à l’école déjà, afin qu’il soit compris et fasse partie, dès l’entrée du jeune en sexualité, de ses styles de communication.

De plus, la dissociation entre le consentement et le désir ne sont pas toujours clairs dans les esprits. Est-ce que, si l’on désire une personne, cela témoigne de notre consentement envers elle ? Inversement, s’il y a consentement à une relation sexuelle, est-ce que cela implique que l’on ressent du désir pour la partenaire ? N’est-il pas possible de désirer une personne sans pour autant vouloir passer à l’acte avec elle, ceci pour une multitude de « bonnes raisons », liées à la morale, à la loi ou à d’autres éléments contextuels et/ou personnels.

Dans les couples, l’amalgame désir/consentement est d’autant plus ambigu que les « conseils sexo » des magazines et autres sexologues en vogue laissent entendre qu’il est indispensable de « raviver le désir dans le couple » ; sans compter le nombre de forums qui expliquent comment « ne pas perdre sa libido », laissant entendre que la « bonne » sexualité serait celle qui est épanouie, et qu’elle agirait comme « ciment du couple ». Dès lors, ces messages laissent craindre qu’une absence de relations sexuelles mettent le couple en danger. Ce message implicite, forme d’injonction à la sexualité, agit sans doute comme élément de pression dans l’esprit de beaucoup de personnes, les femmes d’abord, mais pas uniquement. L’équation « relation conjugale = relation sexuelle épanouie = désir = consentement engendrant une forme de culpabilisation face au refus d’une relation sexuelle. On connaît tous la phrase « Tu ne veux plus faire l’amour avec moi, c’est que tu ne m’aimes plus ? » ; qui de nous n’a pas accepté la proposition sexuelle qui a suivi l’énonciation de cette formule ?[[148]](#footnote-148)

« Finissons-en avec cette imposture du libre consentement »[[149]](#footnote-149), s’exclame Michela Marzano. La psychanalyse « montre comment certains “choix sexuels” ne sont parfois que des “truchements”, des techniques de survie (…), jamais personne ne “choisit librement” les conditions humiliantes de certaines conduites sexuelles »[[150]](#footnote-150), faisant ainsi apparaître les limites de l’accès au consentement.

### L’explication du consentement auprès des jeunes

Le Dr. Kpote, qui intervient depuis près de vingt ans auprès d’adolescent.es comme « animateur de prévention » en Ile-de-France, constate qu’il a beau informer sur l’importance du préservatif pour se protéger des IST, malgré tout, « les filles finissaient par accepter sous la pression des rapports sans capote. Elles se mettaient en danger alors qu’elles étaient parfaitement informées. Pourquoi les minorités de genre étaient plus exposées aux IST ? Quel était le profil de ces fameux « forceurs » que tous les jeunes avaient banalisé ? Comment se protéger quand on est déconsidéré.es par l’autre, quand on est éduqué.es pour accepter ? Ces discriminations vont à l’encontre de ce que l’OMS définit comme une bonne santé sexuelle, pour tou.tes.[[151]](#footnote-151)

Voici ce qu’il explique de sa pratique dans les écoles : « J’ai mis en place une petite règle dite des 3C inspirée d’un programme ambitieux de prévention québécois autour des violences sexuelles. Dans un premier temps, je travaille avec les jeunes sur la connaissance (premier C) de leurs limites et désirs. Jusqu’où suis-je prêt.e à aller pour mon partenaire ? De quoi j’ai vraiment envie ? Quelles limites ? Sont-elles les miennes, celles de mes parents, de la société ? Quelles sont celles que je suis prêt.e à incarner ? On évoque ensuite la communication (deuxième C), essentielle pour une bonne compréhension entre partenaires, valable pour une rencontre d’un soir ou celle d’une vie. Se parler, c’est s’assurer que l’autre est partant, sentir ses doutes et ses inquiétudes, partager clairement ses limites personnelles. On apprend aussi à décrypter le langage non verbal. Certain.es restent persuadé.es qu’on peut s’habiller moulant juste pour « chauffer » ou mettre un décolleté pour allumer. J’utilise parfois des extraits d’un reportage[[152]](#footnote-152) sur le consentement où un mec assure que quand une fille se passe la main dans les cheveux, c’est qu’elle est d’accord pour finir dans son lit. C’est le moment d’éclairer cette fameuse zone grise, ce temps de réflexion plus ou moins bien traduit par le partenaire et qui peut être source d’agressivité, voire de violences. Il convient donc de s’assurer du consentement (mon troisième C). Pour ce faire, je n’occulte pas cette « culture du viol » si présente dans la littérature autour de la fameuse « séduction à la française » qui fait de Valmont un grand dragueur et non un agresseur, ou d’Harrison Ford dans Star Wars, le tombeur de Leia et non son prédateur. Je travaille avec les adolescent.es sur ces extraits de film, où les femmes finissent par accepter une relation sous la pression, nous inculquant l’idée qu’un « non » n’est jamais qu’un « oui » en devenir. Beaucoup de jeunes garçons ont intégré l’idée que « forcer », « mettre la pression », « faire le charro » faisait partie de la drague, jeu auquel les filles s’associeraient. Certains ont du mal à comprendre qu’un silence, qu’une absence de réaction n’est pas un oui, d’autant que lors de premiers rapports sexuels, on peut être vraiment débordé par ses désirs. « Le consentement comme une tasse de thé » sur YouTube est un bon outil pour travailler ce sujet à condition de bien vérifier ce qui a été compris au fur et à mesure de la diffusion. On peut aborder le changement d’avis, le fait que le consentement n’est jamais définitif, qu’il doit être réinterrogé à chaque fois »[[153]](#footnote-153).

### Le consentement, un contrat ?

« L’intimité n’est plus – si elle l’a jamais été – un processus en vertu duquel deux sujets conscients concluent un contrat dont ils connaissent et acceptent les clauses. Aujourd’hui la possibilité même d’établir un contrat fait souvent défaut. L’acceptation des termes par chacun des deux signataires, une volonté clairement définie, consciente de ce qu’elle veut, une procédure d’accord et une sanction en cas de défaillance, enfin la définition de clauses de protection en cas de surprises : ces conditions nécessaires à un rapport contractuel restent exceptionnelles dans le cadre des relations contemporaines. (…) Ce n’est plus une logique contractuelle, mais une incertitude généralisée, chronique et structurelle qui préside à la formation des relations sexuelles et amoureuses. Il est communément admis que liberté sexuelle et liberté émotionnelle se répondent et se soutiennent mutuellement : ce livre met en doute cette hypothèse. (…) Les émotions sont devenues, au plan de l’expérience sociale, ce qui “pose problème”, un domaine où règnent la confusion, l’incertitude, voire le chaos. »[[154]](#footnote-154)

Puisqu’il est question de contrat, il vaut la peine de remonter à une vision du monde dans laquelle celui-ci prend une énorme importance : le masochisme. « Il faut que le héros masochiste use d’un procédé complexe pour protéger son monde phantasmatique et symbolique. (…) Un tel procédé existe de manière constante dans le masochisme : c’est le *contrat*, fait avec la femme, qui, à un moment précis et pour un temps déterminé, confère à celle-ci tous les droits »[[155]](#footnote-155).« Dans les aventures réelles de Masoch aussi bien que dans ses romans, dans le cas particulier de Masoch aussi bien que dans la structure du masochisme en général, le contrat apparaît comme la forme idéale et la condition nécessaire de la relation amoureuse. Un contrat est donc passé avec la femme-bourreau. (…) Le contrat masochiste n’exprime pas seulement la nécessité du consentement de la victime, mais le don de persuasion, l’effort pédagogique et juridique par lequel la victime dresse son bourreau »[[156]](#footnote-156). Par-là, nous percevons bien la difficulté que peut avoir le masochiste à se faire comprendre de celle à qui il demande de devenir son bourreau.

Quant au mariage, il est un contrat basé sur le consentement, et l’on a peu à peu mis en évidence que « le consentement explicite du partenaire a été rendu nécessaire y compris dans le cadre des relations sexuelles conjugales. L’activité sexuelle qui était un droit et un devoir conjugal, est devenue un délit lorsqu’elle se déroule en l’absence de consentement explicite »[[157]](#footnote-157)

« L’éthique du consentement insiste et même exige que l’on prête attention à la volonté de la personne, mais elle ne tient pas compte des façons dont, dans certaines conditions, la volonté peut être (ou peut devenir) versatile, confuse, être l’objet de pressions extérieures et d’un conflit intérieur »[[158]](#footnote-158) Par ailleurs, l’aspect le plus essentiel des relations ne peut être contractualisé.

S’il est vrai, comme il est écrit dans la déclaration de l’OMS, que la santé sexuelle a besoin d’une approche positive et respectueuse de la sexualité, il paraît bien sûr essentiel d’avoir comme première préoccupation de s’assurer du consentement éclairé du/de la partenaire. Dans ce cas, la personne qui se sent entendue et respectée pourra bénéficier au travers de sa sexualité d’un surcroît de bien-être physique, émotionnel, mental et social.

Voyons maintenant les jeux de pouvoir manifestés lors de techniques de séduction, lorsque – c’est anachronique – la préoccupation du consentement n’entre pas en ligne de compte.

## Sexualité et pouvoir : le harcèlement

« Le harcèlement sexuel se caractérise par un comportement non désiré à connotation sexuelle, s’exprimant physiquement, verbalement ou non verbalement, et ayant pour objet ou pour effet de porter atteinte à la dignité d’une personne et, en particulier, de créer un environnement intimidant, hostile, dégradant, humiliant ou offensant. (…) Le harcèlement sexuel est contraire au principe de l’égalité de traitement entre hommes et femmes puisque les femmes en sont victimes de manière disproportionnée, et il constitue une discrimination fondée sur le sexe, mais également sur l’orientation sexuelle et l’identité sexuelle. Il doit être interdit et faire l’objet de sanctions effectives, proportionnées et dissuasives »[[159]](#footnote-159).

Avec les agressions sexuelles et le viol, le harcèlement sexuel fait partie des violences sexuelles dont il est la forme la plus fréquente. Il s’inscrit dans un continuum de violences que les femmes et les filles, qui en sont les principales victimes, risquent de subir et de cumuler dès leur plus jeune âge. Ces violences sexuelles participent du sentiment de danger et de menaces graves pour leur intégrité que toutes les femmes ressentent à un moment de leur vie face à des hommes, quels que soient le milieu et l’espace où elles évoluent : dans leur famille, leur couple, pendant leurs études, leurs formations, au travail, dans toutes leurs activités, leurs déplacements, dans les espaces publics et privés.

« Le harcèlement sexuel, recouvre des propositions sexuelles insistantes et répétées, des blagues, sarcasmes, moqueries, mimiques, gestes, mises en scène, regards, sous-entendus, pressions ou chantages sexuels et sexistes, des injures ou menaces à contenus sexuels, des questions intrusives et agressives portant sur l’intimité et la vie sexuelles de la victime, ainsi que des envois de messages, d’informations personnelles, de photos, de fichiers audio et de vidéos à contenus sexuels dégradants »[[160]](#footnote-160).

Si ces propos ou comportements ont été longtemps tolérés, minimisés, voire considérés comme normaux ou inévitables, comme une fatalité appartenant à l’essence même des rapports entre les hommes et les femmes, ils sont maintenant dénoncés. En effet, longtemps, sous couvert de séduction, de drague, de désir, d’amour, d’humour, de jeu, de service ou de vengeance, le corps des femmes a été considéré – et l’est encore trop souvent – comme un objet à la disposition des hommes. Les violences sexistes et sexuelles ont toujours été un puissant outil pour maintenir les femmes dans un état de vulnérabilité[[161]](#footnote-161).

L’émancipation des femmes a bouleversé cet ordre patriarcal et ont permis d’en attaquer les fondements, la validité et de les dénoncer dans l’espace public. Le mouvement planétaire #METOO #BALANCETONPORC a légitimé de nombreuses femmes à exprimer ce qu’elles avaient vécu. Ce phénomène bénéficie encore d’une trop grande tolérance, de la loi du silence, d’une impunité quasi totale.

Dans le prolongement de cette réflexion, on peut se demander s’il existe des cas de drague ou de relations sexuelles totalement dépourvues de relation de pouvoir. Par ailleurs, la relation de pouvoir et de subordination n’apporte-t-elle pas, parfois, une dimension excitante à la sexualité ?

## La Pornographie

La révolution sexuelle des années 1960 et 1970 a été moins une révolution dans les comportements sexuels qu’une révolution culturelle au cours de laquelle le curseur définissant l’obscénité a été largement repoussé. Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, le postulat selon lequel le plaisir procuré par l’usage de la pornographie serait essentiellement néfaste s’effrite progressivement. « En 1970, une commission d’experts mandatés par le Congrès américain conclut à l’absence de preuve empirique concernant la dangerosité́ de l’exposition aux images sexuellement explicites . En 1980, la troisième version du *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders* (DSM) raye la “masturbation” et la “promiscuité́ sexuelle” — entités pathologiques classiquement associées à l’usage de pornographie — de la liste officielle des troubles mentaux (American Psychiatric Association, 1980). Ces deux dates marquent symboliquement le déclin d’un encadrement disciplinaire alliant criminalisation et pathologisation de l’usage d’images ob/scènes »[[162]](#footnote-162).

Toutefois, l’« invasion pornographique » touchant les sociétés occidentales suscite de nouvelles craintes. On suppose qu’elle est à l’origine « d’un dérèglement libidinal et d’une exacerbation des pulsions (frustration, agressivité́, viol) ». Dans les années 1980, on fait des recherches sur les addictions sexuelles qui regroupent « des comportements sexuels compulsifs, l’hypersexualité́ et les troubles caractérisés par un désordre du contrôle des impulsions »[[163]](#footnote-163) Les chercheurs s’aperçoivent toutefois qu’il s’avère difficile de distinguer les usages relevant d’addiction des usages « normaux », et qu’il est impossible de circonscrire objectivement la problématique. En définitive, « l’addiction à la pornographie se définit moins par son écart avec la norme reproductive que par son écart avec la norme d’épanouissement au sein du couple hétérosexuel »[[164]](#footnote-164).

Dans son ouvrage sur la pornographie, Ruwen Ogien défend une « éthique minimale » qui se définit par une *neutralité* face aux différentes conceptions du bien sur le plan sexuel. Il met en valeur trois principes fondamentaux : 1) respecter cette neutralité ; 2) éviter de causer des dommages à autrui ; 3) accorder la même valeur à la voix ou aux intérêts de chacun[[165]](#footnote-165). Cette définition lui permet de repousser toute conception moraliste, qui s’appuie précisément sur une échelle de valeurs très claire dans la définition du bien – échelle qui n’est, bien sûr, pas partagée par tous. Ainsi, quand la loi promeut une certaine conception du bien sexuel en sanctionnant des déviances par rapport à celle-ci, elle entre en contradiction avec l’éthique minimale et devient, de ce fait, trop moraliste.

Ogien pose la question suivante : « la diffusion des formes les plus significatives de pornographie nuit-elle gravement à autrui ou porte-t-elle atteinte à certains droits fondamentaux ? »[[166]](#footnote-166). Comme jamais personne n’a pu prouver les effets négatifs de la pornographie, sa réponse est clairement « non ». Plus loin, je démontrerai toutefois que la pornographie *maintream* engendre certaines conceptions du genre et du sexe qui ont des répercussions négatives au niveau de la santé sexuelle des individus.

Ogien ajoute : « A supposer que la pornographie soit un spectacle particulièrement choquant pour les jeunes (ce qui est loin d’être établi comme j’essaierai de le montrer), la question se poserait tout de même de savoir s’il faut absolument leur épargner ce spectacle ou s’il faut essayer de leur apprendre à le supporter (la même question se pose pour la mort, la violence, etc.) »[[167]](#footnote-167). Je m’étonne qu’un philosophe comme Ogien compare des choses à ce point différentes : la mort, comme la violence existent et on se doit d’aider les jeunes à gérer leur rapport à la mort comme à la violence. On sait toutefois que les personnes, jeunes ou moins jeunes d’ailleurs, qui se confrontent régulièrement à des films violents auront une plus grande propension à exercer eux-mêmes de la violence. A l’inverse de la mort et de la violence, la pornographie n’existe pas *de facto*; elle est une forme d’art qui s’est développée et popularisée principalement depuis les révolutions sexuelles. Elle dépeint une certaine image de la sexualité et du rapport à l’autre qui n’est pas anodine. Les jeunes y ayant facilement accès sur leur smartphone, il ne suffit pas, à mon sens, de les aider à la supporter – terme qui, très justement, évoque la violence de ces images très brutes et leur effet volcanique sur la libido des adolescents ­– le rôle des organismes éducatifs de notre société devraient également développer leur esprit critique à l’égard de ces objets de consommation.

Ruwen Ogien s’attaque à ceux qui sont partis en guerre contre la pornographie : ils « affirment que les films X donnent aux jeunes une ‟représentation fausse de la sexualité” et ruinent leur psychisme en les amenant à ‟dissocier sentiments et sexualité”. *Mais ce ne sont pas des arguments psychologiques authentiques*. C’est simplement une défense idéologique d’une certaine conception disons ‟conventionnelle” de la sexualité »[[168]](#footnote-168). Si Ogien développe son argumentaire pour contrer les défenseurs d’une morale sexuelle stricte, il va néanmoins trop loin dans le sens d’une banalisation des effets de la pornographie sur la population et la société toute entière. Il nie la puissance de ces images sur l’individu et ses impacts multiples sur lesquels nous allons revenir. Il sous-estime le problème de dépendance auquel beaucoup de jeunes et moins jeunes sont confrontés.

Pour donner des outils afin de lutter contre les effets négatifs de la pornographie, il pourrait être intéressant de faire réfléchir les jeunes aux stratégies des images, à ce qu’il s’y joue réellement. En effet, « on peut se demander si la pornographie ne représente pas d’autres choses que la sexualité et notamment des rapports sociaux, des rapports économiques, du rapport au corps, à la maladie, au pouvoir, etc »[[169]](#footnote-169). Pour cela, il faudrait enseigner aux jeunes à regarder au-delà de l’explicite du porno à ce qui y est implicite, latent : qu’est-ce que les images montrent, qu’est-ce qu’elles disent et ne disent pas, quelle est ma projection sur ses personnages, ses prises de vue, les messages transmis par ses producteurs et scénaristes ? Qu’est-ce qui est censuré et pourquoi ? Être attentifs à la chorégraphie[[170]](#footnote-170) des actes sexuels pourrait ainsi leur donner un autre regard sur ce qu’il s’y passe.

En outre, la « condensation du champ de “la pornographie” à la représentation visuelle d’actes sexuels explicites a conduit certains auteurs à établir une équivalence entre la pornographie et la sexualité. Il est donc important de démontrer que la pornographie n’est pas réductible à la sexualité ni à l’activité sexuelle et qu’elle en est une représentation socialement élaborée et historiquement située dont le sens et les formes méritent d’être décryptés.

Par ailleurs, la pornographie entretient des liens avec la sexualité dans la mesure où en représentant des situations considérées comme sexuelles, elle peut, dans certains cas, avoir un impact sur l’activité sexuelle ou au moins sur l’imaginaire de ceux qui en font la consommation. La consommation même de pornographie est une forme d’activité sexuelle. Dans cette perspective, deux théories s’opposent, celle de la catharsis (la pornographie sert principalement à nourrir l’activité fantasmatique propice à la stimulation de la masturbation) et celle de l’apprentissage (elle est une forme d’éducation sexuelle, en montrant au public “comment on fait”) »[[171]](#footnote-171). Le voyeurisme qui pousse à consommer de la pornographie est aussi une manière de se documenter sur la sexualité en vogue. Elle nourrit les fantasmes et permet de renouveler, voire de stimuler la sexualité des observateurs-acteurs.

### La pornographie *mainstream*

Dans la pornographie *mainstream*, « on observe une tendance à la condensation très poussée des récits, qui se donnent à voir comme immédiatement explicites et centrés sur les organes génitaux. Les *micropoints*pornographiques (qui visent toujours à provoquer une forme d’excitation érotique ou de dégoût) ne proposent pas un déroulement selon le schéma relativement classique du récit ou du conte ; une simple image peut évoquer toute une série de situations et révéler un contexte social et historique. »[[172]](#footnote-172)

Plutôt que de s’être développée en sophistication et en nuances, la pornographie *mainstream* propose une représentation brutale et dénuée de charme de la sexualité humaine. […] Les pornographes ont renoncé aux principes fondateurs de l’érotisme au profit de clichés et d’une quête obsessive des extrêmes. »[[173]](#footnote-173)

Les milieux sexothérapeutiques sont très favorables à la pornographie, comme agissant favorablement sur la santé sexuelle de l’individu. Pourtant, que penser de l’impact de la pornographie sur le rapport au corps et à la sexualité au sein de la population ? En effet, que penser des rapports homme-femme dans ces films ? Paroles machistes, femmes qui se font dominer par des hommes ; la femme est passive, se limitant à gémir de manière monotone et lascive, pour susciter le désir du spectateur, sans pour autant donner de véritables indices d’un plaisir véritable. Au lieu de cela, les actrices rejouent inlassablement les mêmes codes comme preuve apparente du désir sexuel, un côté artificiel, sur-joué, qui peut donner au spectateur l’impression d’une pièce de théâtre « amateur » dont les rôles banals et répétitifs sont mal joués. Où sont les idées féministes de l’égalité de genre ? Le porno a un aspect terriblement réducteur du sexe, du plaisir et de la relation humaine. « Le porno se fait avec de la chair humaine, de la chair d'actrice. »[[174]](#footnote-174)

« Parfois, les actrices ne savent même pas à quoi s'attendre en débarquant. Leur consentement importe peu pour les producteurs : elles sont payées pour cela, bien qu'elles n'aient presque jamais de contrat de travail. Le porno français est souvent un monde d'hommes où les femmes n'ont pas leur mot à dire. Un refus, et ce petit milieu du X vous oublie. Tout le monde se connaît ici. D'ailleurs, la concurrence est rude, les coups bas fréquents, et personne n'est là pour surveiller. Le secteur du porno français reste tabou, caché, malgré l'influence qu'il peut avoir au sein de notre société »[[175]](#footnote-175). Vu la forte consommation de pornographie, on est en droit de s’interroger sur l’influence du porno, pris comme modèle, sur les relations homme-femme dans la société. Comment la femme pourrait-elle s’épanouir, gagner en crédibilité, si elle est fréquemment réduite à un rôle d’objet, utilisée, rabaissée ?

Pour Robin d’Angelo, le porno est une « une loupe grossissante pour comprendre la différence de statut entre la sexualité masculine et féminine. Tous les acteurs disent exercer pour « se vider les couilles ». Au contraire, aucune actrice ne dit qu'elle s'est lancée dans le porno pour le plaisir sexuel, même s'il y a parfois du plaisir sur un tournage »[[176]](#footnote-176). Dès lors, comment espérer que, dans la population, le concept de sexualité évolue vers davantage d’égalité homme-femme dans la sexualité ? L’impact du porno sur la vie des gens n’est-il pas trop prégnant ?

Si les actrices gagnent davantage que leurs homologues masculins, c’est parce l’homme a une compensation d’ordre sexuel. Quant à la femme, elle va se contraindre dans sa sexualité. « Selon l'ethnologue italienne Paola Tabet, qui a théorisé l'échange économico-sexuel, le procédé est présent dans la prostitution comme dans le mariage. Elle affirme qu'une femme hérite du nom de son mari, d'un statut social, d'un apport économique et, en échange, elle offre une domesticité, et même une domesticité sexuelle. D'ailleurs, jusque dans les années 1990, le viol conjugal n'était pas reconnu par la loi. On peut penser que les actrices pornos ne sont pas si différentes en rentabilisant un échange économico-sexuel. » Si cette vision du couple est globalement dépassé, la sexualité, quel que soit son cadre, garde certaines caractéristiques d’un échange économico-sexuel. A quand un changement de paradigme ?

Dans le porno comme dans le cinéma traditionnel, il y a toujours le besoin de chair fraîche, qui fait qu’une actrice de porno va durer entre un mois et deux ans. Quel impact ce jeunisme a-t-il dans la sexualité des couples vieillissants ? Les réalisateurs n’ont guère la préoccupation de rendre les corps âgés désirables puisque l’objectif est de faire du chiffre ; ils ne sont pas au service de la population pour favoriser sa santé sexuelle quelle que soit l’âge, le surpoids, les handicaps des personnes qui consomment ces images.

Pour certaines féministes, la suppression de la pornographie est essentielle pour éradiquer la violence contre la gente féminine. Pour Andrea Dwarkin, une des activistes les plus connues du mouvement anti-pornographiste, les femmes « sauront qu’elles sont libres lorsque la pornographie n’existera plus »[[177]](#footnote-177). En effet, pour elle, l’objectification et l’oppression des femmes est inhérente à toute forme de pornographie, sans exception.

### Les Pornographies alternatives

Dans les années 1980, la pornographie féministe fait son apparition, avec pour objectif de valoriser la liberté et l’égalité des sexes dans le travail du sexe[[178]](#footnote-178). Consciente que la pornographie peut fonctionner comme éducation sexuelle, qu’elle éduque inévitablement et fonctionne dans une certaine mesure comme un modèle, la pornographie féministe saisit « l’importance de produire un genre en accord avec des valeurs éthiques. Elle peut aussi participer à la construction du comportement sexuel et des fantasmes ou encore de l’image du corps. Prenant acte de cela, la pornographie féministe considère la représentation sexuelle et sa production comme un lieu de résistance, d’intervention et de changement dans le domaine de la sexualité. C’est ainsi que les féministes sexe-positives célèbrent le potentiel libérateur de la pornographie.»[[179]](#footnote-179).

« La pornographie pour hommes – hétérosexualité, homosexualité, transvestisme, quoi que ce soit – ne dépeint pas les relations entre les gens, ne décrit pas des désirs d’intimité affective, n’a pas pour centre l’affection et l’amour. La pornographie pour femmes le fait »[[180]](#footnote-180).

Ainsi donc, la pornographie féministe est portée par certaines préoccupations éthiques :

* Elle doit être tournée dans le respect des artistes : les actrices doivent y être rémunérés raisonnablement, et surtout être soignées et respectées.
* Le consentement des performeurs et performeuses est une valeur essentielle, ainsi que leur bien-être, de même qu’une négociation qui participe au succès de leur production.
* Ces films peuvent dépeindre l'orgasme féminin plutôt que de terminer, comme c'est souvent le cas dans les films traditionnels, avec l'orgasme masculin »[[181]](#footnote-181).
* Elle évite de présenter la femme d’une point de vue esthétique par des standards de beauté normatifs
* Elle cherche à maintenir une image positive de soi[[182]](#footnote-182), de son corps comme de sa psyché.
* Il s’agit d’ « une pornographie qui met à mal les stéréotypes, et qui vise à mettre en scène une sexualité ouverte, honnête, sans honte, amusante et consensuelle afin que les femmes puissent construire une relation plus substantielle avec leur corps »[[183]](#footnote-183).

Actuellement, on peut distinguer jusqu’à « huit types de pornographies critiques en marge du *mainstream*, soit les pornographies alternatives, indépendantes, artistiques, éthiques, éducatives, par et pour femmes hétéros, par et pour lesbiennes, et queer»[[184]](#footnote-184), certains d’entre eux n’hésitent pas à rejeter l’étiquette pornographique pour parler plutôt d’érotisme, soignant l’image mais aussi les scripts.

Les différents types de pornographies alternatives restent toutefois confidentiels et encore très marginaux. « Surtout, le porno féministe conserve le potentiel et les limites des contre-cultures. Il permet de diffuser un imaginaire alternatif, mais reste peu efficace pour transformer la société. »[[185]](#footnote-185) Par ailleurs, ils sont eux aussi liés par des enjeux économiques.

### Pornographie et fantasmes

Cathy Rime affirme que « La pornographie donne vie à nos fantasmes, qui sont vitaux à notre bonheur ». Pour elle, « c’est aidant de voir à l’écran des choses à peine imaginées, si ce n’est que pour déconstruire nos peurs d’être dérangés ou fous ». Pourtant, peut-on réellement affirmer que « nos goûts en pornographie disent peu de nous en tant qu’individus et la plupart d’entre nous font la différence entre le fantasme et la réalité, entre l’écran et la vie réelle et les relations humaines » (in Taormino & Miller-Young, 2013 : 234) ? Le problème, à mon sens, se situe justement dans la difficulté à faire la différence entre le fantasme et la réalité. Tant que le fantasme n’est qu’une imagerie dans notre esprit, il est intériorisé. Dès le moment où il prend corps par la pornographie, il passe à un stade inférieur d’irréalité pour entrer dans le monde de la réalité. La pornographie vient étayer nos fantasmes et en favorise la concrétisation.

Le psychanalyste Robert J. Stoller considère « que toute la pornographie constitue de petites perversions et probablement de même toutes les rêveries : une vision bien étroite. Ce n’est pas dire que je trouve la masturbation nuisible, seulement dire qu’elle est épicée d’un grain de mauvaiseté. Les penseurs modernes sur le sexe disent que la culpabilité masturbatoire est induite par la société (y compris les parents). Bien que d’accord, j’ajoute que, si nous pouvions interroger les gens sur ce qu’est exactement le scénario qui accompagne la masturbation ou sur ce qu’ils font exactement, nous nous approcherions davantage de ce pourquoi ils se sentent coupables »[[186]](#footnote-186).

Il ajoute, plus en rapport avec les fantasmes : « Une érection, pénienne ou clitoridienne, est aussi chargée de fantasmes qu’une morue de laitance »[[187]](#footnote-187). Et aussi : « Arrêtons-nous quelques instants sur le fantasme. Lorsque nous, analystes, utilisons ce terme, nous n’entendons pas simplement ‟rêverie”, comme le font les théoriciens de l’apprentissage. Nous y faisons entrer davantage : toutes les transformations motivées de la perception. En ce sens, nous rejoignons ceux qui, depuis des millénaires, ont dit que l’on ne peut pas percevoir la réalité, mais seulement une version personnelle, individualisée, particulière »[[188]](#footnote-188).

On pourrait supposer que la pornographie, en permettant le défoulement des pulsions et la visibilité des fantasmes, les apaiserait, les calmerait. Or, on s’aperçoit que loin de les calmer, la pornographie suscite l’envie de voir toujours plus d’images, même celles qui probablement n’ont jamais existé en nous en tant que fantasme. La pornographie va donc repousser toujours plus loin le curseur de ce qui est désirable. Si donc la pornographie se situe un peu à mi-chemin entre l’enseignement de toutes les formes de sexualité possibles et la mise en image de fantasmes qui devraient rester au stade de fantasme, la pornographie aide au passage à l’acte. Elle banalise les formes de sexualité dures, le sexe pour le sexe et invisibilise le sexe comme expression d’amour. Dès lors, la consommation de pornographie oriente la sexualité de ses consommateurs en fonction de ce qu’ils regardent. Or, comme les consommateurs sont nombreux déjà chez les très jeunes adolescents, la société entière subit l’influence de la pornographie et incarne en partie les types de sexualité ainsi que des rapports humains mis à l’écran.

### dépendance

Par ailleurs, il ne faut pas sous-estimer le risque de dépendance induit par le matériel pornographique. « Les fantasmes sexuels ainsi offerts au public, ont été considérés comme des expressions culturelles ou comme des produits commerciaux nés d’une dynamique complexe entre le familier et le nouveau, le normal et le tabou, l’ordinaire et le pervers. Dans cette quête incessante, l’industrie produisit des fantasmes qui représentent des combinaisons sexuelles encore plus “perverses” afin de soutenir l’excitation érotique de ses fans devenus blasés »[[189]](#footnote-189). Ainsi donc, le jeu subtile entre satisfaction et frustration, envie et lassitude, est comparable à un jeu de farce et attrape .

La société est très préoccupée de cacher le porno aux enfants, mais les enfants arrivent toujours à déjouer la censure pour y avoir accès. Le porno pour adultes est-il uniquement positif ? L’objectif d’une bonne santé sexuelle est-il d’augmenter le nombre de rapports sexuels ? Les schémas du porno ne risquent-ils pas de limiter la créativité des couples ? Quel droit reste-t-il à chacun, dans l’intimité de sa chambre, à avoir une sexualité différente ?

Par ailleurs, ces mêmes milieux cherchent à briser la dualité « sainte/salope », afin que les femmes qui aiment le sexe par simple désir de satisfaire un besoin sexuel ne soient pas méprisées au profit des femmes dignes d’être aimées et respectées. Si j’approuve ce projet, je suis frappée de l’argument utilisé par Cathy Rime qui précise ceci : « L’idée que les femmes cherchent à satisfaire uniquement un besoin sexuel est très problématique, puisqu’elle remet en cause le système d’asservissement sexuel des femmes ». Toutefois, je considère que des femmes peuvent choisir une sexualité qui allie sexualité et sentiment tout en refusant tout asservissement sexuel. Elles renoncent à assouvir tous leurs besoins sexuels afin de privilégier une sexualité reliée à une personne, qu’elle soit du même sexe ou du sexe opposé, avec qui elles partagent des sentiments et un attachement réciproque. Une telle relation n’induit pas *ipso facto* un asservissement sexuel à l’homme. Le positionnement de Cathy Rime me semble extrêmement réducteur de la sexualité relationnelle.

Nous le voyons, il existe une forme d’autocritique au sein même des milieux favorables à la pornographie. Toutefois, on peut s’interroger quant à savoir si la pornographie contribue véritablement à une approche respectueuse de la sexualité, invitant à la vivre en toute sécurité et sans contraintes. Si le bien-être physique semble incontestable, le bien-être relationnel est beaucoup plus discutable et, dans les cas de dépendance, le bien-être intérieur de la personne peut être fortement mis à mal. Cela nous amène à considérer un autre aspect de la problématique : la recherche de plaisir à tous prix.

## La recherche de performance : le plaisir à tout prix

La transformation de la sexualité strictement reproductive en sexualité récréative, centrée sur le plaisir a induit la notion de « performance » sexuelle. Par ailleurs, les articles sexologiques indiquant le nombre de rapports sexuels qu’il faut avoir par semaine et ceci tout au long de la vie induisent une sorte d’épée de Damoclès : « Si tu ne baises pas assez, tu ne seras pas en bonne santé » ou « Pour être un mec, tu dois baiser », ou encore « Si tu es une femme libérée, tu dois avoir eu plein de mecs ». S’il y a une injonction quant au nombre de relations sexuelles, il y a aussi une pression quant à la qualité des orgasmes et à leur nombre, à la variété des positions pour rivaliser avec le guide du Kamasutra qui met en appétit avec ses « plus de 120 positions des plus classiques »[[190]](#footnote-190).

L’accent est mis sur le plaisir individuel, et, dans les milieux gays en particulier, le mode de sexualité s’apparente à une « tyrannie du plaisir »[[191]](#footnote-191). Des clubbers gay, interrogés déjà en 2007, recherchent un « rapport “libéré” à la sexualité, incluant la capacité à dissocier activité sexuelle et sentiments : « on s’encombre pas de tout l’apanage, de la procédure, du protocole, voilà, de séduction. (…) On a autre chose à faire. (…) On s’emmerde plus. T’en as envie, j’en ai envie, on y va” (Rodrigue, 42 ans). (…) Les mecs arrivent à faire la part des choses entre la relation avec le sentiment et le plan cul”. »*[[192]](#footnote-192)*

« L'efficacité, la rapidité, la performance, dans une diététique du corps, opèrent comme une sorte d'éthique à support technologique. La technologisation du sexe, rendue omniprésente par la force des dispositifs technologiques (télévision, internet, vidéo), s'est emparée de l'imagerie publique, remodelant notre imaginaire sexuel, le «top model» et le «sex-symbol» devenant les images d'une nouvelle querelle opposant adoration des idoles et vénération des icônes. Dans cette perspective, il ne s'agit plus d'être à l'image et à la ressemblance de... ; il s'agirait désormais d'être l'image ! […] Lorsque l'image du sexe est faite idole, le signe est pris pour la chose à laquelle il renvoie[[193]](#footnote-193) ».

« Il est certain que les images médiatiques servent souvent à banaliser et à anesthésier nos perceptions. Mais il est aussi certain qu'elles peuvent également servir à élargir nos horizons imaginatifs. »[[194]](#footnote-194)

*« On sort, on danse, on prend des trucs, on rentre, on baise »*. La consommation de substances psychoactives est partie intégrante de certaines soirées gay et l’articulation entre contexte festif, consommation de psychoactifs et sexualité, semble d’évidence dans certains milieux gay. L’usage de substances licites ou illicites répond à différentes fonctions dans le contexte de certaines formes institutionnalisées de la sociabilité gay (bars, clubs, *backroom*, etc.) et plus largement dans celui de la sexualité furtive. Par ses effets attendus sur les inhibitions, il facilite la rencontre de partenaires occasionnels, stimule le désir, augmente le plaisir sexuel et la performance, aide à la pénétration anale, accompagne la découverte de nouvelles pratiques et l’actualisation des fantasmes. »[[195]](#footnote-195)  
  
Lors des soirées où la recherche d’un partenaire sexuel est un moteur de la fête, la consommation de nombreux produits (alcool inclus), facilite la rencontre de partenaires occasionnels. Elle renforce l’assurance, la confiance, l’estime de soi, annihile la peur du rejet, favorise l’expression du désir, en même temps qu’elle participe des manières d’être qui sont attendues sur un marché des rencontres particulièrement concurrentiel (être beau, en forme, performant, jovial, etc.) »[[196]](#footnote-196) Dans ces milieux, l’esprit de compétition et le dépassement des limites individuelles sont fortement valorisés.

Jean-Claude Guillebaud dépeint « l’inlassable recherche, jour après jour, image après image, performance après performance, de cet hypothétique “fabuleux sexuel” dont parlait voici près de quarante ans Paul Ricœur. Dans le même texte, il ajoutait d’ailleurs de façon prémonitoire : “Voilà l’homme engagé dans une lutte exténuante contre la pauvreté psychologique du plaisir lui-même, qui n’est guère susceptible de perfectionnement, dans sa brutalité biologique”[[197]](#footnote-197) ».

Nous vivons en effet dans un discours ambiant nous laissant miroiter une sorte de « féérie orgasmique » qui conduit nos vies, nos rencontres, nos ruptures, notre emploi du temps. Dans cette course effrénée parsemée de brefs instants de bonheur et de longs moments d’insatisfaction, les « poppers » permettent de repousser les limites physiologiques. Où se situent-ils par rapport au concept de santé sexuelle ? Certes, ils apportent une sensation de bien-être physique, émotionnel, mental et social associé à la sexualité́. L’approche de la sexualité est positive, mais est-elle vraiment respectueuse, au sens où une considération admirative serait accordée aux autres personnes[[198]](#footnote-198) ? Si la dynamique de groupe, le besoin d’exister aux yeux des autres, d’épater, soutient la confiance en soi, l’autre est chosifié, interchangeable. Si la protection contre les MST est la plupart du temps respectée, le sphincter anal est souvent brusqué, risquant d’entraîner une rupture sphinctérienne. Les critères pour une bonne santé sexuelle, avec l’usage de produits doppants dans des clubs ne sont donc, à mon sens, pas totalement atteints.

## La Fragmentation du corps

Le rejet de la morale sexuelle d’antan a favorisé le développement d’une sexualité sans attaches, sans enjeux relationnels. « Elle établit une déconnexion entre le corps et l’individu, puisqu’elle considère le corps comme une source autonome de plaisir et donc comme une pure matérialité »[[199]](#footnote-199). Alors que, selon le spécialiste de la masculinité Robert Connell, « être un homme, c’est baiser des femmes »[[200]](#footnote-200), on aurait pu penser que l’approche féministe rejette les aventures d’un soir qui font d’elles des objets de satisfaction sexuelle. Ce n’est toutefois pas le cas. Elles y voient en effet « une marque d’autonomie, de plaisir, de pouvoir et de détachement. »[[201]](#footnote-201) On constate toutefois que les femmes se considèrent souvent plus compétentes sur le plan affectif que les hommes. Selon Lisa Wade, « les hommes ont plus d’orgasmes que les femmes dans la culture de l’aventure d’un soir, parce que cette culture n’encourage pas la réciprocité. Elle est spécifiquement conçue pour l’orgasme masculin »[[202]](#footnote-202)  
  
« Une rencontre purement sexuelle est considérée comme réussie si elle ne suscite aucune attente, si personne ne se projette dans l’avenir, si elle permet aux partenaires d’éprouver un plaisir physique sans entrave et d’être égaux dans leur détachement mutuel. Ainsi défini, le sexe sans lendemain peut s’apparenter à un échange de services, basé sur une performance anonyme et éphémère, sur la dé-singularisation de l’autre et sur l’absence d’engagement réciproque. »[[203]](#footnote-203)

Le sexe sans lendemain, s’il est euphorisant du fait de l’illusion d’un plaisir toujours renouvelé, engendre aussi une angoisse existentielle, car il « se déploie dans un marché de consommation dispersé, fondé sur l’éphémère et l’obsolescence»[[204]](#footnote-204) ; les personnes sont réduites « à leur valeur orgasmique, ce qui les rend interchangeables et donc abstraites, réduites à une fonction d’agrément. »[[205]](#footnote-205) Il en découle une incertitude ontologique liée à la « difficulté à se raccrocher à un sens de la valeur et de l’identité qui “résiste” à la disponibilité au regard, à l’appropriation sexuelle des autres et à l’instrumentalisation par le sexe. »[[206]](#footnote-206)

« Les rapports entre les hommes sont désormais cachés et occultés par les rapports entre les choses ou, pour le dire autrement, ils ne font que singer les rapports entre les choses, par l’assujettissement progressif de chacun au mécanisme : envie / satisfaction de l’envie / nouvelle envie, et ainsi de suite ; quand il ne tourne pas à un cauchemar du genre : envie/impossibilité de la satisfaire/frustration. »[[207]](#footnote-207) Elle ajoute : « L’une des questions fondamentales posées par la réduction du sexe à un objet de consommation est la confusion entre les désirs, les pulsions et les besoins. Parfois volontairement, parfois par ignorance, les partisans des doctrines libertaires ne distinguent pas ces notions. Il est pourtant essentiel de bien savoir les différencier pour comprendre la nouvelle servitude sexuelle. Au-delà de la rhétorique qui insiste sur la nécessité, pour chacun, d’être enfin libre de satisfaire ses désirs, ce qu’on remarque c’est plutôt l’épuisement du désir, celui-ci ayant été progressivement avalé par les besoins et les pulsions. (…) Avec, pour conséquence, la perte de tout désir, ou l’accentuation extrême de la frustration quand la pulsion n’arrive pas à se satisfaire...».[[208]](#footnote-208)

Michela Marzano tire la conclusion suivante : « Malheureusement, dans le cas de la marchandisation du sexe, le cadeau-félicité n’arrive jamais »[[209]](#footnote-209). Pour elle, lorsque le corps devient un objet, une marchandise qui se loue ou s’achète, il n’y a pas de bonheur possible, car on ne peut confondre « “ ce qui a un prix ” (les choses) et “ ce qui a de la dignité ” (les personnes). Elle suit ici la position de Kant, pour qui : « la nature du désir sexuel est de nous entraîner dans l’animalité et dans la dégradation : le désir n’est qu’un appétit ; l’objet sexuel, en tant qu’objet d’appétit, n’a aucune caractéristique personnelle et morale. Comme il le précise dans les Leçons d’Éthique : “ L’inclination qu’a un homme pour une femme n’est pas dirigée vers elle parce qu’elle est un être humain, mais parce qu’elle est une femme ; le fait qu’elle soit aussi un être humain le laisse indifférent ; seul son sexe est l’objet de son désir ”.[[210]](#footnote-210) Elle en conclut que « c’est justement cette différence entre les choses et les personnes qui permet de donner une large place à la liberté, les individus pouvant être libres dans la mesure où ils n’acceptent pas d’être réduits à des simples choses. »

Peut-être, sous l’influence de la conception grecque de l’être humain, en sommes-nous venus à penser pouvoir dissocier notre corps, de notre âme et notre esprit, en d’autres termes que notre corps peut être chosifié sans que notre personne le soit aussi. Ou que l’on pourrait s’oublier quelques instants et se retrouver, tout à nouveau, bénéficiant des bienfaits du plaisir éprouvé et ne pâtissant pas des méfaits de cette chosification et de l’abandon momentané de ce qui peut paraître seulement un véhicule sur cette terre ?

On peut donc s’interroger si la fragmentation du corps va véritablement dans le sens de la santé sexuelle. En effet, si celle-ci engendre un bien-être physique et, selon les cas, également un bien-être mental et social, le bien-être émotionnel n’est, en règle générale, pas au rendez-vous. Pourtant, la sexualité bénéficie d’une approche positive, même positive à l’extrême, au point d’en devenir un but en soi, une idole, peut-être même un dieu. C’est probablement cette focalisation extrême qui lui fait perdre de sa valeur intrinsèque. En effet, la sexualité, pour épanouir toute sa valeur, n’a-t-elle pas justement besoin de sa compagne, le sentiment, sans quoi, elle est comme orpheline ? Il ne suffit donc pas qu’elle soit pratiquée en toute sécurité, sans contraintes, discrimination ou violence non choisie pour contribuer au bien-être de l’individu dans son entier.

## Exposition à des Ruptures multiples

Le féminisme, quelles que soient ses nuances, a cherché à encourager l’autonomie de la femme et l’égalité. Son but est d’établir un équilibre dans les rôles de genre. Dès lors le moindre signe de domination par l’homme est devenu inadmissible et engendre, chez la femme un mécanisme l’amenant à se refermer, à se protéger, afin de préserver son estime de soi et son autonomie, son besoin étant de se protéger de toute douleur émotionnelle. Ainsi, « le moi développe de nouvelles formes d’hypersensibilité aux marque de désintérêt ou de distance émotionnelle »[[211]](#footnote-211). La femme se protège, craignant pour son intégrité. Ses peurs l’amènent à développer un système de protection et de survie, une aseptisation de ses émotions et une fermeture aux sentiments. « Le recours à une thérapie dont le but principal est de renforcer l’estime de soi et tout ce qui va avec (la valorisation de soi, l’amour de soi, l’acceptation de soi) (…) contribue subtilement à mettre au point des stratégies pour acquérir et conserver une forme d’amour-propre »[[212]](#footnote-212) et ainsi, mettre fin à la relation.

La liberté sexuelle a dilué le sens de l’obligation, ce qui rend la rupture d’autant plus facilitée. Le *ghosting*, ou rupture sans explication, est souvent préférée à la prise de parole parce que cette dernière « exprime une dépendance et une vulnérabilité, alors que la défection est une manifestation performative de l’affirmation de soi. »[[213]](#footnote-213)

Le préjudice affectif lié à une rupture est souvent sous-estimé. Si les ruptures ne coûtent que peu de chose à celui ou celle qui rompt, elles sont nuisibles pour la personne quittée, fragilisant son estime d’elle-même, de même que son sentiment de sécurité. Colère, anxiété, dépression, tristesse, trouble, peur de l’abandon, perte de confiance en l’avenir, risque de suicide… Or, si les normes dominantes sont assez permissives en ce qui concerne la tromperie sexuelles, elles sont assez permissives quant aux ruptures, voire elles les encouragent. Toutefois, « les ruptures à répétition causent un préjudice expérientiel, soit parce qu’elles rendent indifférent au préjudice que l’on inflige aux autres, soit parce qu’elles portent atteinte à l’intégrité émotionnelle des personnes qui en sont l’objet, affectant leur capacité à croire qu’elles pourront à nouveau s’engager dans des expériences comparables. »[[214]](#footnote-214)

Cependant, l’indifférence morale liées aux ruptures semble liée à une confiance aveugle en une théorie communément admise affirmant qu’elles sont un moyen d’améliorer sa propre performance (“accumuler des expériences”, “mieux se connaître”, “choisir quelqu’un de plus compatible”) et de mieux investir ses ressources (choisir la bonne personne)[[215]](#footnote-215). Dans le domaine sexuel, comme dans le domaine économique, les notions d’efficacité, de coûts et de rentabilité, détruisent la notion de contrat sur la durée.

Face à l’incertitude émotionnelle, plusieurs stratégies sont possibles :

* Investir sans certitude de retour
* Retirer rapidement son investissement lorsque le rendement semble incertain ;
* Partir lorsque les exigences sont trop élevées ;
* Développer des stratégies d’assurance sous forme de mécanismes de défense et de protection en se montrant émotionnellement vigilant face à des pertes éventuelles.

Toutes ces stratégies mettent en évidence combien ils est difficile, dans ce type de relations, de mettre sur pieds une dynamique liée à la confiance. La confiance nécessiterait d’avoir l’assurance que chaque membre du couple va honorer la confiance de l’autre et respecter le cadre convenu. L’engagement favoriserait la confiance, mais on s’aperçoit que beaucoup de jeunes familles craignent de s’engager. Certains sont même prêts à avoir des enfants sans établir de contrat clair, le mariage paraissant trop ringard ou oppressant. On *pense* alors que l’autre va coopérer, mais sans garantie ferme. La liberté de se retirer d’une relation à n’importe quel moment rend le futur problématique, car la capacité à imaginer l’avenir est étroitement lié à la assurance de pouvoir compter sur le conjoint.

Tomber amoureux, faire la cour, choisir un partenaire, vivre avec quelqu’un, tout cela a été profondément transformé par l’institutionnalisation de la liberté. Le contrat de mariage qui, jusque-là protégeait l’intimité de la sexualité partagée, n’existe presque plus. Actuellement, les émotions et l’attrait sexuels sont le seul fondement légitime des liens sexuels ; ils ne peuvent faire l’objet d’un véritable contrat. Les liens sexuels peuvent être revus à tout moment par l’une des deux partie, de manière unilatérale. La menace constante de rupture fait vivre les conjoints dans l’anticipation constante de la fin de la relation, ce qui fait adopter des stratégies de calcul et d’évitement des risques, pouvant mener à une défection anticipée ou à une manipulation des émotions de l’autre. Ceux qui s’en sortent le mieux sont les personnalités qui arrivent à faire face à l’incertitude, sachant qu’elles ont d’autres issues possibles.

Le divorce est la destruction ardue et fortement institutionnalisée du contrat de mariage, lorsque celui-ci n’apporte pas entière satisfaction. Il est presque toujours le fruit d’un choix mûrement réfléchi. Il prend rarement la forme d’une rupture brutale sans justification. Le mariage moderne est intimement lié à l’idéal sentimental de l’amour romantique, et le lieu d’épanouissement de la famille, lieu du lien par excellence. Lorsque le divorce survient, les liens sont alors brisés, chacun des membres du couple retrouvant son indépendance et son autonomie. S’opère alors le « détricotage » des liens et une remise en question du sens de la relation, réelle ou imaginaire, dans laquelle le sujet est engagé. Ce détricotage est vécu comme une confrontation à la « réalité » de ce qu’est l’autre, d’un acte de trahison, ou de différences irréconciliables. Souvent l’endurance domestique a eu raison du désir sexuel. La norme monogame voudrait que les sentiments et la sexualité coïncident, ce qui ne correspond pas toujours à la réalité. « Lorsque la sexualité diminue, qu’elle est « externalisée » ou absente, elle remet en question les sentiments mêmes à l’origine de la relation. Cette contradiction est source d’incertitude, de conflit et de tension, obligeant les partenaires à remettre en question le lien qui les unit. Le non-amour est alors créé par la difficulté à faire correspondre ses sentiments et son corps sexuel »[[216]](#footnote-216). La valorisation du moi et de ses besoins propres fait apparaître le lien comme étouffant, incompatible à l’épanouissement individuel. Si, pour l’un des conjoints, le divorce est synonyme de déchirement, pour l’autre, il est ouverture à la liberté.

L’exposition à des ruptures fréquentes est une conséquence du style de sexualité actuellement en vogue. L’aspiration à une bonne santé sexuelle passe parfois par la rupture devenue nécessaire ; toutefois, elle n’est pas anodine pour les individus en présence et il appartient à chacun de se déterminer. Si elle peut augmenter le bien-être physique, émotionnel, mental et social d’une personne, elle a aussi le potentiel de le détériorer.

Puisque nous avons évoqué la sexualité en vogue, une question ne peut être évitée : celle du rapport entre la contrainte sociale et la liberté d’être soi.

## libération ou contrainte d’être dans la norme ?

Michela Marzano relève très justement le décalage entre l’apologie de la liberté individuelle et l’apparition de nouveaux conformismes. « Apparemment, tout le monde est « libre » et chacun peut choisir sa propre pratique sexuelle. Mais à quel genre de choix avons-nous réellement accès ? Sommes-nous effectivement libres ou, sous couvert de liberté, sommes-nous soumis à une nouvelle et subtile forme de servitude ? (…) Les discours et les représentations médiatiques d’aujourd’hui encouragent les individus à suivre leurs envies, à rechercher leurs plaisirs, à promouvoir une satisfaction personnelle immédiate. »[[217]](#footnote-217)

Pour Michela Marzano, « la “libération sexuelle” est loin d’avoir tenu ses promesses. Non seulement il n’est pas sûr que la liberté consiste à faire tout ce qui nous passe par la tête, mais surtout cette liberté tant attendue semble aujourd’hui très “encadrée”. N’est-elle pas désormais entièrement codifiée par le Marché et imposée par les moyens modernes de communication de masse ? »[[218]](#footnote-218)

« Sous l’apparence de l’ouverture d’esprit, les médias populaires (…) se posent de plus en plus en nouveaux moralistes, en départageant le bien et le mal selon leurs propres fantasmes… C’est pourquoi nous sommes convaincus qu’aujourd’hui, en dépit des discours valorisant la liberté individuelle, nous sommes confrontés à une nouvelle morale qui envahit l’espace public et privé et qui n’hésite pas à transformer le “tu ne dois pas” en le “tu dois” du présent libertaire. “Bien qu’elle [la nouvelle morale] vise à provoquer, à susciter, à être “le désir”, ses méthodes sont au fond assez proches de celles qui caractérisaient l’ancienne morale. (…) Elle met en place un Surmoi terrifiant et dur, beaucoup plus impitoyable qu’aucun impératif ayant jamais existé, qui se colle à la peau de l’individu et lui répète sans cesse “tu dois désirer”, “tu dois être désirable”. De quel côté gît alors l’ordre contraignant ? Qui est réellement libre aujourd’hui ? »[[219]](#footnote-219)

« Pour les Anciens, en effet (qu’ils fussent chrétiens ou platoniciens) la liberté humaine ne résidait pas dans cette fidélité aux désirs, mais, au contraire, dans notre capacité à leur désobéir. C’était la maîtrise de soi et non l’abandon aux pulsions qui était associée à une *liberté active*. Évoquant les Grecs à ce sujet, Foucault s’exprimait ainsi : “S’il est à ce point important de gouverner désirs et plaisirs, si l’usage qu’on en fait constitue un enjeu moral d’un tel prix, ce n’est pas pour conserver ou retrouver une innocence d’origine ; ce n’est pas, en général (…) pour préserver une pureté ; c’est afin d’être libre et de pouvoir le rester”[[220]](#footnote-220) Nous voyons aujourd’hui les choses à l’envers »[[221]](#footnote-221).

Aujourd’hui, la nouvelle forme de liberté-contrainte est d’être à l’écoute de nos désirs et de nos pulsions afin d’être dans la norme, une norme en partie définie par les sexologues et reprise par les revues féminines :

* Faire l’amour deux fois par semaine permet de libérer certains anticorps (comme l’immunoglobuline A ou IgA) qui aident le corps à se protéger contre les infections et les maladies ;
* Le sexe soulage la douleur, d’une part parce qu’il permet au corps de se relâcher, mais aussi parce que, durant l’orgasme, l’organisme libère de l’ocytocine, une hormone qui accroit le niveau d’endorphines ;
* Le sexe aide à combattre la dépression chez les femmes. Les personnes ayant régulièrement des orgasmes sont en général plus relaxées, moins déprimées et plus satisfaites du point de vue physique et émotionnel ;
* Le sexe favorise le sommeil et le relâchement de la tension nerveuse, grâce à la production de sérotonine dans le cerveau. Cette hormone contrôle l’humeur et entre d’ailleurs dans la composition de certains antidépresseurs. »[[222]](#footnote-222)
* Etc.

Face à ce qui est présenté comme des vérités scientifiques, donc indiscutables, il semble indispensable de s’y plier. Dès lors, être asexuel semble inconcevable. Ne pas avoir de relations sexuelles pour toutes sortes de « bonnes raisons » semble périlleux, aussi grave que l’alcool au volant !

Ainsi donc, si la santé sexuelle a été favorisée par les médias, on s’aperçoit, à la plus grande surprise probablement de tous ceux qui ont œuvré au développement du concept de santé sexuelle et à sa mise en application sur le terrain, que la dynamique sociétale exerce une pression importante sur les individu.e.s afin qu’ils obéissent bien sagement aux prescriptions explicites et implicites de leur environnement. Si auparavant, les populations étaient soumises à des principes moralisateurs en matière de sexualité, actuellement, la contrainte de masse exerce à son tour une forte pression sur la population.

Selon Jean-Claude Guillebaud, « la plupart du temps, on part du – faux – postulat selon lequel la modernité aurait évacué toute morale, alors qu’elle n’a fait qu’en changer. En réalité, aucune liberté véritable n’a été substituée aux prétendues tyrannies du passé. Les contraintes ont changé de nature, ce qui n’est pas la même chose. Une morale traditionnelle a été rejetée et remplacée par une autre, tout aussi normative, même si c’est d’une manière différente. Une nouvelle morale, fondée, elle aussi sur des représentations qui mériteraient d’être questionnées aussi lucidement que l’ont été celles du passé. »[[223]](#footnote-223)

Selon lui, notre « époque est habitée par toutes sortes de valeurs nouvelles, d’interdits et d’injonctions qui ne sont pas vécus comme des contraintes morales parce qu’ils sont intériorisés par l’air du temps et chargés d’une forte symbolique. Ils sont acceptés inconsciemment – ingénument – comme l’étaient naguère les interdits fondateurs de la morale traditionnelle. (…) Et c’est contre ces valeurs déjà mortes que sans périls et sans gloire, nous continuons de batailler ! »[[224]](#footnote-224). Guillebaud va jusqu’à s’insurger contre notre paresse mentale, « cette dérobade de l’esprit critique devant le nouveau sacré qui nous gouverne » !

Cela signifie-t-il que la santé sexuelle est péjorée par cela ? Probablement. En effet, si les individu.e.s ne sont pas véritablement libres de pratiquer la sexualité qui leur correspond, leur bien-être émotionnel, mental ainsi que social en subit des conséquences. La notion d’ « approche respectueuse » subit en effet des préjudices car si l’individu n’est pas respecté dans son identité propre, il pratique dès lors une sexualité qui ne correspond pas à ses aspirations. Dès lors, si une personne souhaite au fond d’elle-même une relation qui dure et/ou qui soit basée sur l’amour, ses critères pour une bonne santé sexuelle passeront par d’autres chemins.

## Nouveaux types de conjugalités

Certains choisissent de se situer entre deux options : établir une relation basée sur les affects / rester ouverts à des relations sans affects. Ce type de conjugalité est sans doute périlleux car une personne qui valorise les affects encourt toujours le risque d’en développer lors d’une relation qu’elle souhaite sans affects. En effet, si elle entre en discussion avec cette personne et que des confidences sont échangées, une nouvelle relation faite d’affects peut surgir et entrer en rivalité avec la première.

Par ailleurs, les hormones qui régissent toute nouvelle relation affective rendent la relation précédente fade et favorisent le changement de partenaire. Si certaines relations durables deviennent toxiques pour au moins l’un.e des partenaires, certaines peuvent être bienfaisantes du fait d’un attachement paisible et serein, capable de s’adapter à l’évolution de l’un.e et l’autre des conjoints. Rompre une telle relation pour une nouvelle, certes pleine d’affects, peut s’avérer regrettable. Valoriser la nouveauté dans une société basée sur ce type de rapports commerciaux va à l’encontre d’une écologie des sentiments. Une telle vision a pour particularité de faire ressortir la valeur de ce que chacun.e construit au sein d’une relation basée sur les affects. Il s’agit d’une valeur à mon sens incomparable qu’il peut valoir la peine de recycler plutôt que de jeter aux rebuts.

Nous l’avons vu, les personnes qui privilégient des relations axées sur le corps, arrivent à distinguer à ce point affects et sexualité qu’il se peut qu’elles n’arrivent jamais à réinvestir le lien entre sexualité et affects. De ce fait, elles n’arriveront pas à établir une relation durable et n’envisageront peut-être jamais la création d’une famille, un tel projet nécessitant également la recherche de la durabilité. Si chacun peut bien sûr se relever d’une rupture de relations, arriver à persévérer dans l’édification à la fois de la relation de couple et familiale peut contribuer au développement du bien-être physique, émotionnel, mental et social tel que l’OMS le définit. Par ailleurs, les relations avec affects peuvent, dans certains cas, apporter une protection durable face aux contraintes, à la discrimination et à la violence.

Il peut arriver que l’un ou l’autre aspect de la vie du couple avec affects se détériore. Pour éviter de détruire l’ensemble de la construction commune, le couple peut rechercher une solution qui puisse éviter de déstabiliser l’édifice commun. Si c’est la vie au quotidien qui est devenue insatisfaisante, les conjoints peuvent opter pour deux domiciles séparés. Si c’est la sexualité qui a cessé d’évoluer alors que les affects continuent d’être bienfaisants, la solution d’un couple ouvert peut, si elle est bien acceptée par les deux conjoints, apporter une nouvelle forme d’équilibre. Dans ce dernier cas, si seul l’un des conjoints vit une relation ouverte, il devra veiller à rassurer fréquemment son/sa conjoint.e que ses affects pour lui/elle sont toujours bien vivants et les entretenir en vérité.

Certains couples pourront vivre une exclusivité sexuelle d’une vie entière, alors que d’autres couples vivront parfois plusieurs relations exclusives successives, au gré de séparations et de nouvelles relations durables. Si l’exclusivité est possible avec une ou plusieurs personnes consécutivement, l’exclusivité d’une vie a l’avantage d’éviter qu’il y ait comparaison, le fantôme des partenaires précédents étant toujours partiellement présent dans la relation.

Il est assez fréquent, en particulier dans les couples gay, que l’un des conjoints soit dans une relation « ouverte », alors que l’autre vit une relation exclusive. Ainsi, le conjoint qui ressent des pulsions sexuelles plus envahissantes a des partenaires avec qui il vit une sexualité sans attaches. Si ce type de conjugalité est considéré comme acceptable dans les couples gays, il l’est beaucoup moins dans les couples hétéro pour qui une relation extraconjugale est davantage ressentie comme une rupture de la confiance, un brisement du couple. Certaines personnes s’ouvrent toutefois à ce type de conjugalité « par amour », afin que le conjoint puisse se satisfaire sexuellement ; dans ce cas, la relation extraconjugale n’est pas ressentie comme une menace pour le couple mais comme un enrichissement.

Chacun a le droit de se réclamer être non-genre, bi-genre, a-genre, cisgenre, fluide, gay, lesbienne, bi-, trans-, travesti.e, pansexuel.le, *queer*, intersexe, asexuel.le, etc. Au sein de cette diversité des identités sexuelles, « L’amour continue, en actes, son éternelle mue ». Le polyamour pourrait être l’une des « réponses à la crise actuelle des conjugalités » [[225]](#footnote-225) affirme Daniel Welzer-Lang. En effet, le polyamour offre l’avantage de pouvoir vivre « des relations amoureuses, romantiques et/ou sexuelles avec plusieurs personnes en même temps. (…) Soit le polyamour hiérarchise les relations appelées secondaires, soit il traite toutes les relations sur un plan égalitaire ; d’autres, enfin, dans une forme que l’on pourrait qualifier de « polyfamilles », s’aiment à plusieurs et vivent ensemble. En imposant une transparence entre les amoureux, (…), une polyfidélité, le polyamour remet explicitement en cause l’enfermement conjugal, le face-à-face exclusif qui crée la structure actuelle du couple hétéro. Le polyamour propose de dépasser la jalousie, donc quelque part l’appropriation exclusive de l’autre, traitée alors comme une gangrène conjugale »[[226]](#footnote-226).

En règle générale, un couple qui vit ensemble sur la durée aura une bonne santé sexuelle s’il a une approche positive de la sexualité et qu’il arrive à se renouveler. De plus, la sécurité liée à la stabilité du couple peut apporter un bien-être physique, émotionnel, mental et social. Dans le cas des couples ouverts, ou polyamoureux, la satisfaction sexuelle peut être supérieure, mais l’instabilité diminue le bien-être émotionnel et mental acquis par ce type de conjugalité.

## Conclusion

Comme nous pouvons le constater, le type de sexualité ou de conjugalité qui permettrait une santé sexuelle optimale n’existe pas. Les critères de santé sexuelle tels qu’édictés par l’OMS en 2010 présentent un standard élevé d’exigences pour lequel il est difficile de trouver un cadre qui permette de l’atteindre à coup sûr. A chaque fois, il s’agit d’étudier le comportement d’un individu face à une situation qui sera plus ou moins favorable à sa santé sexuelle. Sa réflexion, sa manière de se situer dans le monde, face à l’autre et face à lui-même, va être déterminante pour une bonne santé sexuelle.

Par ce travail de recherche, j’espère avoir, dans un premier temps, posé les bases pour «contrecarrer » certaines idées fausses sur le rapport de la Bible à la sexualité et, ainsi, « lutté contre l’ignorance et les préjugés », comme cela était indiqué dans la première version de la définition de la santé sexuelle de 1975. Je souhaite ainsi contribuer à contrer « les tabous, les mythes sexuels, la culpabilité́ et le secret qui en découlent et qui sont imposés par la société́ sur la sexualité́. L'attitude qui considère que le sexe est un péché́ sauf si c'est le moyen de la procréation »[[227]](#footnote-227).

Si la notion de « compétence sexuelle », que nous avons abordée dans un deuxième temps, s’est développée comme une nouvelle compétence sociale »[[228]](#footnote-228), on peut se demander si cette compétence n’a pas mis « hors jeu » la compétence à aimer, comme si la compétence sexuelle était incompatible avec l’amour. Pourtant, la santé sexuelle, pour être optimale, ne devrait-elle pas concerner tout autant le plaisir émotionnel que le plaisir génital ?

Le grand blessé de la sexualité centrée sur le plaisir, le plaisir à l’excès, le plaisir obligé, c’est l’amour. « En dissociant sexualités et sentiments, sexualités et romantisme (…), la chaîne qui liait automatiquement sexe et amour dans le couple romantique est brisée »[[229]](#footnote-229). Si l’amour ne s’impose plus comme une donnée de base obligatoire et surtout, s’il ne s’impose plus comme exclusif, monocentré et atemporel, le besoin d’aimer et d’être aimé demeure néanmoins un besoin fondamental de l’être humain. Ce besoin, qui, d’ailleurs, figure au centre de la pyramide de Maslow.

On pourrait croire, par moments, que le besoin d’orgasme et de plaisir peut, à lui seul, satisfaire les besoins les plus essentiels de l’être humain. Or, la solitude, l’isolement qu’engendrent le sexe sans lendemain, les relations éphémères, sans engagement, amène une froideur relationnelle, une distanciation sociale source d’un nouveau mal-être existentiel.

Le type relationnel en vogue actuellement est, à mon sens, peu favorable à l’épanouissement intérieur de l’individu.e. Bien que les critères en vue de la santé sexuelle des individu.e.s soient en bonne partie atteints, on peut se demander si l’objectif général qui consiste à rechercher « un état de bien-être émotionnel, mental et social associé à la sexualité́ »[[230]](#footnote-230) est, quant à lui, suffisamment favorisé par la sexualité en vogue à l’heure actuelle.

« Dans sa version hétéronormative, et son emballage néoromantique de l’âme sœur exclusive qui impose mille exigences à l’Autre, l’amour est tyrannique ! »[[231]](#footnote-231) Je ne vais donc pas prêcher une retour en arrière, tant les acquis des révolutions sexuelles successives sont importants et précieux.

A titre personnel, je suis reconnaissante à la révolution sexuelle d’avoir tenu tête à l’Église en vue d’imposer de nouvelles normes sexuelles. En effet, trop longtemps, les normes qu’elle imposait étaient présentées comme fondées sur la Bible. Or, comme je l’ai démontré dans la première partie de ce travail, il n’en est rien. Grâce au combat féministe principalement, l’Église a dû progresser, accepter petit à petit de moins s’imposer et de ne plus être celle qui régente la sexualité de la population. Cette perte de pouvoir a permis à la sexualité des individus de se développer, de s’épanouir et, parallèlement à l’Église d’être plus elle-même. S’il peut paraître regrettable que les révolutions sexuelles, en apportant une libéralisation des mœurs, aient disqualifié la morale sexuelle traditionnelle, cette étape était néanmoins indispensable. Elle a permis à l’Église de retrouver sa vocation spirituelle. Ainsi donc, si elle veut continuer d’exister, elle se doit maintenant de placer l’individu face à sa responsabilité individuelle : rechercher une sexualité qui soit en harmonie avec sa spiritualité.

Du côté des féministes, mais aussi de toute une frange de la population, on assiste toutefois à une course en avant pour fuir l’oppression de la morale sexuelle ancestrale, au risque de tout rejeter, même la quête de l’amour. Alors qu’avant la révolution sexuelle, l’amour était probablement déjà le grand perdant des relations conjugales et des contrats enfermants et oppressants, encore aujourd’hui, l’amour se cherche.

La sexualité bénéficie d’une approche positive et respectueuse des différentes formes sous lesquelles elle se présente. Chacun a la possibilité, s’il est vigilant, d’avoir des expériences sexuelles qui lui apportent du plaisir, en toute sécurité et sans contraintes, sans discrimination ni violence. Les droits sexuels progressent donc, mais l’amour régresse, ou stagne tout au moins. Il est le grand oublié des luttes féministes. Seule la profondeur relationnelle, l’intensité des relations qui peuvent accompagner le plaisir sexuel peuvent, à mon sens, contribuer véritablement au bonheur.

Par ailleurs, la fragmentation du corps n’est qu’une division supplémentaire de l’humain. Avant les révolutions sexuelles successives, l’humain était déjà divisé du fait de la honte qui entourait tout ce qui avait trait à la sexualité et au plaisir. J’aimerais plaider, de mon côté, pour une réconciliation du corps avec les sentiments, d’une part, mais aussi avec la spiritualité. Considérer le plaisir que mon corps me procure comme un cadeau de Dieu me met en lien avec lui et m’élève ! Voilà qui aurait le potentiel d’une nouvelle révolution sexuelle et spirituelle !

# Ouverture :

## Mon projet en matière d’accompagnement spirituel et sexologique

Dans mon parcours professionnel, j’ai tout d’abord voulu devenir infirmière. J’ai quitté cette profession car je souffrais de ne pas pouvoir suffisamment prendre soin de l’entier de la personne, incluant l’aspect psychologique et spirituel. Depuis que je suis pasteure, la santé physique, psychique et spirituelle des personnes qui viennent me voir a toujours été au cœur de mes accompagnements. Ma formation en sexologie me donne un atout supplémentaire. En effet, le plaisir sexuel a, à mon sens, des liens étroits avec la spiritualité ; le bien-être, le bonheur ressentis dans ces moments, élèvent la personne dans une attitude intérieure de reconnaissance qu’elle peut adresser à Dieu, si telle est sa sensibilité. J’ai donc très à cœur d’aider les personnes que j’accompagne à prendre soin de leur santé sexuelle et à accéder à la jouissance non seulement pour le bénéfice que cela leur confère, mais aussi pour le lien intrinsèque que la personne peut développer avec la spiritualité.

Pour les personnes qui vivent une dichotomie entre leur vie de foi et leur vie sexuelle, je conçois mon rôle comme tisseuse de ponts entre sexologie et spiritualité.

Lors des accompagnements individuels que j’effectue, mon objectif est d’œuvrer à la santé sexuelle de l’individu.e. Je pratique l’écoute active inspirée des techniques thérapeutiques de Carl Rogers centrées sur la personne ; je reformule ce que j’ai compris afin de vérifier que mon ressenti est bien le bon ; par-là, je l’aide à creuser ce qu’elle exprime, lui permettant de se regarder comme dans un miroir. Cela peut, parfois, lui ouvrir les yeux sur un aspect dont elle n’était pas consciente ou l’aider à approfondir sa réflexion. Je ne me focalise pas sur le passé, mais sur le présent. Je commence généralement l’entretien en demandant à la personne « Qu’est-ce que vous aimeriez qu’on aborde aujourd’hui ?» Je suis attentive à quatre dimensions :

* l’aspect psychologique,
* l’aspect spirituel, si c’est un aspect important pour la personne,
* sa relation à l’autre, que la personne soit en couple ou non,
* l’aspect sexologique.

Pendant l’entretien, je suis particulièrement à l’affût de ce qui transparaît de l’arrière-plan théologique de la personne, afin de détecter des éventuels blocages liés à ses « croyances ». J’observe spécifiquement ce qui sous-tend son rapport au corps et à la sexualité. Il m’arrive de la faire réfléchir aux fondements de ses « croyances », afin de tenter de l’amener à questionner certaines choses qu’elle considère comme des « vérités bibliques », lui expliquant que l’on peut penser autrement. Je lui suggère parfois de lire un passage de la Bible tout en lui donnant des clefs de lecture, des éléments à observer, en lui proposant d’en parler lors d’un prochain entretien. Parfois, je partage de ma propre conception théologique, afin d’aider la personne à s’autoriser à interpréter les textes différemment. Je dois toutefois veiller à ne pas la choquer par un positionnement trop « révolutionnaire » ou « libéral », sans quoi le lien de confiance peut être brisé ou affaibli. Je veille donc à l’accompagner dans ses propres questionnements et dans son cheminement personnel et à son rythme.

## Mon cadre de travail

Mon cahier des charges est en phase d’évolution et pourrait bientôt s’intituler « ministère auprès des enfants, des couples et des familles ». Pour l’instant toutefois, celui-ci s’intitule « responsable de catéchèse » et ne tient pas compte de ma formation en sexologie ; dès lors, il me laisse peu d’espace pour développer des choses nouvelles dans le domaine sexologique. Dans le cadre de la catéchèse des enfants, je propose toutefois volontiers ma visite aux familles afin de faire connaissance des parents. Parfois, les tensions palpables au sein du couple ont permis un accompagnement.

Lorsque je reçois des demandes d’entretien en relation d’aide, la demande n’est pas toujours d’ordre sexologique, mais il arrive que le sujet soit abordé. Lors de mes cultes, j’aborde parfois des thèmes ayant trait de près ou de loin au corps, au sexe, au péché, à la culpabilité, etc. et j’en profite pour essayer de sensibiliser à certains éléments que j’ai exprimés dans ce travail. Lors des préparations au mariage, je formule mon désir de ne pas seulement préparer une belle fête, mais d’aider à poser les jalons d’une une vie de couple épanouie. J’évoque les séminaires pour couples que j’organise comme un « service après-vente » de l’Église. J’ai, en effet, animé plusieurs cours pour couples entre 2003 et 2005 et, prochainement, un nouveau séminaire pour couples devrait voir le jour.

Par ailleurs, j’ai été invitée à participer à une émission de radio sur la question de l’homosexualité[[232]](#footnote-232) ainsi qu’à une émission de radio intitulée « Question Q ». Celle-ci avait lieu le soir de Vendredi Saint et tournait autour de la question : « chrétienté et sexualité peuvent-elles faire bon ménage »[[233]](#footnote-233) ?

J’ai écrit, en collaboration avec mon compagnon, un article pour la revue *Itinéraires[[234]](#footnote-234)* qui nous a amenés à être interviewés par un journaliste du quotidien vaudois 24Heures ; il a titré cet article : « Les Églises doivent arrêter de faire la morale »[[235]](#footnote-235).

Dans le cadre d’une retraite du Carrefour des Chrétiens Inclusifs (CCI) à Paris, j’ai été invitée à donner un enseignement sur les questions de sexualités et, cet automne, la communauté belge du Christ libérateur, un groupe rassemblant des personnes homosexuelles, m’avait demandé de développer davantage cette thématique dans le cadre de leur retraite. Malheureusement, la retraite a dû être annulée, la Belgique étant en zone rouge dû à la pandémie de Covid-19. Ces invitations me permettent de valoriser ma double casquette de pasteure et sexologue.

L’Église dans laquelle je travaille, l’EREN (Église réformée évangélique neuchâteloise) possède un lieu d’écoute au centre-ville de Neuchâtel. Mon souhait serait que je puisse y ouvrir une consultation sexologique. Ces consultations pourraient être un tremplin pour l’organisation de cafés sexo ou de cafés couples ; par ailleurs, les séminaires pour couples pourraient avoir lieu à intervalles plus réguliers. Des invitations diverses pourraient alors se multiplier.

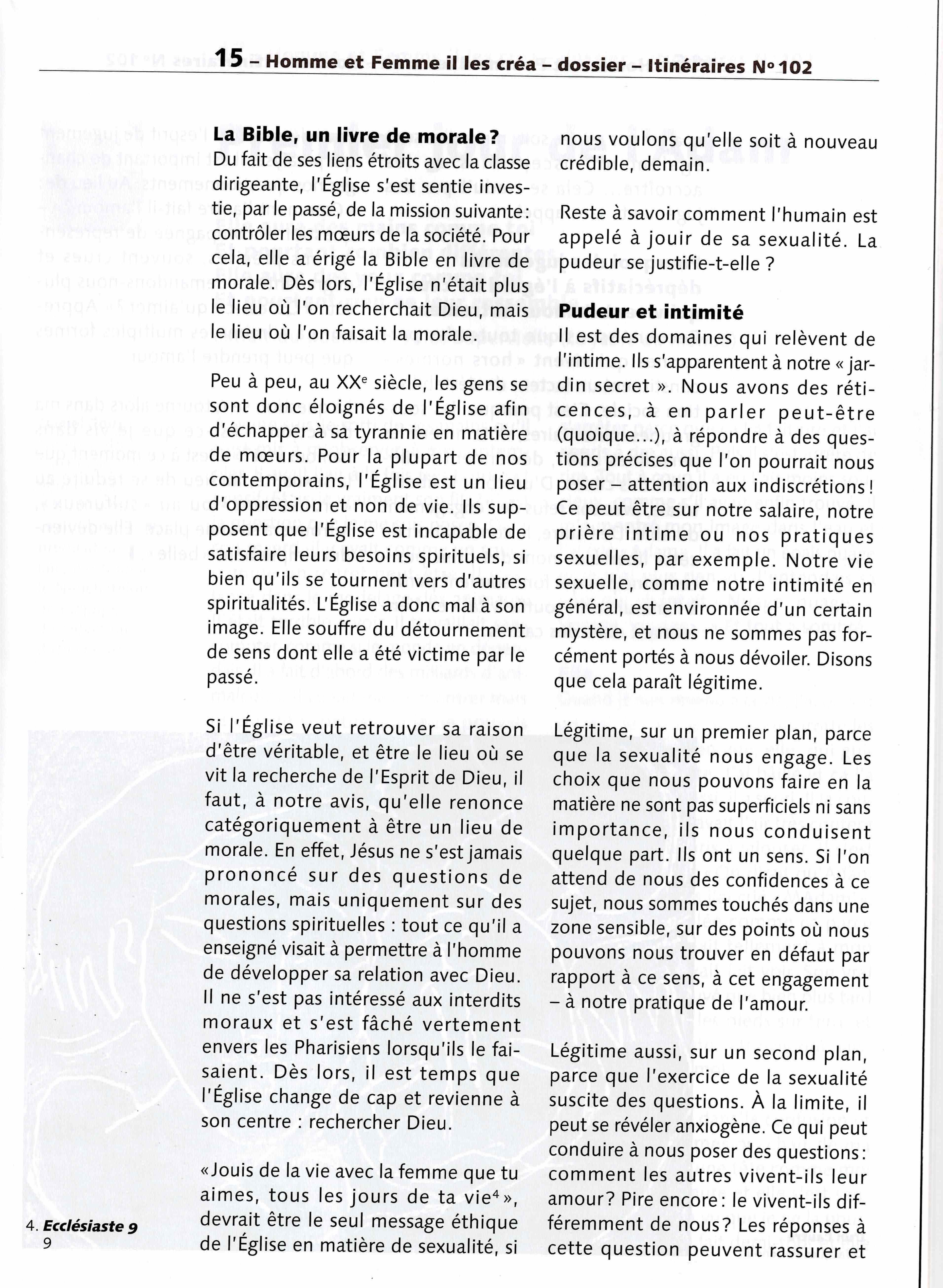
J’ai écrit un livre sur le thème de l’homosexualité et la Bible, invitant les Églises à offrir un accueil radical aux personnes homosensibles. Le titre probable devrait être : « Et si Jésus avait mangé avec des homos ». Ce livre devrait paraître aux Éditions Olivetan en janvier 2021 ; il se pourrait que sa publication m’ouvre des portes en lien avec cette thématique.

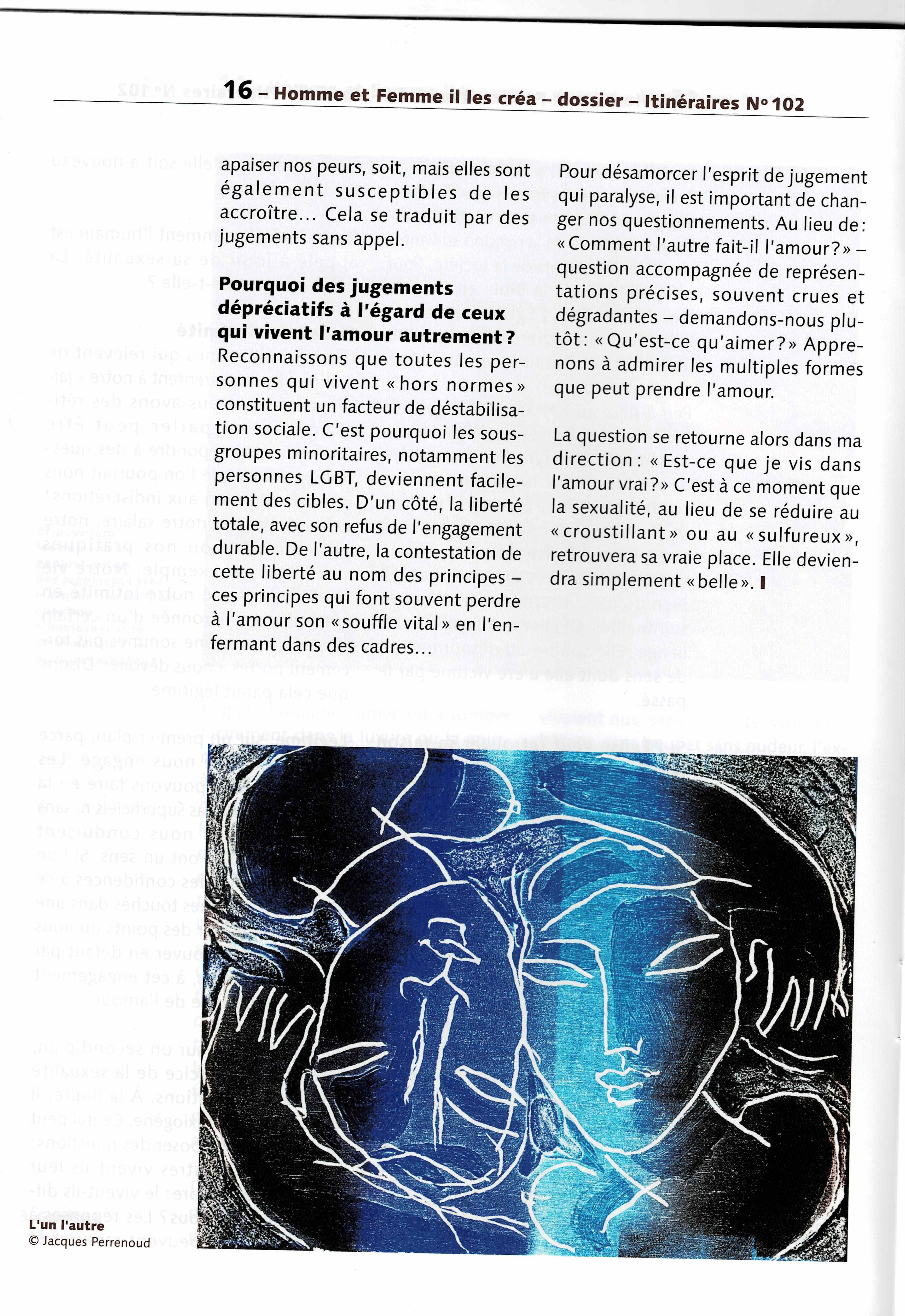
Quelle que soit la forme que prendra mon ministère ces prochaines années, je tiens à garder la double casquette de pasteure et de sexologue.

# Annexes

****

****

****

****

**« Les Églises devraient arrêter de faire la morale »**

Les chrétiens doivent cesser de culpabiliser à cause du sexe, estiment deux théologiens. Plaidoyer pour une libération.

Patrick Chuard

Publié: 21.07.2018, 11h00



Yvan Bourquin et Nicole Rochat plaident pour une Église qui accueille sans juger.

MARIUS AFFOLTER

Et si les Églises chrétiennes cessaient de faire une fixette sur les mœurs de leurs fidèles ? C’est ce que préconisent Yvan Bourquin (73 ans), docteur en théologie vaudois, et Nicole Rochat (53 ans), pasteure neuchâteloise. Ces deux théologiens, qui se sont rencontrés fin 2017, viennent de signer un article commun sur le sexe et la religion dans la revue chrétienne « Itinéraires ». Interview en couple.

*Pourquoi pensez-vous que les Églises devraient cesser de faire la morale aux gens ?*

**Nicole Rochat :** À force, on a vidé le christianisme de sa substance. La preuve, c’est que beaucoup de parents envoient leurs enfants au caté pour qu’ils aient des valeurs, mais ils se tournent vers le bouddhisme quand ils veulent méditer… Pour la plupart des gens, l’Église n’est plus un lieu de spiritualité où l’on cherche Dieu mais un lieu d’oppression qui montre du doigt les comportements jugés inacceptables.

*On peut avoir une sexualité libre et être chrétien ?*

**Yvan Bourquin** : Être chrétien, c’est suivre une voie d’amour. À chacun de le vivre et de l’interpréter en conscience, dans une éthique en construction. C’est quelque chose de personnel et qui dépend de notre relation à Dieu. Il n’y a pas de recette toute faite, à chacun de trouver sa voie.

*Tout serait donc permis ? Même l’échangisme ?*

**N.R.** : Ce ne serait pas ma façon d’aimer. Mais si quelqu’un me dit qu’il le fait je ne vais pas le regarder de travers. Peut-être que ce ne sera qu’une étape vers autre chose. Cela dit, la sexualité doit permettre aux personnes de s’épanouir et pas de s’avilir. Le commandement suprême est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Toute la question est alors de savoir comment je m’aime moi-même. Suis-je en relation profonde avec l’autre ou seulement avec son corps ?

**Y.B.** : Je ne jugerais pas, pour autant que l’épanouissement d’une personne ne se fasse pas au détriment de l’autre.

*Pourtant la Bible et notamment l’apôtre Paul posent des restrictions claires sur la sexualité.*

**N.R.** : Jésus n’en a presque pas parlé dans les Évangiles. Quant aux textes de Paul, on ne peut pas les comprendre sans les remettre dans leur contexte historique, ce qui nous aide à comprendre que ce qui est dit s’inscrivait dans des enjeux de l’époque. Le fait qu’on ait pris des versets en ignorant leur contexte explique pourquoi on a mal interprété des éléments qui touchent à la sexualité. Par exemple, tout ce que Paul dit de la chair a été interprété comme synonyme de sexualité, alors que, pour lui, la chair désignait l’homme qui n’a pas encore été touché par Dieu et qui porte encore tous ses défauts. Même l’orgueil en fait partie.

*Est-ce que, dans une époque d’incitation permanente à la sexualité, l’invitation à l’abstinence n’aurait pas aussi des vertus pour les jeunes ?*

**N.R.** : Oui, c’est une voie possible, mais il ne faudrait pas en faire un nouvel absolu. En fait, si chacun se met à l’écoute du projet de Dieu pour lui, cela le mène à modifier ses relations avec les autres, à davantage les respecter. Cela ne va pas forcément en direction d’une sexualité débridée, mais vers un épanouissement de l’être. La sexualité devient alors quelque chose de rassurant, de bienfaisant, comme un accomplissement.

**Y.B.** : La sexualité implique d’être en relation avec l’autre et elle se joue dans le respect et le don mutuel. Elle est trahie lorsqu’elle devient le lieu de l’esclavage et de l’exploitation de l’autre. Il faut comprendre que le message du Christ dans notre vie nous libère du besoin de reconnaissance, du souci d’exister, d’avoir une place. Je suis libéré de tout ce qui travestit l’amour et de la tentation de n’être centré que sur mon propre plaisir.

# Bibliographie

Bergot, Chen, et Laurianne Savoy, « Paroles de femmes, discours de Dieu, Quand des femmes se font médiatrices entre divin et humains », In : [Daviau Pierrette,](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/%20DAVIAU%20Pierrette/) Laurianne [Savoy,](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/%20SAVOY%20Lauriane%20/) Elisabeth [Parmentier](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/PARMENTIER%20%C3%89lisabeth/), *Une Bible des femmes : Vingt théologiennes relisent des textes controversés*, Labor et Fides, Genève, 2018.

Bianchi-Demicheli, Francesco et Ellen Weigand*, J’ai envie de comprendre… Ma sexualité (homme)*, Ed. Médecine & Hygiène, Genève, 2014.

Boucherie, Alexia, *Troubles dans le consentement. Du désir partagé au viol : Ouvrir la boîte noire des relations sexuelles,* Ed. François Bourin, Paris, 2019,

Boucomont, Gilles, *Au nom de Jésus : libérer corps, âme et esprit*, Ed. Première partie, Lyon, 2010.

Campagna, Norbert. « Nature ou dignité : quel critère pour l'éthique sexuelle ? », *Revue d'éthique et de théologie morale*, vol. 261, no. HS, 2010.

Cantarella, Eva, *Selon la nature, l’usage et la loi. La bisexualité dans le monde antique*, Ed. La Découverte, Paris, 1991.

Caron-Verschave, Laurence et Yves Ferroul, *Le mariage d’amour n’a que 100 ans. Une histoire du couple*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2015.

Collier, F. « Reparler d’éthique de la sexologie ? », *Sexologies*, vol. 25, no. 1, 2016.

Deleuze, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch, avec le texte intégral de La Vénus à la fourrure* (Arguments ; 32), Les Ed. de Minuit, Paris, 1967.

Ellul, Jacques, *Le Vouloir et le Faire*. *Une critique théologique de la morale*, Labor et Fides, Genève, 2013.

Escoffier, Jeffrey, « La pornographie, la perversité et la révolution sexuelle », In : Giami, Alain et Gert Hekma (éds.), *Révolutions sexuelles*, La Musardine, Paris, 2015.

Foucault, Michel, *Les aveux de la chair (Histoire de la sexualité 4)*, Gallimard, Paris, 2018.

Fournier, Sandrine, « Usages de psychoactifs, rôles sexuels et genre en contexte festif gay (Paris/Toulouse, 2007) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, (31), 2010, p. 169-184.

Giami, Alain, « Médicalisation et dépathologisation des identités trans : le poids des facteurs sociaux et économiques », *Sciences Sociales et Santé*, 30(3), 2012, p. 59-69.

Giami, Alain, Emilie Moreau, Gwenaël Domenech-Dorca, « Le conseil en santé sexuelle », In: Gustave-Nicolas Fischer et Cyril Tarquinio (éds), *Psychologie de la santé. Applications et interventions*, Dunod, Paris, 2014, p. 83-108.

Giami, Alain et Gert Hekma (éds.), *Révolutions sexuelles*, La Musardine, Paris, 2015.

Giami, Alain, « De l’émancipation à l’institutionnalisation : Santé sexuelle et droits sexuels », Genre, Sexualité & Société, 15(15), 2016.

Giami, Alain, « Scénarios de la sexualité : que représente la pornographie ? »,*Insistance*, vol. 13, no. 1, 2017, p. 119-136.

Giami, Alain et Bruno Py (dir.), *Droits de l’Homme et sexualité. Vers la notion de droits sexuels ?,* Ed. des archives contemporaines, Paris, 2019.

Guillebaud, Jean-Claude, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, Paris, 1988.

Illouz, Eva et Sophie Renaut, *La Fin de l'amour : Enquête sur un désarroi contemporain*, Seuil, Paris, 2020.

Kpote, « Naissance du clito, apparition du consentement – itinéraire d’un éducateur à la sexualité »*, Mouvements*, 99(3), 2019, p. 96-103.

Laqueur, Thomas W., *Solitary Sex, A Cultural History of Masturbation*, Zone Books, New York, 2003.

Lavignotte, Stéphane, « Luc 7,1-10 : Au-delà du digne et de l’indigne », In : *Lire et dire* 124 (2020).

Llewelyn, Stephen R., Gareth J. Wearne, Bianca L. Sanderson (éd), « Guarding Entry to the Kingdom : The Place of Eunuchs in Mt. 19,12 », In : Study of the Historical Jesus, Vol.10(3), 2012.

Levine, Amy-Jill, « The Earth Moved : Jesus, Sex, and Eschatology », In : Ed. J.S. Kloppenborg with J.W. Marschall, *Apocalypticism, Anti-Semitism and the Historical Jesus. Subtexts in Criticism* (JSNT SS 275), T&T Clark, London and New York, 2005.

Marzano, Michela, « [Le mythe du consentement. Lorsque la liberté sexuelle devient une forme de servitude volontaire](https://explore.rero.ch/fr_CH/ge/result/PC/VE5fY2Fpcm5fc0RST0lUXzA0OF8wMTA5) », *Droits*, Vol.48(2), 2008, p. 109-130.

Mc Neill, John J., *L’Église et l’homosexuel : un plaidoyer*, Labor et Fides, Genève, 1982.

Morrison, Tim, « Religion, Power and Culture », In : Stuart, Elisabeth (éd.), *Religion is a Queer Thing*, The Pilgrim Press, Cleveland, 1997.

Moser, Charles. et Kleinplatz, Peggy., « DSM-IV-TR and the Paraphilias : an Argument for Removal », *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 17, n° 3-4, 2005, p. 91-109.

Neumann, Klaus, « Sexualität im Urchristentum », *Evang. Theol*. 68, Heft 6.

Neyrand, Gérard, « De l'institution du mariage au consentement des partenaires, une mise hors-jeu de la contrainte conjugale », *Dialogue*, vol. 187, no. 1, 2010, p. 9-19.

Nissinen, Martti, *Homoeroticism in the Biblical World. A Historical Perspective*, trad. par Kirsi Stjerna, Fortress Press, Minneapolis (MN), 1998.

Ogien, Ruwen, *Penser la pornographie*, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (2ème éd.).

Paternotte, David, « Homosexualité, pédophilie, militantisme gay et lesbien », In : Giami, Alain et Gert Hekma (éds.), *Révolutions sexuelles*, La Musardine, Paris, 2015.

Pennuto, Concetta, « ‟Il n’est pas sûr de laisser les eunuques surveiller les femmes”, Réflexions sur les eunuques à la Renaissance », In : *Seizième Siècle*, No 7, 2011.

Quéré, L., « Luttes féministes autour du consentement : Héritages et impensés des mobilisations contemporaines sur la gynécologie », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 35(1), 2016, p. 32-47.

Quinsey, Vernon, « Coercive Paraphilic Disorder » , Archives of Sexual Behavior, vol. 39, n° 2, 2010 p. 405-410 – Tosh, J., « The Medicalisation of Rape : a Discursive Analysis of ‘Paraphilic Coercive Disorder’ and the Psychiatrisation of Sexuality », *Psychology of Women Section Review*, vol. 13, n° 2, 2011, p. 2-12.

Ringrose, Kathryn, « Eunuchs in Historical Perspective », *History Compass* 5/2, 2007.

Ringrose, Kathryn, « Living in the Shadows : Eunuchs and Gender in Byzantium », In : Herdt, Gilbert (éd.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, Zone Books, New York, 1996.

Roca I Escoda, Marta, Anne-Françoise Praz et Eléonore Lépinard, « Morales sexuelles. Nouvelles questions féministes, *Revue Internationale francophone* 35,1, 2016.

Römer, Thomas et Loyse Bonjour, *L'homosexualité dans le Proche-Orient Ancien et la Bible*. Labor et Fides, Genève, 2005.

Stoller, Robert J., *L’imagination érotique telle qu’on l’observe*, trad. de l’américain par Colette Chiland et Yvonne Noizet, Presses Universitaires de France, Paris, 1989.

Vauthier, Jean-Philippe, « Le consentement, pierre angulaire de la liberté sexuelle », In : Giami, Alain et Bruno Py (dir.), *Droits de l'Homme et sexualité. Vers la notion de droits sexuels?* Ed. des archives contemporaines, Paris, 2019, p. 119-137.

Voros, Florian, « L’invention de l’addiction à la pornographie », *Sexologies : European Journal of Sexology*, 2009, 18(4), p.270–276.

Welzer-Lang, Daniel, « Les nouvelles hétérosexualités », *Sexualités et Société,* Toulouse , 2018.

## Ressources informatiques

Cardini, Franco, *Universo del corpo*, Treccani, 1999, alla voce "Eunuco", [[http://www.treccani.it/enciclopedia/eunuco\_(Universo-del-Corpo) ,](http://www.treccani.it/enciclopedia/eunuco_(Universo-del-Corpo)%20,) consulté le 12 octobre 2020]

Courbet, David*,*[*Féminismes et pornographie*](https://davidcourbet.wordpress.com/2012/10/28/feminismes-et-pornographie-plaisirs-au-feminin/), La Musardine, Paris, 2017, In : [<http://www.zones-subversives.com/2018/06/la-pornographie-feministe.html>, consulté le 12 octobre 2020]

Interview de Robin d’Angelo, auteur de *Judy, Lola, Sofia et moi*, Ed. Goutte d’or, Paris, 2018, [<https://www.lepoint.fr/societe/dans-la-pornographie-la-contrainte-sexuelle-fait-partie-du-contrat-18-10-2018-2263926_23.php>, consulté le 12 octobre 2020]

Le Blanc Élie Miriam, Julie Lavigne and Sabrina Maiorano, « Cartographie des pornographies critiques », *Genre, sexualité & société*, [<https://doi.org/10.4000/gss.4007>, consulté le 12 octobre 2020]

Midrez, Isabelle et Cécile Raze, « Des représentations sociales contemporaines de la masturbation féminine en occident ». Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2015, p. 9. [<https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A2788&datastream=PDF_01&cover=cover-mem>, consulté le 12 octobre 2020]

Nau, Jean-Yves, « La médecine pour et contre la masturbation », In : [<https://www.revmed.ch/RMS/2009/RMS-204/La-medecine-pour-et-contre-la-masturbation>, consulté le 12 octobre 2020]

Pierron, Jean-Philippe, « Éthique et sexualité : herméneutique de l'être sexué et de ses imaginaires », *Revue de théologie et de philosophie* 57, 2007, p. 61. [[file:///Users/nicole/Downloads/rtp-003\_2007\_57\_\_427\_d%20(1).pdf](https://www.jstor.org/stable/44360091?seq=1), consulté le 12 octobre 2020]

Rime, Cathy, « La pornographie féminine est-elle un oxymore ? Rapport des femmes à la pornographie “mainstream” et impact positif de la pornographie féministe sur leur rôle genre et sexualité, CEFOC HETS, DAS en Santé sexuelle, travail de diplôme, août 2017, [<https://www.sante-sexuelle.ch/assets/docs/Rime_Travail-de-diplome.pdf>,consulté le octobre 2020]

Salmona Muriel, « Introduction », In : Idem, *Le harcèlement sexuel*, « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, Paris, 2019, p. 3-14. [<https://www.cairn.info/le-harcelement-sexuel--9782130813170-page-3.htm>, consulté le 12 octobre 2020]

[[https://www.cambridge.org/core/journals/perspectives-on-politics/article/thirdwave-feminism-and-the-defense-of-choice/B9A8D27882D164F0C80122CDC35E8B6A#](https://www.cambridge.org/core/journals/perspectives-on-politics/article/thirdwave-feminism-and-the-defense-of-choice/B9A8D27882D164F0C80122CDC35E8B6A), consulté le 12 octobre 2020]

[<https://www.doctissimo.fr/sexualite/kamasutra>, consulté le 12 octobre 2020]

[<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1163/156916307X230359>, consulté le 12 octobre 2020]

Tissot, Samuel Auguste, L’onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation, Marc Chapuis, 1769, p. T-272, in [<https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Onanisme_(Tissot_1769)/Texte_entier>, consulté le 12 octobre 2020]

1. Genèse 1,28. [↑](#footnote-ref-1)
2. Romains 6,19. [↑](#footnote-ref-2)
3. Dans ce sens, mon approche prend place dans ce qu’il est convenu d’appeler la démarche herméneutique. Celle-ci se démarque de l’exégèse pure dans ce sens qu’elle cherche à établir un rapport entre ce qui a été écrit il y a très longtemps et les questions que nous nous posons aujourd’hui. Voir : Zumstein, Jean, « Narrativité et herméneutique du Nouveau Testament. La naissance d'un nouveau paradigme », In: Revue théologique de Louvain, 40/3, 2009. p. 324-340. [↑](#footnote-ref-3)
4. WHO, 1975. [↑](#footnote-ref-4)
5. Genèse 3,8-10. [↑](#footnote-ref-5)
6. Selon le commentaire de Rachi, exégète juif, né en France au XIe siècle. [↑](#footnote-ref-6)
7. Römer, Thomas et Loyse Bonjour, L'homosexualité dans le Proche-Orient Ancien et la Bible. Labor et Fides, Genève, 2005, p 13. [↑](#footnote-ref-7)
8. Römer – Bonjour, *Idem*, p. 21. [↑](#footnote-ref-8)
9. Instructions du papyrus d’Insinger, traduction d’après Miriam Liechtheim (éd.), *Late Egyptian Wisdom Literature in the International Context : A Study of Demotic Instructions*, Freiburg (CH)/Göttingen, Universitätsverlag (OBO 52)/Vandenhoeck ]Ruprecht, 1983, p. 203-205, cité par : Römer – Bonjour, *Idem*, p. 30. [↑](#footnote-ref-9)
10. Römer – Bonjour, *Idem*, p. 30-31. [↑](#footnote-ref-10)
11. Neumann, Klaus, « Sexualität im Urchristentum », *Evang. Theol*. 68, Heft 6, p. 452. [↑](#footnote-ref-11)
12. Aulu-Gelle, Nuits attiques, 1,6,2, trad. R. Marache, Les Belles Lettres, Paris, 1967, In : Cantarella, Eva, Selon la nature, l’usage et la loi. La bisexualité dans le monde antique, Ed. La Découverte, Paris, 1991, p. 197. [↑](#footnote-ref-12)
13. Concernant l’évolution du concept du mariage, je m’inspire du livre de Laurence Caron-Verschave et Yves Ferroul, *Le mariage d’amour n’a que 100 ans. Une histoire du couple*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2015, p. 30ss. [↑](#footnote-ref-13)
14. Matthieu 19,9-10. [↑](#footnote-ref-14)
15. Foucault, Michel, *Les aveux de la chair (Histoire de la sexualité 4)*, Gallimard, Paris, 2018, p. 151. [↑](#footnote-ref-15)
16. Foucault, Michel, *Idem*, p. 151. [↑](#footnote-ref-16)
17. Foucault, Michel, *Idem*, p. 152. [↑](#footnote-ref-17)
18. Foucault, Michel, *Idem*, p. 42. [↑](#footnote-ref-18)
19. Foucault, Michel, *Idem*, p. 43. [↑](#footnote-ref-19)
20. Foucault, Michel, *Idem*, p. 175. [↑](#footnote-ref-20)
21. Foucault, Michel, *Idem*, p. 175. [↑](#footnote-ref-21)
22. Foucault, Michel, Idem, p. 150. Le premier texte figure en 1 Corinthiens 7,1 ; la citation d’Athénagore est tirée de Legatio, chap. XXXIII ; celle de Tertullien, de De resurrectione carnis, LXI ; celle d’Ambroise, de la lettre 18 (ad Valentianum). [↑](#footnote-ref-22)
23. Foucault, Michel, *Idem*, p. 157. [↑](#footnote-ref-23)
24. Campagna, Norbert. « Nature ou dignité : quel critère pour l'éthique sexuelle ? », *Revue d'éthique et de théologie morale*, vol. 261, no. HS, 2010, p. 163. [↑](#footnote-ref-24)
25. Campagna, *Idem*, p. 165. [↑](#footnote-ref-25)
26. Houziaux, A., « L’activité sexuelle est-elle indigne ? », In : Idem, La Liberté sexuelle jusqu’où ?, Ed. de l’Atelier, Paris, 2005, p. 12, cité par Campagna, Idem, p. 164. [↑](#footnote-ref-26)
27. Galates 5,14-24. [↑](#footnote-ref-27)
28. Genèse 2,24, Matthieu 19,5, Marc 10,7, Éphésiens 5,31. [↑](#footnote-ref-28)
29. Matthieu 19,3-12. [↑](#footnote-ref-29)
30. Jean 4,6-42. [↑](#footnote-ref-30)
31. Luc 8, 42-48. [↑](#footnote-ref-31)
32. Matthieu 5,28. [↑](#footnote-ref-32)
33. Matthieu 25,1-13. [↑](#footnote-ref-33)
34. Jean 8,4-11. [↑](#footnote-ref-34)
35. Matthieu 22,30. [↑](#footnote-ref-35)
36. Matthieu 19,12. [↑](#footnote-ref-36)
37. Genèse 1,28. [↑](#footnote-ref-37)
38. Luc 11,27-28. [↑](#footnote-ref-38)
39. Luc 23,29. [↑](#footnote-ref-39)
40. Matthieu 8,5-13. [↑](#footnote-ref-40)
41. Lavignotte, Stéphane, « Luc 7,1-10 : Au-delà du digne et de l’indigne », In : *Lire et dire* 124 (2020), p. 28-38, ici p. 31-32. [↑](#footnote-ref-41)
42. Eunuque vient du grec « eunoukhos » signifiant « gardien du lit nuptial ». [↑](#footnote-ref-42)
43. Dans ce chapitre, je m’inspire essentiellement de l’article de Levine, Amy-Jill, « The Earth Moved : Jesus, Sex, and Eschatology », In : Ed. J.S. Kloppenborg with J.W. Marschall, *Apocalypticism, Anti-Semitism and the Historical Jesus. Subtexts in Criticism* (JSNT SS 275), T&T Clark, London and New York, 2005, p. 83-97. [↑](#footnote-ref-43)
44. Cardini, Franco, *Universo del corpo*, Treccani, 1999, alla voce "Eunuco", [[http://www.treccani.it/enciclopedia/eunuco\_(Universo-del-Corpo) ,](http://www.treccani.it/enciclopedia/eunuco_(Universo-del-Corpo)%20,) consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-44)
45. Ringrose, Kathryn, « Eunuchs in Historical Perspective », *History Compass* 5/2, 2007, p. 498. [↑](#footnote-ref-45)
46. Llewelyn, Stephen R., Gareth J. Wearne, Bianca L. Sanderson (éd), « Guarding Entry to the Kingdom : The Place of Eunuchs in Mt. 19,12 », In : Study of the Historical Jesus, Vol.10(3), 2012, p. 228-246. [↑](#footnote-ref-46)
47. Pennuto, Concetta, « ‟Il n’est pas sûr de laisser les eunuques surveiller les femmes”, Réflexions sur les eunuques à la Renaissance », In : *Seizième Siècle*, No 7, 2011, p. 112s. [↑](#footnote-ref-47)
48. Ringrose, Kathryn, « Living in the Shadows : Eunuchs and Gender in Byzantium », In : Herdt, Gilbert (éd.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, Zone Books, New York, 1996, p. 85-109. [↑](#footnote-ref-48)
49. Matthieu 19,12. [↑](#footnote-ref-49)
50. Voir Mc Neill, John J., *L’Église et l’homosexuel : un plaidoyer*, Labor et Fides, Genève, 1982, p. 66. [↑](#footnote-ref-50)
51. J’utilise le terme d’homosensibilité pour insister sur l’orientation intérieure de la personne en matière d’affects, de sentiments et d’attirance sexuelle. [↑](#footnote-ref-51)
52. Matthieu 19,12. [↑](#footnote-ref-52)
53. Mc Neill, *Idem,* p. 65. [↑](#footnote-ref-53)
54. Jean 13,25. [↑](#footnote-ref-54)
55. Jean 19,26-27. [↑](#footnote-ref-55)
56. Matthieu 11,18-19 ; Luc 7,33-34. [↑](#footnote-ref-56)
57. Inspiré de Martti Nissinen, *Homoeroticism in the Biblical World. A Historical Perspective*, trad. par Kirsi Stjerna, Fortress Press, Minneapolis (MN), 1998, p. 120-121. [↑](#footnote-ref-57)
58. Luc 7,44-47. [↑](#footnote-ref-58)
59. Dans son film « Marie Madeleine », le réalisateur australien [Garth Davis](http://www.allocine.fr/personne/fichepersonne_gen_cpersonne=625151.html) la décrit comme n’ayant qu’un seul rêve : suivre ce prédicateur itinérant. Au risque de décevoir son père qui veut la marier et toute sa famille, elle s’enfuit pour aller retrouver Jésus et ses disciples.. [↑](#footnote-ref-59)
60. Jean 20,16-18. [↑](#footnote-ref-60)
61. Le titre d’ « apôtre des apôtres » lui a été donné depuis Hippolyte de Rome, en passant par Thomas d’Aquin, jusqu’aux derniers papes, selon Sylvaine Landrivon, *Marie de Magdala « apôtre » ? Vers une réinterrogation du rôle des femmes dans l’Église*, Cerf, Paris, 2017, p. 110-111, cité par Chen Bergot et Laurianne Savoy, « Paroles de femmes, discours de Dieu, Quand des femmes se font médiatrices entre divin et humains », In : [Daviau Pierrette,](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/%20DAVIAU%20Pierrette/) Laurianne [Savoy,](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/%20SAVOY%20Lauriane%20/) Elisabeth [Parmentier](https://www.laboretfides.com/fr_fr/index.php/authorproducts/index/index/authorName/PARMENTIER%20%C3%89lisabeth/), *Une Bible des femmes : Vingt théologiennes relisent des textes controversés*, Labor et Fides, Genève, 2018, p. 112. [↑](#footnote-ref-61)
62. Morrison, Tim, « Religion, Power and Culture », In : Stuart, Elisabeth (éd.), *Religion is a Queer Thing*, The Pilgrim Press, Cleveland, 1997, p. 32. [↑](#footnote-ref-62)
63. Ellul, Jacques, *Le Vouloir et le Faire*. *Une critique théologique de la morale*, Labor et Fides, Genève, 2013, p. 252. [↑](#footnote-ref-63)
64. Boucomont, Gilles, *Au nom de Jésus : libérer corps, âme et esprit*, Ed. Première partie, Lyon, 2010, p. 92. [↑](#footnote-ref-64)
65. 1 Corinthiens 9,27. [↑](#footnote-ref-65)
66. Matthieu 11,19. [↑](#footnote-ref-66)
67. Giami, Alain, Emilie Moreau, Gwenaël Domenech-Dorca, « Le conseil en santé sexuelle », In: Gustave-Nicolas Fischer et Cyril Tarquinio (éds), *Psychologie de la santé. Applications et interventions*, Dunod, Paris, 2014, p. 4. [↑](#footnote-ref-67)
68. [file:///Users/nicole/Downloads/RMS\_idPAS\_D\_ISBN\_pu2009-20s\_sa11\_art11.pdf](file:///Users/../../../../Downloads/RMS_idPAS_D_ISBN_pu2009-20s_sa11_art11.pdf), consulté le 29 août 2020. [↑](#footnote-ref-68)
69. Stengers Jean et Anne Van Neck, Histoire d'une grande peur, la masturbation, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », Ed. de l’Université de Bruxelles, 1985, p. 48. [↑](#footnote-ref-69)
70. C’est l’auteur d’Onania qui associa, par erreur, la masturbation au péché d’Onan. En fait, dans l’Ancien Testament, on lit qu’Onan est condamné pour ne pas avoir honoré la loi du lévirat et pour avoir gaspillé sa semence. Son frère étant décédé, la loi de l’époque lui imposait de prendre sa belle-sœur pour femme et de lui donner une descendance. Onan pratique donc le coït interrompu, ancêtre de la contraception, de peur que sa belle-sœur ne tombe enceinte de lui et qu’il doive élever les enfants qui ont le nom et appartiennent, de fait, à son frère. C’est donc par erreur que le terme onanisme désigne la masturbation. Ce qui me semble extrêmement fâcheux dans cette histoire, c’est que des générations d’hommes et de femmes ont supposé que la masturbation était condamnée par la Bible, alors qu’en fait, elle n’en dit rien. Nous sommes donc les héritiers d’une culpabilité totalement infondée, construite de toutes pièces. [↑](#footnote-ref-70)
71. Laqueur, Thomas W., *Solitary Sex, A Cultural History of Masturbation*, Zone Books, New York, 2003, p. 13, tradition personnelle (idem pour les citations qui suivent). [↑](#footnote-ref-71)
72. Laqueur Th. W., *Idem*, p. 185. [↑](#footnote-ref-72)
73. Midrez, Isabelle et Cécile Raze, « Des représentations sociales contemporaines de la masturbation féminine en occident ». Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2015, p. 9.

    [<https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A2788&datastream=PDF_01&cover=cover-mem>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-73)
74. Laqueur, *Idem*, p. 39-40. [↑](#footnote-ref-74)
75. Nau, Jean-Yves, « La médecine pour et contre la masturbation », In : [<https://www.revmed.ch/RMS/2009/RMS-204/La-medecine-pour-et-contre-la-masturbation>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-75)
76. Nau, *Idem.* [↑](#footnote-ref-76)
77. Laqueur, *Idem*, p. 210. [↑](#footnote-ref-77)
78. Laqueur, *Idem*, p. 185. [↑](#footnote-ref-78)
79. Kamieniak, Jean-Pierre. « Freud et les masturbateurs », *Le Coq-héron*, vol. 217, no. 2, 2014, pp. 132-141. [↑](#footnote-ref-79)
80. Laqueur, *Idem*, p. 387-388. [↑](#footnote-ref-80)
81. Laqueur, *Idem*, p. 389. [↑](#footnote-ref-81)
82. Freud, Sigmund, « On the Universal Tendency to Debasement in Love », in : Complete Works, vol. 11, p. 182 et «The Psychology of Love I : A Special Type of Object Choice Made by Men », In : *Complete Works*, vol. 9, p. 172, cité par Laqueur, *Idem*, p. 391. [↑](#footnote-ref-82)
83. Laqueur, *Idem*, p. 391. [↑](#footnote-ref-83)
84. Laqueur, *Idem*, p. 392. [↑](#footnote-ref-84)
85. Laqueur, *Idem*, p. 413. [↑](#footnote-ref-85)
86. Dodson, Betty, *Liberating Masturbation : A Meditation on Self Love*, cité par Laqueur, *Idem*, p. 401. [↑](#footnote-ref-86)
87. Dodson, *Idem*, cité par Laqueur, *Idem*, p. 402. [↑](#footnote-ref-87)
88. « Le *manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (également désigné par le [sigle](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sigle) DSM, abréviation de l'[anglais](https://fr.wikipedia.org/wiki/Anglais) : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*) est un [ouvrage de référence](https://fr.wikipedia.org/wiki/Livre_de_r%C3%A9f%C3%A9rence) publié par l'[Association américaine de psychiatrie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Association_am%C3%A9ricaine_de_psychiatrie) (American Psychiatric Association ou APA) décrivant et classifiant les [troubles mentaux](https://fr.wikipedia.org/wiki/Trouble_psychique) », tiré de Wikipédia. [↑](#footnote-ref-88)
89. Laqueur Th. W., *Idem*, p. 414. [↑](#footnote-ref-89)
90. Éphésiens 5,5. [↑](#footnote-ref-90)
91. Giami – Moreau – Domenech-Dorca, *Idem*, p. 5. [↑](#footnote-ref-91)
92. Giami – Moreau – Domenech-Dorca, *Idem*, p. 4. [↑](#footnote-ref-92)
93. Collier, F. « Reparler d’éthique de la sexologie ? », *Sexologies*, vol. 25, no. 1, 2016, p.3. [↑](#footnote-ref-93)
94. Tiefer L. , « Medecine, Sexual Norms, and the Role of the DSM », *AMA Journal of Ethics*, 2014, 16:923-7, cité par Collier, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-94)
95. Collier, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-95)
96. « Le sigle BDSM (pour « bondage, discipline, domination, soumission, sadisme, masochisme ») désigne un ensemble de pratiques sexuelles et contractuelles utilisant la [douleur](https://fr.wikipedia.org/wiki/Douleur), la [contrainte](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bondage), l'[humiliation érotique](https://fr.wikipedia.org/wiki/Humiliation_%C3%A9rotique) ou la mise en scène de divers [fantasmes sexuels](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fantasme_sexuel) », tiré de Wikipédia. [↑](#footnote-ref-96)
97. Pierron, Jean-Philippe, « Éthique et sexualité : herméneutique de l'être sexué et de ses imaginaires », *Revue de théologie et de philosophie* 57, 2007, p. 61. [[file:///Users/nicole/Downloads/rtp-003\_2007\_57\_\_427\_d%20(1).pdf](https://www.jstor.org/stable/44360091?seq=1), consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-97)
98. Collier, *Idem*, p. 3. [↑](#footnote-ref-98)
99. CIM-6, l’abréviation CIM indiquant la « Classification internationale des maladies », de l’Organisation mondiale de la santé (OMS), In : Giami, Alain et Bruno Py (dir.), *Droits de l'Homme et sexualité. vers la notion de droits sexuels ?*, Ed. des archives contemporaines, France, p. 139-158, [<https://www.archivescontemporaines.com/books/9782813002709>]. [↑](#footnote-ref-99)
100. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, p. 152-153. [↑](#footnote-ref-100)
101. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, p. 157. [↑](#footnote-ref-101)
102. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-102)
103. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité,* p. 147-148. [↑](#footnote-ref-103)
104. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, p. 156. [↑](#footnote-ref-104)
105. Giami, Alain, « Médicalisation et dépathologisation des identités trans : le poids des facteurs sociaux et économiques », *Sciences Sociales et Santé*, 30(3), 2012, p. 59-69, cité par Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualités*, p. 157. [↑](#footnote-ref-105)
106. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualités*, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-106)
107. Giami, « Médicalisation et dépathologisation des identités trans », cité par Giami – Py*, Droits de l’Homme et sexualité*, p. 146. [↑](#footnote-ref-107)
108. Notons qu’un philosophe comme Gilles Deleuze critique l’existence même du concept : « C’est dire que le thème d’une unité sado-masochiste, à travers les arguments de Freud, fait problème. (…) Sadique et masochiste, peut-être chacun joue-t-il un drame suffisant et complet, avec des personnages différents, sans rien qui puisse les faire communiquer, ni de l’intérieur ni à l’extérieur. » « Entre le sadisme et le masochisme se révèle une profonde dissymétrie. » Deleuze, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch, avec le texte intégral de La Vénus à la fourrure* (Arguments ; 32), Les Ed. de Minuit, Paris, 1967, p. 40 et 61. [↑](#footnote-ref-108)
109. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité́*, p. 156. [↑](#footnote-ref-109)
110. Giami – Py, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-110)
111. Giami – Py, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-111)
112. Giami – Py, *Ibid* [↑](#footnote-ref-112)
113. Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, p. 148. [↑](#footnote-ref-113)
114. Giami – Py*, Ibid*. [↑](#footnote-ref-114)
115. Moser, Charles. et Kleinplatz, Peggy., « DSM-IV-TR and the Paraphilias : an Argument for Removal », *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 17, n° 3-4, 2005, p. 91-109. [↑](#footnote-ref-115)
116. Quinsey, Vernon, « Coercive Paraphilic Disorder » , Archives of Sexual Behavior, vol. 39, n° 2, 2010 p. 405-410 – Tosh, J., « The Medicalisation of Rape : a Discursive Analysis of ‘Paraphilic Coercive Disorder’ and the Psychiatrisation of Sexuality », *Psychology of Women Section Review*, vol. 13, n° 2, 2011, p. 2-12, cité par Giami – Py, *Droits de l’Homme et sexualité*, p. 155. [↑](#footnote-ref-116)
117. Roca I Escoda, Marta, Anne-Françoise Praz et Eléonore Lépinard, « Morales sexuelles. Nouvelles questions féministes, *Revue Internationale francophone* 35,1, 2016, p. 6. [↑](#footnote-ref-117)
118. Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Idem*, p. 8. [↑](#footnote-ref-118)
119. Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Idem,* p. 28. [↑](#footnote-ref-119)
120. de Dardel, Julie, *Révolution sexuelle et Mouvement de libération des femmes à Genève* (1970-1977), Antipodes, Lausanne, cité par : Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Idem*, p. 7. [↑](#footnote-ref-120)
121. Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Idem*, p. 7. [↑](#footnote-ref-121)
122. Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-122)
123. Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-123)
124. Marquès-Pereira, B., Éléonore Lépinard, « L’égalité introuvable. La parité, les féministes et la République », *Nouvelles Questions Féministes*, (1)2011, p.115-117, cité par Roca i Escoda – Praz – Lépinard, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-124)
125. Paternotte, David, « Homosexualité, pédophilie, militantisme gay et lesbien », In : Giami, Alain et Gert Hekma (éds.), *Révolutions sexuelles*, La Musardine, Paris, 2015, p. 87. [↑](#footnote-ref-125)
126. Paternotte, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-126)
127. Note de l’auteur : Weeks 2008, Wouters 2010, Paternotte 2009-2011. [↑](#footnote-ref-127)
128. Verdrager, Pierre, *L’enfant interdit. Comment la pédophilie est devenue scandaleuse*, Armand Colin, Paris, 2013, p. 47, cité par Paternotte, *Idem*, p. 89. [↑](#footnote-ref-128)
129. Paternotte, *Idem*, p. 88-89. [↑](#footnote-ref-129)
130. Rubin, Gayle, « Blood under the Bridge : Reflections on “Thinking Sex*”*», *GLQ A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 17:1, 2010, p. 17, cité par Paternotte, *Idem*, p. 105. [↑](#footnote-ref-130)
131. Paternotte, *Idem*, p. 105. [↑](#footnote-ref-131)
132. Paternotte, *Idem*, p. 103. [↑](#footnote-ref-132)
133. Fraisse, G., Du consentement : Essai, Seuil, Paris, 2007, p. 29, cité par Gérard Neyrand, « De l'institution du mariage au consentement des partenaires, une mise hors-jeu de la contrainte conjugale », *Dialogue*, vol. 187, no. 1, 2010, p. 12-13. [↑](#footnote-ref-133)
134. Battagliola, Françoise, *La Fin du mariage ? : Jeunes couples des années 1980*, Syros, Paris, 1988, cité par Neyrand, *Idem*, p. 13. [↑](#footnote-ref-134)
135. Théry, I., « Sociologie de l’institution familiale », *Annuaire de L'EHESS*, 469, 2006, p. 32, cité par Neyrand, *Idem*, p. 15. [↑](#footnote-ref-135)
136. Neyrand, *Idem*, p. 14. [↑](#footnote-ref-136)
137. Vauthier, Jean-Philippe, «Le consentement, pierre angulaire de la liberté sexuelle», in Giami – Py, *Droits de l'Homme et sexualité*. p. 131. [↑](#footnote-ref-137)
138. Hanmer, Jalna, « Violence et contrôle social des femmes », *Questions féministes*, 1, 69-88 et MacKinnon, Catharine, *Toward a Feminist Theory of the State*, Harvard University Press, Cambridge, cités par Quéré, L., « Luttes féministes autour du consentement : Héritages et impensés des mobilisations contemporaines sur la gynécologie », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 35(1), 2016, p.34-35. [↑](#footnote-ref-138)
139. Boucherie, Alexia, *Troubles dans le consentement. Du désir partagé au viol : Ouvrir la boîte noire des relations sexuelles,* Ed. François Bourin, Paris, 2019, p. 59. [↑](#footnote-ref-139)
140. Boucherie, *Idem*, p. 55. [↑](#footnote-ref-140)
141. Boucherie, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-141)
142. Boucherie, *Idem*, p. 55-56. [↑](#footnote-ref-142)
143. Boucherie, *Idem*, p. 62. [↑](#footnote-ref-143)
144. Muehlenhard, Charlene et Z.D. Peterson, « Wanting and not Wanting Sex : the Missing Discourse of Ambivalence », *Feminism & Psychology*, vol. 15, 2005, p. 15-20, cité par Boucherie, *Idem*, p. 71. [↑](#footnote-ref-144)
145. « Julian Assange va être entendu par la justice suédoise », *Le Monde*, 13 nov. 2013, cité par Boucherie, *Idem*, p. 72. [↑](#footnote-ref-145)
146. Desprez, François, « Preuve et conviction du juge en matière d’agressions sexuelles », *Archives de politique criminelle*, 2012/1, no 34, p. 52, cité par Boucherie, *Idem*, p. 72. [↑](#footnote-ref-146)
147. Boucherie, *Idem*, p. 95-96. [↑](#footnote-ref-147)
148. Inspiré librement du texte d’Alexia Boucherie, *Idem*, p. 45-46. [↑](#footnote-ref-148)
149. Marzano, Michela, « [Le mythe du consentement. Lorsque la liberté sexuelle devient une forme de servitude volontaire](https://explore.rero.ch/fr_CH/ge/result/PC/VE5fY2Fpcm5fc0RST0lUXzA0OF8wMTA5) », *Droits*, Vol.48(2), 2008, p. 127. [↑](#footnote-ref-149)
150. Marzano, *Idem*, p. 129-130. [↑](#footnote-ref-150)
151. *Kpote*, « Naissance du clito, apparition du consentement – itinéraire d’un éducateur à la sexualité »*, Mouvements*, 99(3), 2019, p. 98*.* [↑](#footnote-ref-151)
152. Dhilly, Delphine, « Sexe sans consentement », documentaire de / INFRAROUGE/France 2, 2017, cité par Kpote, *Idem*, p. 101. [↑](#footnote-ref-152)
153. Kpote, *Idem,* p. 101. [↑](#footnote-ref-153)
154. Illouz, Eva et Sophie Renaut, *La Fin de l'amour : Enquête sur un désarroi contemporain*, Seuil, Paris, 2020, p. 19. [↑](#footnote-ref-154)
155. Deleuze, Idem, p. 58. [↑](#footnote-ref-155)
156. Deleuze, Idem, p. 66-67. [↑](#footnote-ref-156)
157. Giami – Hekma, *Idem*, p. 50. [↑](#footnote-ref-157)
158. Illouz, *Idem*, p. 213. [↑](#footnote-ref-158)
159. *Journal officiel de l’Union européenne*, « Directive 2006/54/CE », cité par Salmona Muriel, « Introduction », In : Idem, *Le harcèlement sexuel*, « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, Paris, 2019, p. 3-14. [<https://www.cairn.info/le-harcelement-sexuel--9782130813170-page-3.htm>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-159)
160. Salmona, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-160)
161. Inspiré du livre de Muriel Salmona, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-161)
162. Voros, *Idem*, p. 271. [↑](#footnote-ref-162)
163. Véléa, Dan. « Nouvelles consultations de Marmottan : apports théoriques, expériences cliniques », *Psychotropes*, vol. 11, no. 3, 2005, p. 84, cité par Voros, *Idem*, p. 272. [↑](#footnote-ref-163)
164. Voros, *Idem*, p. 276. [↑](#footnote-ref-164)
165. Ogien, Ruwen, *Penser la pornographie*, Presses Universitaires de France, Paris, 2008 (2ème éd.), p. 12. [↑](#footnote-ref-165)
166. Ogien, Idem, p. 74. [↑](#footnote-ref-166)
167. Ogien, Idem, p. 129. [↑](#footnote-ref-167)
168. Ogien, Idem, p. 136. [↑](#footnote-ref-168)
169. Giami, Alain, « Scénarios de la sexualité : que représente la pornographie ? »,*Insistance*, vol. 13, no. 1, 2017, p. 122. [↑](#footnote-ref-169)
170. Baudry, Patrick, *La pornographie et ses images*, Armand Colin, Paris, 1997, cité par Giami, *Idem*, p. 125. [↑](#footnote-ref-170)
171. Giami, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-171)
172. Giami, *Idem*, p. 128. [↑](#footnote-ref-172)
173. *Beautiful agony*, 2015, cité par Myriam Le Blanc Élie, Julie Lavigne and Sabrina Maiorano, « Cartographie des pornographies critiques », *Genre, sexualité & société*, [<https://doi.org/10.4000/gss.4007>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-173)
174. Interview de Robin d’Angelo, auteur de *Judy, Lola, Sofia et moi*, Ed. Goutte d’or, Paris, 2018, [<https://www.lepoint.fr/societe/dans-la-pornographie-la-contrainte-sexuelle-fait-partie-du-contrat-18-10-2018-2263926_23.php>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-174)
175. Potter, C. « Not Safe for Work : Why Feminist Pornography Matters», *Dissent*, vol. 63, Spring, 2016, p.104-114, cité par Cathy Rime, « La pornographie féminine est-elle un oxymore ? Rapport des femmes à la pornographie “mainstream” et impact positif de la pornographie féministe sur leur rôle genre et sexualité, CEFOC HETS, DAS en Santé sexuelle, travail de diplôme, août 2017, [<https://www.sante-sexuelle.ch/assets/docs/Rime_Travail-de-diplome.pdf>,consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-175)
176. Potter, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-176)
177. Potter, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-177)
178. [[https://www.cambridge.org/core/journals/perspectives-on-politics/article/thirdwave-feminism-and-the-defense-of-choice/B9A8D27882D164F0C80122CDC35E8B6A#](https://www.cambridge.org/core/journals/perspectives-on-politics/article/thirdwave-feminism-and-the-defense-of-choice/B9A8D27882D164F0C80122CDC35E8B6A), consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-178)
179. [<https://www.sante-sexuelle.ch/assets/docs/Rime_Travail-de-diplome.pdf>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-179)
180. Stoller, Robert J., *L’imagination érotique telle qu’on l’observe*, trad. de l’américain par Colette Chiland et Yvonne Noizet, Presses Universitaires de France, Paris, 1989, p. 57. [↑](#footnote-ref-180)
181. [<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1163/156916307X230359>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-181)
182. Medico, Denise, cité par Cathy Rime, [<https://www.sante-sexuelle.ch/assets/docs/Rime_Travail-de-diplome.pdf>,consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-182)
183. Cathy Rime, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-183)
184. Le Blanc Élie –  Lavigne – Maiorano, « Cartographie des pornographies critiques », *Genre, sexualité & société*, [<https://doi.org/10.4000/gss.4007>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-184)
185. Courbet, David*,*[*Féminismes et pornographie*](https://davidcourbet.wordpress.com/2012/10/28/feminismes-et-pornographie-plaisirs-au-feminin/), La Musardine, Paris, 2017, In : [<http://www.zones-subversives.com/2018/06/la-pornographie-feministe.html>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-185)
186. Stoller, *Idem*, p. 27, note 5. [↑](#footnote-ref-186)
187. Stoller, *Idem*, p. 73. [↑](#footnote-ref-187)
188. Stoller, *Idem*, p. 156. [↑](#footnote-ref-188)
189. Escoffier, *Idem*, p. 325. [↑](#footnote-ref-189)
190. [<https://www.doctissimo.fr/sexualite/kamasutra>, consulté le 12 octobre 2020] [↑](#footnote-ref-190)
191. Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, Paris, 1988, son titre. [↑](#footnote-ref-191)
192. Fournier, Sandrine, « Usages de psychoactifs, rôles sexuels et genre en contexte festif gay (Paris/Toulouse, 2007) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, (31), 2010, p. 171. [↑](#footnote-ref-192)
193. Pierron, *Idem*, p. 53 - 56. [↑](#footnote-ref-193)
194. Kearney, Richard, « L'imagination herméneutique et le postmoderne », In : Idem et J. Greisch (éds), *Paul Ricœur. Les métamorphoses de la raison*, Cerf, Paris, 1991, p. 365, cité par Pierron, *Idem*, p. 56. [↑](#footnote-ref-194)
195. Fournier, *Idem*, p. 169. [↑](#footnote-ref-195)
196. Fournier, *Idem*, p. 173. [↑](#footnote-ref-196)
197. Ricoeur, Paul, « La sexualité. La Merveille, l’errance, l’énigme », *Esprit,* no 11, (II.A.124), cité par Jean-Claude Guillebaud, *Idem*, p. 383-384. [↑](#footnote-ref-197)
198. Inspiré de la définition d’Antidote. [↑](#footnote-ref-198)
199. Illouz, *Idem*, p. 94. [↑](#footnote-ref-199)
200. Connell, Robert William, *The Men and the Boys*, University of California Press, Berkeley, 2000, p. 120, cité dans Rachel O’Neill, *Seduction Men, Masculinity, and Mediated Intimacy*, Polity Press, Cambridge, 2018, p. 83, cité par Illouz, *Idem*, p. 104. [↑](#footnote-ref-200)
201. Illouz, *Idem*, p. 105. [↑](#footnote-ref-201)
202. Wade, Lisa, *American Hookup, The New Culture of Sex on Campus*, W.W. Norton Company, New York, 2018, p. 167, cité par Illouz, *Idem*, p. 96. [↑](#footnote-ref-202)
203. Illouz, *Idem*, p. 103. [↑](#footnote-ref-203)
204. Illouz, *Idem*, p. 124. [↑](#footnote-ref-204)
205. Illouz, *Idem,* p. 103. [↑](#footnote-ref-205)
206. Illouz, *Idem*, p. 196. [↑](#footnote-ref-206)
207. Marzano, *Idem*, p. 121. [↑](#footnote-ref-207)
208. Marzano, *Idem*, p. 123. [↑](#footnote-ref-208)
209. Marzano, *Idem,* p. 121-122. Cette conclusion est peut-être à nuancer par la position de Ruwen Ogien. Voir chapitre sur la pornographie. [↑](#footnote-ref-209)
210. Kant, Emmanuel, *Leçons d’Éthique* [1775-1780], Le Livre de poche, Paris, 1997, p. 291, cité par Marzano, *Idem*, p. 122. [↑](#footnote-ref-210)
211. Illouz, *Idem*, p. 224. [↑](#footnote-ref-211)
212. Illouz, Eva, *Idem*, p. 228. [↑](#footnote-ref-212)
213. Illouz, Eva, *Idem*, p. 236. [↑](#footnote-ref-213)
214. Illouz, Eva, *Idem*, p. 240. [↑](#footnote-ref-214)
215. Illouz, Eva, *Idem*, p. 242. [↑](#footnote-ref-215)
216. Illouz, *Idem*, p. 279. [↑](#footnote-ref-216)
217. Marzano, *Idem*, p.109. [↑](#footnote-ref-217)
218. Marzano, *Ibid*. [↑](#footnote-ref-218)
219. Marzano, *Idem*, p. 111. [↑](#footnote-ref-219)
220. Foucault, Michel, *L’Usage des plaisirs*, (*Histoire de la sexualité* 2), Gallimard, Paris, 1984, cité par Guillebaud, *Idem*, p. 380. [↑](#footnote-ref-220)
221. Guillebaud, *Ibid.* [↑](#footnote-ref-221)
222. Bianchi-Demicheli, Francesco et Ellen Weigand*, J’ai envie de comprendre… Ma sexualité (homme)*, Ed. Médecine & Hygiène, Genève, 2014, p. 7. [↑](#footnote-ref-222)
223. Guillebaud, *Idem*, p. 377. [↑](#footnote-ref-223)
224. Guillebaud, *Idem*, p. 378. [↑](#footnote-ref-224)
225. Welzer-Lang, Daniel, « Les nouvelles hétérosexualités », *Sexualités et Société,* Toulouse , 2018, p. 181-182. [↑](#footnote-ref-225)
226. Welzer-Lang, *Idem*, p. 146. [↑](#footnote-ref-226)
227. WHO, World Health Organization (1975). « Education and Treatment in Human Sexuality : The Training of Health Professionals », *Technical reports*, series Nr. 572-1975, cité par Alain Giami, Emilie Moreau, Gwenaël Domenech-Dorca, « Le conseil en santé sexuelle », In: Fischer, Gustave-Nicolas et Cyril Tarquinio (eds). *Psychologie de la santé. Applications et interventions*, Dunod, Paris, 2014. p. 83-108, (document transmis par A. Giami, p. 9). [↑](#footnote-ref-227)
228. Illouz, *Idem*, p. 100. [↑](#footnote-ref-228)
229. Welzer-Lang, *Idem*, p. 179. [↑](#footnote-ref-229)
230. WHO, 2010. [↑](#footnote-ref-230)
231. Welzer-Lang, *Idem*, p. 180. [↑](#footnote-ref-231)
232. <https://www.rts.ch/play/radio/la-matinale-5h-6h30/video/linvitee-du-5h-6h30-deuxieme-partie-video-nicole-rochat-pasteure-a-neuchatel?id=9882488>, consulté le 12 octobre 2020. [↑](#footnote-ref-232)
233. <https://www.rts.ch/play/radio/question-q/audio/la-pine-de-paques?id=10343846>, consulté le 12 octobre 2020. [↑](#footnote-ref-233)
234. En annexe [↑](#footnote-ref-234)
235. <https://www.24heures.ch/vaud-regions/eglises-devraient-arreter-morale/story/22077110>, consulté le 12 octobre 2020. [↑](#footnote-ref-235)